LA LAIDEUR
AIMABLE.

Chaüry.

LA LAIDEUR *AIMABLE*, ET LES DANGERS *DE LA BEAUTÉ.*

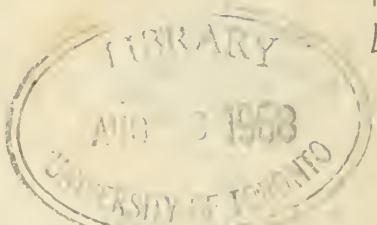
Piéce trouvée dans les Papiers de Mlle * * *. *Auteur de la Cécile.*

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES,
Et ſe vend,
A Paris, chez Rollin, Libraire,
Quay des Auguſtins.

M. DCC. LII.

PQ
1993
L62L3



EPITRE

AUX LAIDES.

MESDAMES,

C'eſt à vous, mes triſtes Compagnes, vous à qui la nature a refuſé comme à moi, ce qu'on eſtime être le plus pré-

cieux & le ſeul avantage de notre ſexe, c'eſt à vous, dis-je, que je conſacre cet ouvrage.

Selon le ſtile ordinaire des Epitres dédicatoires, je devrois faire ici votre éloge & celui de la Laideur, mais trouvés bon que je vous renvoye à l'Epitre aux Graces : Je ne veux point que l'on m'accuſe d'avoir ſollicité baſſement votre protection ni vos bienfaits : je ſuis d'ailleurs trop convaincue que je chercherois en vain à captiver votre bienveillance il n'y a pas une ſeule de vous

mes Dames, qui oſât avouer publiquement, ni peut-être s'avouer à elle-même, qu'elle doive prendre part à mon offrande, & puiſque je ne puis compter ſur aucune reconnoiſſance de votre part : vous ne devez point attendre de compliment de la mienne.

P. S. Qui peut ſervir d'avis au Lecteur, de Préface, ou d'excuſe, ainſi qu'on le jugera à propos.

Lorſque j'ai écrit mon Hiſtoire, je n'avois pas plus le deſſein d'en faire part au Pu-

blic, que celui de composer un Roman : si j'avois eu l'une ou l'autre de ces idées, j'aurois eu plus d'attention à la correction du stile, j'aurois imaginé des événemens plus merveilleux, des situations plus touchantes; j'aurois mis plus d'ordre dans ma narration : en un mot, j'aurois sur-tout adouci le caractere d'une mere, qui, à la vérité, n'a cessé de me haïr & de me persécuter tant qu'elle a vécu ; mais qu'on m'accusera peut-être de n'avoir point assés ménagée. C'est pour ma

juſtification ſur cet article que j'ai crû devoir avertir mes Lecteurs, que je n'ai écrit ces Mémoires que par déſœuvrement ; que ſans chercher à embellir la vérité, je me ſuis impoſée la ſcrupuleuſe obligation de ne m'en écarter en aucune façon, parce que je n'écrivois que pour moi ; ou tout au plus, pour quelques amis auſſi inſtruits de mes affaires que moi-même : leur indulgence m'a peut-être tourné la tête ; & j'avoue qu'en faiſant naître en moi la petite vanité d'être

imprimée : leurs éloges, (en appréciant ceux de l'amitié, ce qu'ils doivent valoir,) auroient dû m'inſpirer le courage de rendre ce petit ouvrage plus digne d'un applaudiſſement moins ſuſpect.

LA

ERRATA

Premiere Partie.

Page 11. *ligne* 13. il vint *ajoutés* à Villiers.
Pag. 49. lig. premiere avoit *lif.* avoient.
Pag. 82. l. 2. attendu, *lif.* attendue.
Pag. 96. l. 5. chevaux bardés, *lif.* barbes
Pag. 115. l. 13. déférois, *lif.* déférerois.
Pag. 142. l. 13. on en avoit *lif.* on avoit.
Pag. 143. l. 17. & que, *lif.* & comme.
Pag. 167. l. 12. faiſoit *lif.* frizoit.
Pag. 191. l. 4 & 5. bonne fortune, *lif.* bonnes fortunes.

Seconde Partie.

Pag. 3. *l. 8.* à travers de l'imprudence, *lif.* a travers l'imprudence.
Pag. 89. l. 13. ce, *lif.* le.
Pag 122. *l.* 16. de nous entretenir, *lif.* de nous en entretenir.
Pag. 167. *l. prem.* ce que je veux, *lif.* ce que je veux faire.
Pag. 168. *l.* 21. écoutés, *lif.* écoute.
Pag. 187. *l.* 12. aſſés de, *lif.* aſſés peu de juſtice.

LA LAIDEUR AIMABLE.

PREMIERE PARTIE.

ETRE une jolie femme dans le monde, c'eſt un état brillant, plus diſtingué, que n'eſt celui d'une Ducheſſe à la Cour. On doit le tabouret à la naiſſance, aux ſervices d'un mari, ou à la faveur du Prince, ſouverain arbitre des rangs & des honneurs : on ne doit ſes graces qu'à la nature,

& l'on croit assés communément ne les devoir qu'à soi-même. Entrés au Spectacle, allés à la promenade, trouvés-vous dans une assemblée publique, voyés-y d'un côté une femme du premier rang, mais qui n'a pour toute recommandation que sa dignité, la richesse de sa robe & ses pierreries; remarqués de l'autre une femme d'un état fort inférieur pour la naissance, pour les titres & pour les ajustemens, mais qui se distingue par l'élégance de sa taille, la beauté de ses traits, la finesse de sa phisionomie: tous les yeux & tous les égards seront pour le joli minois. Il est vrai que la femme de qualité est toujours apperçue, & dès-lors elle joue un rôle dans le monde; mais la jolie femme est

épiée, recherchée, courue : on vole en foule & avec empreſſement par tout où elle ſe trouve; tout le monde en parle, tout le monde la loue, tout le monde l'aime & veut la connoître, & les moindres événemens de ſa vie deviennent l'objet de la curioſité publique. Ne doit-on pas en conclure que pour intéreſſer les hommes en général & la jalouſie des femmes en particulier, pour mériter en un mot d'être connue, il faut être jolie femme, ou du moins une femme titrée. Je n'ai apporté en naiſſant ni l'un ni l'autre de ces avantages; je ſuis née laide, & je ſuis encore telle que je ſuis née : j'ai reçu le jour de parens nobles à la vérité, mais peu riches, & vivans avec une grande œcono-

mie dans une petite terre, unique débris d'une meilleure fortune, dont les services de mes Ancêtres, & peut-être plus encore leur vanité & leur imprudendence avoient consommé la meilleure partie. Cette terre étoit de plus située dans une Province éloignée de la Capitale, & par conséquent de la Cour; nouvel obstacle pour l'ambition, & même pour le mérite, dans l'espoir de se relever un jour des caprices de la fortune, ou de se faire un nom dans le monde: la médiocrité, en tout genre, est pour les honnêtes gens un état d'engourdissement & de nullité, & la laideur dans une femme est pour elle le néant. C'est dans cette triste compagnie que je suis arrivée en ce monde, &

malgré les heureux évenemens qui m'ont tirée de l'une, & rendue l'autre ſupportable, je ne me ſerois jamais mis en tête de laiſſer mon hiſtoire à la poſtérité, ſi le hazard ne m'eut conduite il y a quelques jours dans une aſſemblée de gens d'eſprit, où j'entendis la lecture d'une Epitre aux Graces, qu'on me dit être l'ouvrage d'un Homme de Condition auſſi diſtingué par ſon eſprit & par ſon talent, qu'il l'eſt par ſa naiſſance. Cette piéce de vers, qui eſt aſſez étendue, me plut infiniment; mais je fus ſur-tout frappée, & mon amour propre, il faut l'avouer, fut flatté de ces cinq vers qui me parurent faits exprès pour moi, à l'eſprit près, dont il n'eſt permis à perſonne de ſe vanter, & que perſonne ne ſe refuſe.

On s'accoutume à la laideur.
L'Eſprit nous la rend ſupportable ;
Et les Graces pour leur honneur,
Placent ſouvent notre bonheur
Dans les bras d'une laide aimable.

Je ne ſçais ſi l'eſprit ou les Graces ſe ſont mêlées de mes affaires ; je n'oſe me flatter de faire le bonheur d'un des plus aimables hommes qui ſoit au monde, mais depuis long-tems il s'étudie à faire & fait en effet le mien : n'eſt-ce point une preuve qu'il ſe croit heureux lui-même ? La reconnoiſſance, & peut-être plus encore la vanité, auroient pû m'engager à écrire mon hiſtoire ; mais dès qu'une femme avoue qu'elle eſt laide, on doit la croire ſincére, & je dis hardiment qu'aucun de ces

deux ſentimens n'ont eu part à mon entrepriſe : j'ai toujours fait grand cas de la beauté ; mais je me ſuis plus particuliérement intéreſſée pour les femmes, qui comme moi ſont privées de ce précieux avantage : je n'en ai point vû, je n'en vois point encore à qui même ſans les connoître, je ne ſouhaitâſſe une belle ame, un bon eſprit, un caractére doux, un peu de connoiſſances & des talens ; je veux donc leur apprendre que nous autres laides, nous avons des reſſources pour plaire qui manquent ſouvent à la beauté : l'hiſtoire de ma vie leur fournira des exemples dans l'un ou dans l'autre cas, & peut-être un modéle à ſuivre, en leur indiquant les différens dégrés par leſquels je ſuis par-

venue au bonheur dont je jouis.

Je n'ai plus besoin de parler de ma naissance ni de ma figure, je viens d'en dire assés pour prouver qu'elles ne devoient me promettre, ni un avenir bien flatteur, ni un état bien considérable ; mais il faut cependant qu'on me connoisse, qu'on sçache à qui je dois le jour : pour cela, il faudroit dire mon nom, celui de ma famille, & même ceux de toutes les personnes qui ont eu part aux différens événemens de ma vie ; voilà précisément ce que je ne veux point faire : je vais donc suivre ici l'éxemple de ceux qui font des Comédies sur des intrigues ou sur des avantures connues, & me donner comme à tous mes Acteurs des noms pris au hazard,

& qui éloignent l'application de ce que je puis avoir de mal à dire de perſonnes connues. Sur ce plan, j'appellerai donc mon pere M. de Villiers. Il avoit eu un frere aîné qui fut deſtiné de bonheur à ſervir le Roi; on fit prendre à mon pere le parti de l'Egliſe, & à l'aide d'un bénéfice que mon grand-pere avoit obtenu pour lui, il fut en état de venir faire ſes études à Paris ſans être à charge à ſa famille: il y réuſſit en homme auquel on avoit fait ſentir de bonne heure qu'il n'y avoit qu'un grand mérite acquis qui pût lui procurer un état aiſé dans le monde, ſur-tout étant né cadet d'une famille qui y poſſédoit peu de biens, & dans une Coutume qui les adjugeoit preſque tous à ſon aîné.

Tel étoit l'état de mon pere en 1701. il avoit alors dix-huit ans, & se disposoit à entrer au Séminaire, lorsqu'il apprit que son frere aîné avoit été tué en Italie avec le Comte d'Albert son Colonel, & plusieurs de ses camarades Capitaines comme lui. Il avoit perdu son pere depuis plus de trois ans, & quoiqu'il se destinât à l'état Ecclésiastique, à la vérité moins par goût ou par vocation, que par la nécessité de ses affaires, il n'avoit pû défendre son cœur des attraits de Mademoiselle des Moulins, fille bien née, chés les parens de laquelle il avoit été introduit par quelqu'un de ses amis.

A la nouvelle de la mort de son frere, mon pere résolut intérieurement de quitter l'état

Eccléſiaſtique : il en fit confidence à la belle Mademoiſelle des Moulins ; celle-ci qui avoit alors 21 ans, & qui depuis la mort de ſa mere, conduiſoit la maiſon de ſon pere, reçut très-favorablement la déclaration de M. de Villiers, & prévit dès-lors qu'elle pourroit faire tomber ſon bénéfice à ſon frere. Ce petit arrangement, ou pris, ou du moins médité, mon pere partit pour ſa Province ; il vînt pour ſe mettre en poſſeſſion de ſa petite Terre : ſa mere qu'il aimoit beaucoup & dont il étoit également aimé, le fit émanciper, & il entra ainſi en jouiſſance de ſon médiocre patrimoine ; il eſt vrai que quelques mois après il hérita encore de ſa mere & du doüaire qu'il étoit obligé de lui payer.

Alors se voyant tout-à-fait maître de sa personne & de sa fortune, il revint à Paris, & son premier soin fut d'offrir l'un & l'autre à Mademoiselle des Moulins: ses offres furent très-bien reçues de la fille & du pere, & le frere unique de Mademoiselle des Moulins renonça, soit par générosité, soit par accommodement, à ce qui pouvoit lui revenir de la succession de sa mere en faveur de sa sœur; c'étoit alors toute sa fortune, & elle n'étoit pas considérable.

Mademoiselle des Moulins étoit charmante: sa figure & ses talens avoient attiré dans la maison de son pere assés bonne compagnie, & lui avoient procuré nombre d'adorateurs dont elle avoit, dit-on, l'art de ménager

les soins & les égards avec adresse ; mon pere fut préféré, son hommage parut le plus solide : il avoit au plus 20 ans lorsqu'il épousa Mademoiselle des Moulins qui en avoit près de 23. Quelque ardeur qu'eût mon pere pour emmener sa femme dans sa Province, il lui fallut céder au goût qu'elle avoit pour Paris, dumoins pendant la premiere année de son mariage : cette année coûta plus à M. de Villiers du côté de la tranquillité de son esprit & de son cœur que du côté de la fortune : il resta chez son beau-pere moyennant une pension honnête ; mais l'air de coquetterie de sa femme lui fut extrémement à charge: elle lui donna dans cette année une fille, & cette fille fut ma sœur aînée,

qu'on appella dans la ſuite la belle de Villiers. Elle fut nourrie près de Paris, & élevée chez ſon grand-pere juſqu'à l'âge de 10 ans ; mais dès que Madame de Villiers fut remiſe de ſes couches, ſon mari prit le ton d'autorité, & il fallut enfin qu'elle ſe réſolût à venir avec lui à ſa terre de Villiers, où il avoit réſolu de vivre dorénavant, dans le deſſein de ménager & d'augmenter, s'il étoit poſſible, ſa fortune.

La terre de Villiers relevoit du Marquiſat & étoit voiſine du Château de Beaumont. Le Seigneur de ce nom étant déja d'un âge aſſés avancé, avoit épouſé depuis deux ans, en ſecondes nôces, une jeune & belle veuve, qui lui donna une fille dans la pre-

miere année de ſon mariage, & qui avec un fils âgé de 7 à 8 ans qu'il avoit eu de ſa premiere femme, faiſoit alors toute ſa famille.

Le Marquis de Beaumont avoit quitté le ſervice depuis quelques années, & vivoit dans ſes Terres: ſon Château étoit le rendés-vous de toute la Nobleſſe des environs & même de la Province; & comme il y tenoit un grand état, comme d'ailleurs la jeune Marquiſe étoit une des plus aimables femmes du monde, & qui s'entendoit le mieux à bien faire les honneurs de ſa maiſon, il ſe paſſoit peu de belles ſaiſons de l'année qui n'y attiraſſent des perſonnes des plus conſidérables de la Cour. Le Comte de S. Furcy ne manquoit preſque jamais d'y

venir passer une partie de l'Eté & de l'Automne ; il avoit un fils de l'âge du jeune Comte de Beaumont qui étoit de tous ses voyages, & une fille moins âgée de trois ou quatre ans, qui depuis la mort de la Comtesse de S. Furcy étoit élevée à Paris dans un Couvent. Je dois encore faire mention du Vicomte & du Chevalier de Francheville, deux freres qui fréquentoient souvent la maison du Marquis, & qui eurent quelque part aux avantures de ma famille ; ils étoient l'un & l'autre jeunes, bien faits, & proches parens de la Marquise de Beaumont.

Tel étoit le voisinage de la terre de Villiers, lorsque mon pere prit le parti d'y conduire sa femme : elle fut bientôt admise

& même très-fêtée au Château de Beaumont ; le bon Marquis fut enchanté de sa figure & de ses talens ; la jeune Marquise ne le fut pas moins du caractere de son esprit & de son humeur naturellement portée à la gayeté. Coquette sans être galante, Madame de Villiers aimoit la fleurette par vanité & les plaisirs par goût ; l'amitié du Marquis de Beaumont, la confiance de la Marquise, les égards, les attentions de tout ce qui les environnoit, quelques années même que Madame de Villiers avoit de plus que son mari lui donnerent bientôt un ascendant sur lui, qu'il ne fut plus le maître de rabattre dans la suite. Ce fut apparemment dans quelques-uns des instans de chagrin & des noires in-

quiétudes dont M. de Villiers étoit devoré, qu'il s'aviſa de travailler à me donner le jour; il eſt ſûr que je n'ai jamais eu l'air d'un enfant de l'amour: car enfin, il faut encore le dire, je naquis laide environ un an après ma ſœur aînée; Madame la Marquiſe de Beaumont me tint ſur les Fons de Baptême, & le Comte de S. Furcy fut mon parrain. Je n'amuſerai point inutilement mes Lecteurs par les détails de mon enfance, & je dirai ſeulement que toute laide que j'étois, il ſe trouva que je reſſemblois à mon pere, qui cependant pouvoit paſſer pour un aſſés bel homme: il étoit bien fait, & avoit beaucoup de phiſionomie, & l'on diſoit de moi que je participois aſſés à ſes avantages, & que la

nature me les avoit accordés pour me dédommager des disgraces de ma figure. Un dédommagement qui, de bonne heure, me fut plus précieux encore, ce fut la tendre amitié de mon pere : elle me consoloit même des duretés de Madame de Villiers qui ne m'appelloit jamais que son vilain monstre. Des termes si humilians & mille autres mortifications qui m'étoient prodiguées par Madame de Villiers, que je n'osois même & ne pouvois appeller ma mere, me coûtoient tous les jours des larmes ameres : je les portois avec mes plaintes dans le sein de mon pere, & il me les faisoit oublier par ses caresses ; il est vrai qu'il ne me cachoit point le malheur d'avoir été si maltraitée de la nature ;

mais loin de vouloir me donner sur cela des dégoûts, il ne me parloit des graces qui me manquoient, que pour m'exciter à en acquérir de plus solides. Il étoit en état de me les communiquer, & tandis que Madame de Villiers ne s'occupoit que de ses plaisirs, il s'en fit un & même un devoir de m'instruire de toutes les connoissances utiles qu'il possédoit : il ne cherchoit pas, comme il me l'a dit souvent, à faire de moi une fille sçavante; il s'appliqua sur-tout à former mon cœur & mon jugement; il me mit sur les voies de ce qu'il y a de plus agréable & de plus amusant dans la littérature, content s'il me mettoit en état de juger par moi-même des ouvrages dont le monde engénéral s'occu-

pe, ou s'amuſe le plus. Mon pere m'a ſouvent flattée que j'avois profité de ſes leçons, & j'en étois déja ſi avide à l'âge de neuf ans où j'étois parvenue lorſque ma ſœur aînée fut renvoyée de Paris à Villiers, que je ne fus pas même jalouſe, ni de la préférence que Madame de Villiers lui donna, ni des diſſipations qu'elle lui procuroit, ni des vains ornemens dont elle ſe plaiſoit à parer les graces naturelles de ſa fille chérie. J'avouerai qu'il n'en alla pas ainſi de ſa beauté & des bons airs qu'elle avoit apportés de Paris; j'en fus humiliée, j'en fus même mortifiée: je tremblai ſur-tout qu'elle ne me fit tort dans l'amitié de mon pere; ſa tendreſſe étoit l'unique tréſor que je poſſédaſſe au monde, cet-

te crainte me causa un sentiment douloureux que je m'efforçai de cacher, mais qui fut remarqué de mon pere ; mes larmes même me décelerent, en coulant sans aucune raison apparente au milieu d'une lecture plus amusante que sérieuse, à laquelle toute l'attention de mon esprit se refusoit, en étant distrait par les mouvemens de mon cœur.

» Qu'avés-vous, ma fille, me » dit mon pere, & pourquoi » ces larmes dans un moment où » les choses que vous lisés de- » vroient éloigner de votre es- » prit toute idée triste ?

Ce peu de mots loin d'arrêter mes pleurs, les fit couler avec plus d'abondance, il me fut impossible de parler ; mon pere en fut allarmé... Expli-

„ qués-vous, me dit-il, ma chere
„ fille : vous a-t'on maltraitée,
„ avés-vous à vous plaindre de
„ quelqu'un ? non, mon cher
„ pere, lui dis-je enfin ; mais par-
„ donnés-moi ces pleurs, c'eſt
„ vôtre amitié qui me les arra-
„ che, je crains de la perdre.
„ Eh ! qui peut vous inſpirer
„ une pareille crainte, me ré-
„ pondit-il ? vous vous taiſés : je
„ vous entens, ma fille ; vous
„ craignés que votre ſœur plus
„ belle que vous, ne vous faſſe
„ perdre la place que vous avés
„ dans mon cœur : écoutés-moi,
„ ma chere fille, & raſſurés-
„ vous contre une crainte ſi
„ mal fondée : votre ſœur eſt
„ ma fille comme vous l'êtes, à
„ ce titre elle a les mêmes droits
„ que vous à mon amour, & ſi

» j'étois capable de m'écarter
» d'une loi si naturelle, vous de-
» vriés vous-même en rappeller
» les devoirs dans mon cœur ;
» mais quelle que soit la tendresse
» que j'ai pour elle, elle ne fera
» jamais tort à celle que j'ai pour
» vous : je veux même vous di-
» re quelque chose de plus,
» quelque égalité qu'il doive y
» avoir dans l'amour que je vous
» dois & que j'ai bien sincére-
» ment pour vous & pour elle,
» je vous dois de plus une espé-
» ce de compensation pour les
» avantages que votre sœur a
» sur vous ; & il est un sentiment
» particulier pour vous dans
» mon cœur, que tout l'amour
» que j'ai pour elle ne peut ni
» éteindre ni égaler.

»Ah ! mon pere, m'écriai-je en

» en l'embraſſant, que je ſuis
» heureuſe ! je le ſerois encore
» quand vous m'aimeriés moins
» que ma ſœur ; il ſuffit que vous
» ne ceſſiés point de m'aimer,
» & je ſerai toujours contente.
» Va, ma chere enfant, me dit
» mon pere en m'embraſſant
» tendrement, ſois tranquille
» ſur ma tendreſſe pour toi, elle
» ne ſe démentira jamais ; tu ſe-
» ras un jour la conſolation de
» ton pere, je veux être la tien-
» ne : ne crains point de répan-
» dre dans mon cœur toutes les
» petites peines du tien, ma ten-
» dre amitié ſçaura les adoucir.

Cette aſſurance de mon pere, & la confiance qu'elle m'inſpira de bonne heure dans ſes bontés, me fut alors & m'a toujours été d'un grand ſecours. Je paſ-

ſe ſous ſilence toutes les mauvaiſes humeurs & toutes les mortifications que Madame de Villiers me fit eſſuyer dans mon enfance : elles augmenterent conſidérablement dès que ma ſœur aînée fut arrivée à Villiers; mais la tendreſſe de mon pere m'en dédommageoit toujours & me conſoloit de tout.

La belle de Villiers, car c'eſt ainſi que tout le monde nommoit ma ſœur, tandis que ma mere avoit fait paſſer en coutume juſques dans ſes ſociétés, de ne m'appeller que le petit monſtre; ma ſœur, dis-je, ſe plaiſoit à me mortifier & à m'humilier dans toutes les occaſions. Elle mêloit même ſouvent de l'aigreur à ſes railleries: elle avoit été gâtée de bonne heure par M. Deſmoulins ſon grand-pere,

qui lui avoit perpétuellement laiſſé faire ſes volontés. Madame de Villiers dont elle étoit l'idole, ne fit qu'ajoûter à ſon orgueil, par les louanges éternelles qu'elle lui donnoit, & à ſon humeur impérieuſe par les plus lâches complaiſances; & je puis dire de l'une & de l'autre, qu'elles étoient également le fleau de mon pere & le mien.

Avant d'entrer dans ce qu'il peut y avoir d'intéreſſant dans nos communes avantures, je penſe qu'il n'eſt pas hors de propos de placer ici un leger crayon du caractére & de la figure de ma ſœur, en faiſant un court parallelle de ſes qualités & des miennes.

Ma ſœur étoit blonde, & j'étois très-brune; elle étoit le por-

trait flatté de ſa mere, j'étois celui de mon pere en laid ; elle avoit ſur moi l'avantage de la beauté, j'avois ſur elle celui de la taille : ſes yeux étoient d'un bleu foncé, grands & bien fendus, mais ſans feu ſans vivacité, en un mot, de ces beaux yeux qui ne diſent rien ; les miens étoient noirs, un peu couverts, aſſés grands pour être nommés tels, d'une vivacité ſinguliére, & annonçoient plus d'eſprit que je n'en avois peut-être en effet. Ma ſœur avoit, ſans contredit, le plus beau tein du monde ; le mien n'étoit pas ce qu'on appelle noir, mais il le paroiſſoit auprès du ſien : elle avoit le nez un peu long, mais bien fait ; le mien étoit le plus joli trait de mon viſage : ma ſœur avoit la bouche

petite & charmante, les dents moins parfaites, quoique belles; ma bouche étoit grande, mais parfaitement bien garnie: enfin, ma sœur, toute blanche qu'elle étoit, avoit la peau moins unie & moins douce que moi.

Quant à l'esprit, ma sœur en avoit peu: ses connoissances ne s'étendoient point au-delà des pompons, des étoffes, des modes, & de tout ce qui sert à la parure des femmes: aussi décidoit-elle souvent tout de travers sur tout ce qui n'étoit pas de ce ressort, & pourtant elle aimoit à décider, parce quelle étoit toujours applaudie: pour moi avec un peu de bon sens & de jugement que je dévois à la nature, & que mon pere avoit pris soin de cultiver, j'étois plus réservée, plus mo-

deſte dans mes paroles, & peut-être ma retenue que Madame de Villiers traitoit à tout propos de bêtiſe, n'étoit que l'effet d'une timidité inſurmontable & de la défiance de moi-même, qui m'étoient ſans ceſſe inſpirées par le mépris & les railleries perpétuelles que ma mere & ma ſœur faiſoient de mes diſcours & de ma perſonne.

Je crois même que je ſerois devenue tout-à-fait ſtupide, & même pour toute ma vie, ſans les abſences fréquentes de ma mere, & ſans les entretiens réglés que j'avois tous les jours avec mon pere; c'étoit ſeulement vis-à-vis de lui que j'avois conſervé quelque liberté de penſer, & de m'expliquer ſur mes penſées.

En faisant ici le portrait de ma sœur & le mien, j'ai fait sans y penser celui de la vie que je menai à Villiers pendant plus de deux ans, depuis que ma sœur y étoit arrivée. Pendant tout ce tems, Madame de Villiers fit de très-fréquens & quelquefois d'assés longs séjours au Château de Beaumont: ma sœur l'y accompagnoit toujours, & je pense qu'on ne m'y auroit pas fait faire trois ou quatre visites fort courtes, si la Marquise qui étoit ma marraine, n'avoit demandé & exigé même que je vinsse la voir. C'est dans ce peu de séjour que j'avois fait au Château de Beaumont, que je vis & connus plus particuliérement Mr. le Comte de St. Furcy mon parrain, & que je fis la connois-

ſance de ſon fils. Comme le Comte avoit une ſorte de raiſon de s'intéreſſer à moi, il daignoit s'entretenir avec moi toutes les fois que l'occaſion s'en préſentoit ; les careſſes qu'il me faiſoit, & ſes bontés prévenantes ſurmonterent apparemment ma timidité, & je lui parus moins ſotte & moins bête que Madame de Villiers ne me taxoit de l'être : ce fut à la bonne opinion qu'il prit alors de moi, & ſurtout de mon caractére, que je dûs le bonheur qui m'arriva dans la la ſuite, & le changement qui s'eſt fait depuis dans ma fortune.

Ce fut à peu-près dans le tems dont je parle, c'eſt-à-dire, environ trois ans depuis l'arrivée de ma ſœur à Villiers, que le Com-

te de St. Furcy, qui avoit apparemment soupçonné que je ne devois pas mener une vie fort heureuse chés mes parens, proposa, comme je l'ai appris depuis, à la Marquise de Beaumont de me donner pour compagne à Mademoiselle sa fille, qui avoit un an plus que moi. Mais cette Dame en fut détournée par ma mere elle-même, & encore par Mrs de Francheville ses parens, qui tous deux avoient pris plus que du goût pour la belle de Villiers ma sœur aînée.

Ce fut donc elle qui fut choisie contre le sentiment du Comte de St. Furcy, & un peu contre le gré de Mademoiselle de Beaumont; celle-ci jolie & aimable comme elle l'étoit, commençoit déja à avoir un léger

ſentiment de jalouſie de la beauté de ma ſœur, avec une ſorte de dégoût pour ſon caractére de hauteur : caractére que ſon air de fierté & ſes façons impérieuſes ne décelloient que trop ſouvent. Quoiqu'elle n'eût que quelques mois au-delà de treize ans, lorſqu'elle fut placée auprès de Mademoiſelle de Beaumont, elle avoit déja plus de coquetterie & de manége que ſon âge n'en comportoit : je ſuis obligée de le dire, parce que ce fut-là l'origine & la cauſe de la plûpart des événemens de notre hiſtoire commune que j'ai entrepris d'écrire.

On peut m'oublier, & je vais m'oublier moi-même pendant près de deux ans, qui ne ſervirent pas peu à former & à étendre

mon esprit, ainsi qu'à augmenter mes connoissances ; mais qui ne changerent rien à mes petits malheurs domestiques, non plus qu'à l'affection & aux soins d'un pere tendre, qui faisoient toute ma consolation. Je ne dirai qu'un mot d'une maladie très-sérieuse que j'eus dans le cours de ces deux ans. Mon pere ne me quitta ni jour ni nuit, tant qu'elle fut dangéreuse : Madame de Villiers au contraire parut peu dans ma chambre, ce ne fut jamais qu'en passant ; & elle montroit si peu d'intérêt à mon état, que toute accoutumée que j'étois à son indifférence, j'en fûs souvent touchée jusqu'aux larmes. Un jour enfin que j'étois beaucoup plus mal, & qu'on me crut dans le dernier danger, le

Médecin qui étoit près de moi, excité sans doute par mon pere lui-même fit appeller Madame de Villiers. Toute mourante que j'étois, j'entendois tout ce qui se disoit. Madame de Villiers dit en entrant qu'on eût bien pû se passer de la faire avertir, qu'elle n'aimoit point à voir un pareil spectacle : mais s'approchant de moi sans presque vouloir me regarder, quoique je fisse effort pour lui tendre les bras, elle me donna d'assés loin sa bénédiction, en me disant : « Consolés-vous, mon enfant, ce ne » sera peut-être rien ; à votre » âge on revient de loin. » Ensuite se tournant vers le Médecin, elle lui dit froidement : » Vraiment, Monsieur, je la » trouve fort mal ..... Mada-

» me, lui répondit le Médecin, » il y a, comme vous l'avés fort » bien dit, encore de l'eſpérance; » la bonté de ſon tempérament, » la jeuneſſe ſont de grandes » reſſources..... Non, Monſieur, » répondit ma mere, c'eſt une » fille morte; hélas! elle ſeroit » bienheureuſe de l'être: que » voulés-vous que cela faſſe au » monde?..... Mon pere ne put retenir les mouvemens de ſon indignation. » Eh! Madame, » lui dit-il, quelle cruauté! n'ê- » tes-vous venue ici que pour hâ- » ter la mort de ma malheureu- » ſe fille? allés au moins cacher » chés vous votre barbarie & » votre honte. »

Madame de Villiers ſortit ſans rien répondre, ou du moins ſans qu'il me fût poſſible d'entendre

ſa réponſe : j'étois abîmée de douleur & inondée de mes larmes, peut-être me furent-elles ſalutaires ; je ne revis plus Madame de Villiers : les tendres ſoins de mon pere me firent oublier ſa dureté ; ceux du Médecin me rappellerent à la vie.

On peut donc déſormais m'oublier pour quelque tems comme je viens de le dire ; mais on doit ſe ſouvenir pour l'éclairciſſement des deux ans que ma ſœur aînée paſſa près de Mademoiſelle de Beaumont, que le Marquis ſon pere avoit un fils du premier lit qui avoit alors près de vingt ans ; que M. le Comte de St. Furcy avoit un fils à peu-près du même âge, & une fille qui pouvoit avoir environ quinze ans, & qui étoit élevée à Paris dans un Couvent.

On se rappellera aussi que le Vicomte & le Chevalier de Francheville, parens de la Marquise de Beaumont, tous deux freres, tous deux jeunes, tous deux avancés dans le Service, faisoient de longs séjours au Château de Beaumont, & qu'ils avoient contribué à faire préférer ma sœur pour être placée auprès de leur jeune parente.

Il est encore nécessaire de sçavoir que l'intimité du Marquis de Beaumont & du Comte de S. Furcy étoit telle, qu'ils avoient médité de longue main de faire une double alliance, en donnant Mademoiselle de Beaumont au jeune Marquis de S. Furcy, & la sœur de celui-ci au jeune Comte de Beaumont. Cet arrangement n'étoit pas ab-

ſolument du goût de la Marquiſe de Beaumont : elle avoit au contraire ſecrettement envie de faire épouſer ſa fille qui devoit être un très-bon parti, au Vicomte de Francheville ſon parent, & elle avoit adroitement diſpoſé le cœur de Mademoiſelle de Beaumont à prendre du goût pour le Vicomte.

Toutes ces perſonnes étoient chés le Marquis de Beaumont, & telles étoient les vûes de chacun d'eux, lorſque ma ſœur qu'on n'appelloit pas autrement que la belle de Villiers, fut inſtalée comme compagnie auprès de Mademoiſelle de Beaumont. Toute la belle jeuneſſe qui compoſoit alors cette aimable ſociété, s'empreſſa d'offrir ſon encens & ſes hommages à la belle de

Villiers : de l'humeur & du caractére dont elle étoit, on ne peut douter qu'elle n'en fût flattée, & qu'elle n'eût déja l'art de les ménager ; mais parmi ces hommages, il en étoit de plus sérieux les uns que les autres : ceux du jeune Comte de Beaumont & du Vicomte de Francheville furent de cette espéce. Le jeune Comte de S. Furcy qui étoit extrêmement raisonnable pour son âge, qui d'ailleurs sçavoit être destiné à épouser Mademoiselle de Beaumont; le Chevalier de Francheville même qui étoit en secret amoureux de cette Demoiselle, se contentoient de louer les appas de la belle de Villiers sans montrer qu'ils y prissent beaucoup d'intérêt. La vanité de ma charmante sœur

fut d'abord moins satisfaite des conquêtes qu'elle avoit faites, qu'elle n'étoit piquée de celles qu'elle voyoit échapper à ses charmes : elle mit tout en œuvre pour les attirer dans ses chaînes ; mais voyant enfin que c'étoit à pure perte qu'elle leur faisoit des agaceries & peut-être des avances, elle les mépriſa à son tour, chercha même à leur nuire dans l'esprit de Mademoiselle de Beaumont, & mit tous ses soins à se conserver les deux cœurs qu'elle avoit touchés. Elle préféroit à la vérité en secret le Comte de Beaumont ; mais l'honneur d'enlever le Vicomte de Francheville à l'aimable Mademoiselle de Beaumont qui en étoit réellement épriſe, flattoit trop la belle de Villiers pour

qu'elle n'y employât pas tout l'art dont elle étoit capable.

Je rends un compte d'autant plus exact & d'autant plus certain de toutes ces circonſtances, que je les appris dans la ſuite, & dans le plus grand détail, de la perſonne qui y avoit été intéreſſée.

Ces manéges ne produiſirent dans la premiére année que quelques jalouſies cachées, & que de petites tracaſſeries de peu d'importance ; une abſence de Mrs de Francheville pendant près de ſept à huit mois rétablit la tranquillité dans le Château de Beaumont : comme la France étoit alors en paix, le jeune Comte eut tout le tems de faire valoir ſes droits ſans obſtacle ; le fils de M. le Comte de S. Furcy faiſoit

assidûement sa cour à Mademoiselle de Beaumont, & le frere de celle-ci avoit de très-fréquentes occasions de faire la sienne avec avantage à la belle de Villiers : aussi crut-il pouvoir se flatter de posséder le cœur de sa Maîtresse. Cependant, lorsque l'année suivante Mrs de Francheville revinrent à Beaumont, les choses changerent de face : ma sœur se mit aussi-tôt en tête de reprendre tous ses droits sur le cœur du Vicomte ; elle croyoit avoir pris assés d'empire sur celui de M. de Beaumont, pour se persuader que même sans garder de certaines mesures, elle seroit toujours assés habile pour lui en faire à croire. Mais elle avoit besoin de plus d'esprit qu'elle n'en avoit, pour ménager

avec assés d'adresse & de secret une double intrigue entre deux Amans qui pouvoient se parler & s'éclaircir à toute heure.

J'ai sçu à n'en pouvoir douter, que ma mere étoit dans la confidence de tout ce manége, & que ma sœur ne s'y étoit conduite que par ses conseils; ce fut peut-être un bonheur pour elle: car il étoit bien dangereux pour sa vertu d'avoir tout à la fois à résister à son propre penchant pour le Comte de Beaumont, & aux attaques du Vicomte de Francheville, jeune homme plus expert aux mysteres de l'Amour, & qui n'avoit en vûe que de profiter de ses foiblesses. Je dois rendre justice à Madame de Villiers: je suis assurée qu'elle n'autorisa ce double emploi du cœur

de sa fille, que dans l'espérance de lui procurer un établissement honorable ; & ma sœur ne fut pas malheureuse, lorsque cette intrigue fut découverte, de n'être soupçonnée & accusée que d'une étourderie de jeunesse. Il ne s'en fallut rien cependant que cette étourderie ne produisît des effets sinistres. Comme ma mere n'avoit assurément d'autre vûe que de marier avantageusement sa chere fille, elle lui avoit apparemment inspiré de s'attacher celui de ses Amans dans lequel elle trouveroit un goût plus décidé pour elle, un sentiment plus vif & plus emporté, & de se l'attacher de la façon qu'il ne fût plus le maître de s'en dédire : c'est-là sans doute ce qui servit de regle à la belle de Villiers,

lorſqu'après le départ de Mrs de Francheville, le jeune Comte de Beaumont qui en avoit été jaloux, preſſa ma ſœur de s'expliquer. Elle lui déclara à la vérité le goût qu'elle avoit pour lui ; mais en même-tems elle lui laiſſa entrevoir que le Vicomte lui offroit ſa main & ſa fortune, & que n'oſant en eſpérer autant de lui, il n'étoit pas naturel qu'elle lui ſacrifiât un auſſi brillant & auſſi riche établiſſement. Il en eût fallu moins que cela pour déterminer un jeune homme qui avoit encore peu d'expérience ; le Comte jura donc à la belle de Villiers qu'il n'avoit jamais eu d'autre deſſein que celui de l'épouſer, & s'offrit de lui en donner ſur le champ la promeſſe, pourvû qu'elle fût réciproque en-

tr'eux. Cette bizarre promeſſe de deux jeunes gens qui n'étoient point en âge de diſpoſer d'eux-mêmes avoit, à cequ'on prétend, été dreſſée par Madame de Villiers elle-même ; mais quoiqu'il en ſoit, elle avoit été écrite & ſignée mutuellement par l'un & par l'autre, & ils s'étoient réciproquement remis ce frivole gage de leur tendreſſe long-tems avant le retour de Mrs de Francheville.

Il y a quelque apparence que Madame de Villiers qui fut dépoſitaire de cet Acte informe, ſe douta bien que ſa Fille n'en tireroit jamais un avantage réel : peut-être même ſentit-elle quelque reproche ſecret ſur l'uſage qu'elle faiſoit de la confiance que le Marquis & la Marquiſe de

de Beaumont avoit en elle ; mais enfin, au retour du Vicomte, qui étoit majeur & maître de disposer de lui, ma Sœur fut apparemment conseillée de faire ses efforts pour tirer une pareille promesse de sa part : en tout cas, c'étoit conseiller une démarche bien indiscrette, pour ne rien dire de plus, & en confier la conduite à une personne bien mal-adroite. En effet, ma Sœur sans trop se mettre en peine de la jalousie & des reproches du jeune Comte de Beaumont, porta tous ses égards & toutes ses minauderies du côté du Vicomte ; celui-ci reprit aisément les erremens d'une passion de convenance qu'il avoit peut être oubliée pendant son absence, quoiqu'il protestât le contraire. Dès

que la belle de Villiers le crut au point, où elle avoit voulu l'amener, au premier reproche que lui fit le Vicomte sur les assiduités du jeune de Beaumont, elle lui avoua que le Comte lui avoit donné une promesse de Mariage, & s'offrit de la lui sacrifier, ainsi que le Comte lui-même, s'il vouloit lui en donner une pareille. Le Vicomte sentit toute l'importance de cette découverte, & feignit d'accepter la proposition qui lui étoit faite. Ma Sœur en donna sur le champ avis à sa Mere, qui étoit alors à Villiers; elle la prioit par la Lettre qu'elle lui écrivit, de lui renvoyer la promesse du Comte qu'elle étoit forcée de lui remettre, pour retirer celle qu'elle lui avoit donnée, pro-

mettant à ſa Mere de lui en confier inceſſamment une plus ſolide de la part du Vicomte. Madame de Villiers donna elle-même dans le piége qui étoit tendu à ſa Fille : la promeſſe du Comte lui fut renvoyée, avec des inſtructions pour ſe conduire prudemment avec le Vicomte ; mais ces inſtructions devinrent inutiles par l'adreſſe de M. de Francheville. La belle de Villiers n'eut pas plutôt reçu la réponſe de ſa Mere, que profitant d'un moment où le Comte de Beaumont étoit allé chaſſer dans le Parc, ou peut-être promener ſa jalouſie, elle joignit M. de Francheville, & lui fit voir la promeſſe dont elle lui avoit parlé. La crainte d'être ſurpriſe l'engagea même à la lui confier ; mais

lorſqu'elle voulut la reprendre, le Vicomte lui dit ſans affectation, que s'il falloit qu'il lui en fît une pareille, il étoit néceſſaire qu'il gardât celle du Comte pour lui ſervir de modéle : ma Sœur ne conſentit à la lui laiſſer qu'avec répugnance ; mais il fallut bien y conſentir au point où elle croyoit avoir mis ſes affaires.

Le Vicomte de Francheville ne fut pas plutôt Maître de cette Piéce intéreſſante pour le Marquis de Beaumont & pour ſon Fils, que dans la crainte d'attirer au jeune Comte les reproches de ſa famille, il prit le parti de l'aller chercher lui-même dans le Parc. Il y eut fait à peine quelques tours, qu'il découvrit le Comte aſſis au pied d'un

arbre, & dans l'attitude d'un homme qui rêve profondément. Il avoit pour toutes armes son fusil près de lui, & M. de Francheville n'en avoit aucunes : il étoit déja fort près du Comte lorsqu'il en fut apperçu ; & comme celui-ci étoit véritablement fort occupé de sa jalousie, il se leva brusquement, & dit au Vicomte : » Qui peut vous amener » ici, Monsieur ? venez-vous me » faire part de vos succès auprès » de Mademoiselle de Villiers ? » je vous avoue que je ne suis » pas d'humeur à les entendre.....

» Mon cher Comte, lui dit » Francheville, je ne me présente à vous ni dans l'intention » ni en état de vous braver ; je » viens au contraire, pour vous

» rendre le plus signalé service
» que je ferai peut-être jamais
» en état de vous rendre.

» De quoi est-il question, dit
» le Comte, avec un peu d'éton-
» nement ?

» Il est question, dit Fran-
» cheville, de Mademoiselle de
» Villiers ; elle vous trompe :
» vous avez eu la bonté, ou
» plutôt la foiblesse de lui faire
» une promesse de Mariage.....

» Qu'entends je, dit le Com-
» te, & qui a pû vous faire une
» pareille confidence ?

» Elle-même, Monsieur, ré-
» pondit le Vicomte : elle a fait
» plus ; elle me l'a sacrifiée, &
« je vous la rapporte. La voici ;
» recevez-là d'un ami qui.....

» Arrêtez, dit le jeune Beau-
» mont avec un sang froid, qui

» étonna Francheville : ce n'eſt
» point ainſi que ce gage de mon
» amour doit m'être remis ; c'eſt
» les armes à la main que je dois
» vous l'arracher avec la vie.

» Ecoutez-moi de grace ;
» ajouta Francheville ; je renon-
» ce pour jamais.....

» Point de lâcheté, Monſieur,
» interrompit le Comte : la co-
» lére dont je ſuis animé, ne
» m'en fera point faire, conti-
nua-t il, en reprenant ſon fuſil
& le tirant en l'air. » Mais je
» vais vous attendre à la Porte
» du Parc ; venez-y en état de
» vous défendre, ou je perds
» toute l'opinion que j'ai eue de
» vous.....

» Comte, à quoi penſez-vous,
» où me réduiſez-vous, s'écrioit
» Monſieur de Francheville, en

pourſuivant inutilement le jeune Beaumont, qui regagnoit promptement le Château, ſans vouloir rien entendre ? Le bonheur de l'un & de l'autre permit que ces paroles du Vicomte, qu'il répéta pluſieurs fois aſſez haut, pour que le Comte qui s'éloignoit pût les entendre, furent au moins entendues par le vieux Comte de S. Furcy que le hazard avoit conduit dans le Parc, & qui ayant entendu un coup de fuſil, s'étoit approché du lieu d'où le coup étoit parti : il apperçut M. de Francheville ; le déſeſpoir étoit peint ſur ſon viſage, & dans ſon attitude, il étoit reſté immobile, levant les yeux & les bras au Ciel, lorſque M. de S. Furcy s'approcha de lui.

» Quel eſt l'état où je vous » vois, mon cher Vicomte, lui » dit-il ? j'en ſuis allarmé : hélas ! » vous ſeroit-il arrivé quelque » malheur que je n'oſe prévoir ? » parlez, dites-moi prompte- » ment de quoi il peut être queſ- » tion ; un coup de fuſil, votre » déſeſpoir, votre ſilence ! ah, je » tremble d'avance de ce que » vous allez m'apprendre.

» Ah, Monſieur, lui dit le » Vicomte, je ſuis le plus mal- » heureux des hommes ; mais » n'ayez aucune inquiétude, je » n'ai rien de ſiniſtre à me re- » procher, & l'état où vous me » trouvés eſt plutôt l'effet de » mes craintes, que celui de » mon repentir : il eſt vrai que » la ſituation préſente de mon » ame eſt douloureuſe pour un

„ homme de cœur. J'ai beſoin
„ de conſeil, Monſieur, & per-
„ ſonne ne pouvoit s'offrir à moi
„ qui fût plus propre que vous à
„ m'inſpirer la conduite que je
„ dois tenir. Voyés, Monſieur,
„ dans quelle extrémité je me
„ trouve réduit; il faut, ou que
„ j'offenſe M. le Marquis de
„ Beaumont dans ce qu'il a de
„ plus cher au monde, ou que
„ je paſſe pour un lâche dans
„ l'eſprit de ſon Fils. Je ſçais que
„ je puis éviter le premier de ces
„ malheurs, par une indiſcré-
„ tion que je ne puis me réſou-
„ dre à faire: car enfin, cette
„ indiſcrétion même bleſſera le
„ Marquis par un endroit bien
„ ſenſible; elle m'aliénera pour
„ toujours le Comte, & me ren-
„ dra mépriſable à ſes yeux. En
„

» un mot, elle peut perdre d'hon-
» neur une jeune perſonne ; &
» faire un tort irréparable à tou-
» te une famille, qui mérite de
» ma part de la conſidération &
» des égards.

» Je vous entends, Monſieur,
» répondit le Comte ; c'eſt Ma-
» demoiſelle de Villiers, qui eſt
» la funeſte cauſe de votre que-
» relle & de votre trouble : je l'a-
» vois prévû, c'eſt contre mon avis
» qu'elle a été admiſe dans cette
» maiſon ; ſa Sœur eût été plus
» convenable de tout point. Mais
» enfin, puiſque le hazard m'a
» amené ici, & que vous dai-
» gnés prendre en moi quelque
» confiance, j'eſpére qu'avec un
» peu de prudence nous pour-
» rons mettre ordre à tout, ſans
» bleſſer la ſenſibilité, l'honneur,

» la réputation, ni les intérêts
» de perſonne : dites-moi donc
» avec franchiſe, à quel terme
» vous en êtes avec le Fils du
» Marquis.

» Hélas, Monſieur, répondit
» le Vicomte, j'étois venu ici
» dans le deſſein de le déſabuſer,
» de le ſervir même : il n'a point
» voulu m'entendre, il s'eſt livré
» tout entier à ſa jalouſie & à ſa
» fureur ; & comme nous étions
» tous deux ſans armes, il a tiré
» en l'air le coup dont le bruit
» eſt venu juſqu'à vous, & m'a
» ſommé de me rendre avec mon
» épée à la porte du Parc, pour
» lui faire raiſon d'une injure
» prétendue que je n'ai jamais
» eu intention de lui faire, &
» que mon diſcours n'auroit pas
» dû lui laiſſer ſoupçonner.

» C'eſt aſſés, mon cher Fran-
» cheville, lui dit le Comte, je
» ne vous demande rien de plus:
» allés prendre votre épée, je
» vous attends ici, nous nous
» rendrons enſemble au champ
» de bataille; je compte bien
» qu'il n'y aura point de ſang
» répandu, & que vous & M.
» de Beaumont en ſortirés bons
» amis. «

Tandis que le Vicomte s'étoit entretenu avec M. de S. Furcy, & pendant le tems qu'il mit à aller chercher ſes armes, il s'étoit paſſé au Château une autre ſcène: le jeune Comte y étoit entré furieux; il avoit été ſur le champ chercher la belle de Villiers pour lui faire des reproches amers, mais il la trouva chés ſa ſœur. Mademoiſelle de Beau-

mont s'apperçut de l'altération de ſon viſage, & la colére qui y régnoit ne put lui échapper. Le Comte ne put dire que quelques mots en particulier à ma Sœur ; celle-ci fit un cri, en lui diſant : Ah, Monſieur, qu'allés-vous faire ? & le Comte étant parti ſans vouloir rien entendre de plus, Mademoiſelle de Beaumont demanda à ma Sœur ce que ſignifioit ſon exclamation & le prompt départ de ſon Frere. Heureuſement la belle de Villiers étoit trop émûe, pour être aſſés diſſimulée.

„ Ah, Mademoiſelle, s'écria-„ t'elle, Monſieur votre Frere „ va ſe battre avec M. de Fran-„ cheville..... Mademoiſelle de Beaumont fut frappée de ce peu de mots comme d'un coup

de foudre ; mais ſon étonnement ne lui ôta ni ſa force ni ſa préſence d'eſprit : ſans rien répondre à la belle de Villiers, elle vola chés le Marquis ſon Pere ; elle l'avertit en deux mots de ce qui ſe paſſoit. Celui-ci ne perdit pas le tems en réflexions, & courut à l'appartement de ſon Fils : le jeune Beaumont s'y étoit arrêté pour donner ordre à ſes gens de lui conduire des chevaux à la porte du Parc à tout événement ; enſorte que le Pere & le Fils ſe rencontrerent dans le moment que celui-ci ſortoit avec précipitation pour aller au rendés-vous qu'il avoit donné au Vicomte.

„ Où courés-vous avec tant „ de diligence, mon Fils, lui dit „ le Marquis ?

„ Je vais, répondit le Comte, retrouver promptement le „ Vicomte de Francheville qui „ m'attend dans le Parc.“ Il dit ceci avec tant d'émotion, que le Marquis ne douta point de la vérité des avis que sa Fille venoit de lui donner.

„ Arrêtés, dit-il, à son Fils: „ pourquoi cette épée, & l'agitation dans laquelle je vous „ vois: Répondés-moi, mon Fils? „ je ne suis point homme à vous „ interdire les procédés de l'honneur; mais je veux sçavoir à „ qui vous avés à faire.

„ Mon Pere, dit le Comte „ avec fureur, c'est au Vicomte „ de Francheville: il vient de „ m'insulter de la façon la plus „ outrageante; & je serois déshonoré, si je n'en tirois raison.

„ Vous m'étonnés, dit froi-
„ dement le Marquis : je con-
„ nois la sageſſe de Francheville ; mais s'il eſt vrai qu'il ſe
„ ſoit échappé avec vous, venez,
„ je veux être moi-même le té-
„ moin de la façon dont vous
„ ſçavés repouſſer une injure.

„ Ah, mon Pere, y penſés-
„ vous, dit le Comte ? M. de
„ Francheville croira que.....

„ Ne craignés rien, mon Fils,
„ interrompit le Marquis ; je lui
„ parlerai de façon qu'il ne nous
„ ſoupçonnera ni l'un ni l'autre
„ d'être capables d'une lâcheté.

„ Mais, mon Pere, voulut
„ ajouter le Comte.....

„ Prenés votre parti, mon
„ Fils, continua le Marquis ; je
„ ne vous quitterai point que vo-
„ tre affaire ne ſoit vuidée.

Il fallut obéir : le Pere & le Fils s'acheminerent vers la porte du Parc ; le Vicomte avoit eu le tems de rejoindre le Comte de S. Furcy, & ils étoient déja tous deux au rendés-vous, quand le Marquis y arriva avec son Fils.

„ Que vois-je, dit le Mar-
„ quis en riant au Comte de
„ S. Furcy ? ceci a tout l'air d'une
„ partie quarrée, & je n'ai point
„ mal fait de vouloir servir de
„ second à mon Fils, puisque
„ le Vicomte vous a choisi pour
„ le sien.

„ Commençons par nous em-
„ brasser, mon cher Marquis,
„ dit M. de S. Furcy : nous ne som-
„ mes point de trop ici ; mais
„ avant que nous prenions parti
„ dans la querelle de ces Mes-
„ sieurs, il est bon que nous

„ ſoyons informés de leurs griefs:
„ notre expérience peut bien
„ nous faire regarder comme Ju-
„ ges compétens du point d'hon-
„ neur entre deux champions de
„ leur âge.

„ Ah, Monſieur, dit au Mar-
„ quis le Vicomte de Franche-
„ ville, en mettant ſon épée à
„ ſes pieds, ne penſés pas que
„ rien au monde eût pû me for-
„ cer à me meſurer contre Mon-
„ ſieur votre Fils: bien-loin d'a-
„ voir voulu l'offenſer, Mon-
„ ſieur le Comte de S. Furcy
„ ſçait quelle étoit mon inten-
„ tion; je lui ai expoſé mon ame
„ toute nue. Il ſçait.....

„ Arrêtés, Monſieur, dit le
„ Comte de Beaumont; puiſque
„ vous avés révelé mon ſecret,
„ je ne veux pas du moins que

„ mon Pere l'apprenne d'un au-
„ tre que de moi. Oui, mon
„ Pere, continua-t'il, j'aime
„ Mademoiſelle de Villiers.

Le Vicomte voulut en vain l'interrompre, pour l'aſſurer que perſonne n'avoit connoiſſance de ſon ſecret : le Comte de S. Furcy qui étoit bien-aiſe d'en être inſtruit, arrêta lui-même M. de Francheville ; & enfin le jeune Comte de Beaumont continua d'informer ſon Pere & le Comte de S. Furcy des particularités qu'ils ignoroient. Il avoua tout, ſes tranſports, la jalouſie qu'il avoit conçûe contre le Vicomte, la fureur enfin dont il venoit d'être agité à la vûe de la promeſſe de Mariage qu'il avoit donnée à Mademoiſelle de Villiers, & qu'elle avoit ſacrifiée à ſon

Rival. A ce mot de promesse de Mariage, le Marquis ne put retenir sa juste colére.

„ Comment, Monsieur, dit-
„ il à son Fils, au mépris de mon
„ autorité vous avés eu le front
„ d'engager votre foi par une
„ promesse ? que pensera de vous
„ M. le Comte, qui a bien voulu
„ vous faire l'honneur de vous
„ promettre sa Fille ? allez, Mon-
„ sieur, vous cessés d'être digne
„ d'elle & de moi.

„ Es-tu content, Francheville,
„ dit le jeune Beaumont ? ton
„ indiscrétion m'ôte à la fois une
„ Maîtresse, l'amour de mon
„ Pere & les bontés de Mon-
„ sieur le Comte.

„ Cessés de m'outrager, Mon-
„ sieur, lui répondit le Vicomte.
„ J'atteste ici Monsieur le Comte

„ de S. Furcy : il peut vous ren-
„ dre témoignage de ma discré-
„ tion ; il ignoreroit sans vous,
„ & tout le monde auroit ignoré
„ ce que mon amitié avoit voulu
„ faire pour vous, & le tort que
„ vous m'avés fait vous-même,
„ en jugeant mal de mon procé-
„ dé. Ce n'est point moi, Mon-
„ sieur, qui ai surpris à Made-
„ moiselle de Villiers le secret
„ de vos promesses ; c'est elle qui
„ m'en a fait la confidence, en
„ m'offrant de me les sacrifier,
„ si je voulois m'engager moi-mê-
„ me avec elle par une promesse
„ semblable. Cette proposition
„ m'a indigné ; & je n'ai feint de
„ vouloir y réfléchir que pour
„ avoir en main cette promesse,
„ vous la remettre, & vous faire
„ sentir par mes discours & par

„ mon exemple, combien l'objet
„ de nos vœux étoit indigne des
„ ſentimens que nous avions pour
„ elle.

Le jeune Comte fut en ce moment ſi confus de ſon indiſcrétion & de ſes erreurs, qu'il tomba ſucceſſivement aux genoux de ſon Pere & à ceux du Vicomte de Francheville, pour demander pardon à l'un, & faire à l'autre les excuſes les plus touchantes de ſa vivacité & de ſon étourderie : il avoua qu'il en coûtoit à ſon cœur pour renoncer à Mademoiſelle de Villiers ; mais pour aſſurer mieux le retour ſincére de ſa raiſon, il remit au Marquis la promeſſe que ma Sœur lui avoit donnée : il engagea le Vicomte à en faire autant de la ſienne ; mais il demanda en grace

à ſon Pere que cette avanture ne pût jamais faire tort à M. & à Madame de Villiers dans ſon amitié, & qu'on ne leur révélât point le myſtére qui venoit d'être découvert. M. le Comte de S. Furcy qui avoit une eſtime ſinguliére pour mon Pere & une vraie amitié pour moi, plaida lui-même en notre faveur; & enfin le Marquis content de ſon Fils, lui rendit toute ſa tendreſſe, & promit tout ce qu'on exigeoit de lui, autant par égard pour mon Pere & ma Mere, qu'en conſidération de nos Protecteurs : mais il fut arrêté entr'eux, que la belle de Villiers ſeroit renvoyée dans ſa famille. Je n'ai jamais bien ſçû ce qui ſe paſſa, lorſque ces quatre Meſſieurs revinrent

au

au Château, ni le jour qui ſuivit cette avanture : il y a apparence que la belle de Villiers n'y fut pas auſſi fêtée qu'elle avoit coutume de l'être ; mais enfin le lendemain de bonne heure ma mere reçut un billet de la Marquiſe de Beaumont, qui lui envoyoit une voiture, & l'invitoit à venir le jour même dîner avec elle. La Marquiſe lui recommandoit de me prendre avec elle, & de faire apporter en même tems ce qui pouvoit m'être néceſſaire pour faire quelque ſéjour à Beaumont, lui faiſant entendre qu'étant ſa filleule, il étoit juſte que je vinſſe à mon tour tenir compagnie à Mademoiſelle ſa fille. Madame de Villiers n'eut pas plutôt reçû cette Lettre, qu'elle me fit appeller, & me dit d'un

ton plein de hauteur & de colere, en me donnat la Lettre de la Marquise : « Tenés, Mademoi-» selle, lisés ; voila apparem-» ment l'effet de vos manéges.

Je lus cette Lettre en tremblant, & je fus si étonnée de ce qu'elle contenoit que je croyois me tromper ; je n'en fus pas même flattée.

Quoique j'eusse à souffrir de la dureté & de l'humeur de Madame de Villiers, je me tenois si heureuse de jouir de toute la tendresse de mon pere, que je vis avec effroi qu'il étoit question de m'en séparer, peut-être pour long-tems. Ce sentiment se joignit à la nécessité où j'étois de détruire les soupçons que ma mere me faisoit entrevoir, & je lui répondis sans hésiter après

avoir lû la Lettre de la Marquise:
» En vérité, Madame, je n'ai
» nulle part à ce que Madame
» de Beaumont vous écrit ; je n'y
» ai point contribué, & je puis
» vous assurer que sa bonté maf-
» flige plus qu'elle ne me flatte: je
» sçais ce qu'il faut que je quit-
» te, & j'ignore ce que je trou-
» verai. En un mot, je conviens
» avec vous que ma sœur est
» plus faite que moi, pour vivre
» & pour réussir dans ce grand
» monde. Enfin vous êtes la
» maîtresse de disposer de nous,
» & je serai très-contente de de-
» meurer ici, si vous l'ordonnés.
» Il n'est pas question ici, me
» dit Madame de Villiers, de
» ce qui peut vous plaire, ou
» vous contenter : on sçait bien
» que vous n'êtes pas faite pour

» vous montrer ; mais enfin, » puiſque Madame la Marquiſe » eſt curieuſe d'avoir un ſi joli » bijou dans ſa maiſon, allés » vous préparer à partir avec » moi ; je vous ſuis caution que » vous n'y reſterés pas longtems.

Je ſortis ſans rien répondre ; j'allai d'abord trouver mon pere, & je lui appris, les larmes aux yeux, le contenu de la Lettre de la Marquiſe, & l'ordre que je venois de recevoir de ma mere : il m'en parut auſſi touché que moi, & reſta quelque tems rêveur & interdit à cette nouvelle ; puis me prenant dans ſes bras avec ſa tendreſſe ordinaire :

» Hélas ! s'écria t-il, j'ai bien » lieu de craindre que votre » ſœur, avec ſes hauteurs, ne ſe » ſoit attiré quelque diſgrace : » ce doit être une leçon pour

» toi, ma chere fille ; car enfin
» tu dois accepter les offres de
» la Marquise, & chercher à te
» rendre digne de son amitié &
» de la considération de toute
» une maison respectable : tu y
» réussiras, ma chere enfant,
» ton caractere m'en est caution ;
» & j'ai besoin des espérances
» que je conçois de ta meilleure
» fortune, pour me résoudre,
» comme je le fais, à sacrifier la
» douceur de ma vie présente à
» la confiance que j'ai dans ta
» bonne conduite. »

Je n'étois point en état de répondre à mon pere ; je ne sentois que la douleur de le quitter, & cette douleur m'ôtoit tout autre sentiment, & le pouvoir de l'exprimer elle-même autrement que par mes larmes.

Mon pere n'étoit pas moins ſenſible que moi à notre ſéparation ; mais il avoit plus de force d'eſprit & plus de courage : il me conſeilla d'aller promptement me diſpoſer au départ, pour ne faire point attendre ma mere, qui n'avoit pas beſoin de cette raiſon pour prendre de l'humeur contre moi. J'obéis, je me rendis chés ma mere. Mon pere y vint au moment que nous allions partir. Madame de Villiers lui fit voir la Lettre de la Marquiſe, en lui diſant : « Je ne » ſçais pas ce qu'elle veut faire » de ce petit monſtre-là : je crois » qu'elle en ſera bien-tôt laſſe.

» Hé ! Madame, répon- » dit mon pere, pourquoi » vouloir ſans ceſſe humilier » cette pauvre enfant ? croyés-

» moi, la figure eſt moins né-
» ceſſaire que vous ne le pen-
» ſés pour réuſſir à mériter l'eſti-
» me du monde ; les bonnes qua-
» lités du cœur & de l'eſprit que
» je lui connois, y deviennent
» ſouvent plus utiles, & je
» me promets de ſa part une con-
» duite qui ſuppléera de reſte à
» ce qui lui manque.

Ma mere ne répondit à cela qu'en hauſſant les épaules, & & nous partimes. En arrivant au Château de Beaumont, ma mere me conduiſit à l'appartement de la Marquiſe, que je n'avois point vûe depuis ſept à huit mois. Mademoiſelle de Beaumont & ma ſœur étoient chés elle : le premier compliment de ma mere fut de dire à la Marquiſe :

» En vérité, Madame, il ne

» falloit pas moins que vos or-
» dres, pour vous amener ma
» fille cadette ; elle n'eſt point
» de figure à devoir être pro-
» duite dans le monde.

» Pourquoi donc, Madame,
» lui répondit la Marquiſe ? je
» la trouve très-grandie & bien
» faite ; ſon tein même s'eſt fort
» éclairci, & ſi elle n'eſt pas
» auſſi belle que ſa ſœur, elle a
» une phiſionomie & des yeux
» d'eſprit, qui la dédommagent
» bien de ce qui peut manquer à la
» grande régularité de ſes traits.
» Venés, ma chere filleule, que je
» vous embraſſe, continua la
» Marquiſe ; quoiqu'on en puiſſe
» dire, j'aime beaucoup votre
» figure. » Elle me préſenta en-
ſuite à ſa fille, qui d'elle-même vint m'embraſſer avec viva-

cité, & même avec transport, en me disant, d'un air tendre & satisfait : « Je vous suis bien obli-
» gée, Mademoiselle, de l'hon-
» neur que vous voulés bien me
» faire de demeurer quelque tems
» avec moi : j'ai une grande obli-
» gation à Madame de Villiers,
» d'avoir bien voulu le permet-
» tre, & à ma mere de l'avoir
» souhaité.

Je répondis à ces politesses avec autant de timidité que d'embarras : j'allai ensuite embrasser ma sœur, qui me reçut assés froidement, & me paroissoit consternée. J'ignorois alors tout ce que je viens de rapporter ; mais je l'appris bien-tôt après de Mademoiselle de Beaumont & du Comte de S. Furcy.

Enfin on se rassembla pour dî-

ner, & je fus beaucoup plus fêtée que je ne m'étois attendu à l'être, tout le monde s'étant empressé à me faire caresse, & même à féliciter Mademoiselle de Beaumont sur l'aimable compagne qu'elle alloit avoir. Ma mere répondoit pour moi aux complimens que je recevois, & le faisoit de façon à me persuader qu'on se mocquoit de moi, ou qu'on cherchoit du moins à me flatter, par complaisance pour la Marquise, & pour Madame de Villiers. M. le Comte de S. Furcy qui étoit mon Parrain, fut un des plus ardens à me marquer de l'estime & de l'amitié; il m'appella sa fille, & me traita toujours comme si je l'avois été en effet. Tout le monde dut s'appercevoir que

ma mere souffroit mes succès avec impatience : elle ne laissoit échapper aucune occasion de m'humilier, & j'avois la secrette satisfaction de voir que tout le monde prenoit ma défense. Après le dîner, M. le Marquis & Madame la Marquise de Beaumont eurent un entretien secret dans l'appartement du Marquis avec ma mere & ma sœur, dont rien n'est jamais venu à ma connoissance ; tout ce que j'appris, c'est qu'étant remontée en carrosse sans revoir la Compagnie avec laquelle j'étois restée, on avoit vû ma mere sortir de chés le Marquis avec une espéce de fureur & le visage enflammé de colere, & ma sœur avec les larmes aux yeux. J'ai sçû depuis par mon pere que la Marquise

avoit fait un préſent aſſés conſidérable à ma ſœur.

Aprés avoir vécu preſque ignorée juſqu'à l'âge de quatorze ans paſſés, me voici enfin à mon tour en place & en état de me faire connoître. Le ſuccès que j'avois eu a mon entréé au Château de Beaumont ſe ſoutint, & parut même s'augmenter, à meſure que j'eus plus de liberté d'y développer mon caractere, & quelques talens que je ne devois qu'à la nature. Comme on m'avoit dit ſans ceſſe que j'étois un monſtre, je me l'étois perſuadé, & j'avois employé tous mes ſoins à cultiver quelques dons naturels, & à acquérir tout ce que j'avois imaginé qui pouvoit me rendre ſupportable à la ſociété. J'étois née gaie & vive, ſans

avoir presque jamais osé le paroître. J'avois beaucoup de voix : j'en avois fait peu d'usage, & j'ignorois qu'elle fût belle ; je n'appris même que par les éloges de la Marquise & de Mademoiselle sa fille, qu'elle avoit presque tous les agrémens qu'on acquiert si difficilement à force d'art & de culture. Mademoiselle de Beaumont qui avoit elle-même une très-belle voix, & qui avoit eu l'avantage d'être perfectionnée dans la Musique, & pour le Clavecin, par les plus grands Maîtres ; Mademoiselle de Beaumont, dont je devois être la complaisante, eut elle-même la complaisance de m'instruire & de me communiquer tout ce qu'elle avoit appris. En un mot, je retrouvai dans cette

aimable Demoiſelle, & les mêmes ſoins & la même tendreſſe que mon pere avoit pour moi, & que ſon éloignement auroit pû me faire regretter ; mais en même tems elle fourniſſoit à ma reconnoiſſance le moyen de m'acquitter de ſes bontés. Elle prit plus de goût qu'elle n'en avoit eu juſqu'alors pour la lecture, & j'eus le bonheur de lui inſpirer le choix de celles qui pouvoient l'éclairer & l'inſtruire en l'amuſant. Inſenſiblement nos études & nos talens, nos amuſemens enfin devinrent ceux de tout le monde. Le Marquis de Beaumont, & ſa femme qui avoit elle-même des talens diſtingués, aimoient tous deux paſſionnément la Muſique. Le vieux Comte de S. Furcy s'en amuſoit ; mais il

aimoit les Lettres. Le jeune Comte de Beaumont & le Chevalier de Francheville jouoient de différens inſtrumens ; le fils du Comte de S. Furcy avoit de la voix & chantoit bien, enſorte qu'il ſe paſſoit peu de jours que nous n'euſſions, ou un concert, ou une lecture. J'étois ordinairement chargée de cette derniere fonction, & je devois aux ſoins de mon pere de m'en acquitter aſſés bien. Le Vicomte de Francheville, dont l'eſprit étoit fort orné, partageoit quelquefois avec moi une occupation qui étoit tout à fait de ſon goût. Si j'ajoute à tous ces petits détails que j'ai crû néceſſaires, qu'il ſembloit que tout le monde eût oublié que j'étois laide ; que toute cette belle jeuneſſe me di-

soit des douceurs, & s'empressoit à me plaire ; j'aurai dit en peu de mots tout ce qui eut quelque rapport à moi pendant près d'un an & demi de mon séjour au Château de Beaumont.

Madame de Villiers y avoit fait quelques voyages, mais moins fréquens. Ma sœur n'avoit point voulu y reparoître, & ma mere n'y étoit point venue de fois qu'elle n'en fût partie avec un secret dépit, de voir les égards qu'on y avoit pour moi, & la considération que je m'y étois acquise. Mon pere au contraire qui l'accompagnoit quelquefois, & qui le plus souvent faisoit seul sa cour au Marquis, m'encourageoit à faire de nouveaux efforts pour mériter de plus en plus les bontés

dont on m'honoroit. Ce fut dans une visite qu'il fit à peu près dans le tems dont je parle, que m'ayant prise à son ordinaire en particulier, il me dit qu'il avoit fait depuis quelques mois la connoissance d'un Gentilhomme âgé de quarante-cinq ans, mais en état d'offrir à celle qu'il épouseroit une fortune fort honnête ; que ce Gentilhomme qu'il me nomma M. Dorigny, venoit d'acheter une belle terre assés voisine de Villiers ; qu'il avoit pris pour ma sœur une passion très-sérieuse ; qu'il s'étoit même proposé pour l'épouser ; mais que Madame de Villiers & ma sœur elle-même avoient rejetté ses offres, & que le pauvre Dorigny en étoit dans la plus grande douleur.

» Il m'a prié, continua mon » pere, de le préſenter au Mar- » quis de Beaumont, & je vais » lui en demander la permiſſion. » Je voudrois, ma chere fille, » qu'il pût prendre du goût pour » toi; ce ſeroit un établiſſement » bien convenable; je ne lui en » ait fait aucune ouverture, & » j'attendrai que tu l'ayes vû, » que tu ayes jugé de ſon carac- » tere qui me paroît doux & » ſociable, pour me conduire » enſuite ſelon ton goût, & ſui- » vant l'impreſſion que vous » pourrés réciproquement pren- » dre l'un de l'autre.

» Que j'ai de graces à vous » rendre, répondis-je, mon » très-cher pere! je com- » mence par vous aſſurer que » je n'aurai jamais d'autre goût,

» ni d'autre volonté que les vô-
» tres ; mais permettés moi de
» vous faire quelques obſerva-
» tions. Votre Monſieur Do-
» rigny eſt prévenu d'une forte
» paſſion pour ma ſœur ; c'eſt-à-
» dire, pour une perſonne ado-
» rable. Quand il pourroit l'ou-
» blier pour moi telle que je
» ſuis, ma mere & ma ſœur me
» pardonneroient-elles jamais
» d'avoir été ſur les droits de
» mon aînée? Hélas ! vous ſçavés
» ſi elles ont beſoin de prétex-
» tes pour..... je n'oſe dire me
» haïr; mais vous connoiſſés leurs
» ſentimens : conſidérés de plus,
» mon très-cher pere, que je
» jouis ici de l'état le plus heu-
» reux ; que je n'ai jamais eu le
» déſir de me marier ; qu'il y a
» toute apparence que Made-

» moiſelle de Beaumont, que
» j'aime ſincérement, me con-
» ſervera dans tous les états où
» elle doit être un jour la mê-
» me tendreſſe & les mêmes bon-
» tés dont elle m'honore. Quel
» mari pourroit me rendre plus
» heureuſe que je le ſuis avec
» elle ? Enfin, mon pere, les
» femmes les plus aimables con-
» ſervent-elles long-tems l'a-
» mour & les égards de leurs
» époux ? Quant à l'amour, je
» ne ſuis faite, ni pour l'inſpi-
» rer, ni pour le rendre conſ-
» tant ; & le moyen que ſans
» amour un mari conſervât pour
» moi ces égards mutuels qui
» doivent faire le bonheur de
» la vie.....

» Tu te trompes, ma fille, in-
» terrompit mon pere ; la beauté

„ dans le mariage a peut-être
„ moins de droits que tu ne pen-
„ ſes ſur le cœur des hommes : la
„ poſſeſſion en diminue trop ſou-
„ vent le mérite & le prix ; il
„ n'appartient qu'à l'eſprit & à la
„ bonté du caractere de faire
„ des paſſions durables. Je ne
„ ſçais ſi je ſuis aveugle, & ſi je
„ m'abuſe ſur ton compte ; mais
„ je penſe que quiconque ſera
„ forcé de t'aimer un jour, ne
„ pourra ſe défendre de t'aimer
„ toute ſa vie. Cependant puiſ-
„ que le bonheur de ton état
„ préſent te paroît ſi cher, & en
„ même tems ſi ſolide, je ne te
„ porterai jamais à rien qui puiſ-
„ ſe t'en priver & peut-être te
„ le faire regretter un jour. Tu
„ verras M. Dorigny d'un œil
„ auſſi indifférent que tu le ju-

„ geras à propos. Sois certaine
„ que je ne te contraindrai ja-
„ mais.

„ Vous êtes trop bon & trop
„ aimable, mon très-cher pere,
„ lui dis-je ; mais soyés sûr
„ qu'aucune considération n'au-
„ ra le pouvoir de me distraire
„ de l'obéissance que je vous ju-
„ re d'avoir toujours pour vos
„ moindres volontés.

Nous rejoignimes la Compagnie. Mon pere proposa au Marquis & à la Marquise de leur présenter Dorigny ; sa proposition fut agréée, & il partit. Il ne se passa pas huit jours que mon pere revint à Beaumont avec M. Dorigny : celui-ci fut reçû de la façon la plus agréable par le Marquis & la Marquise qui étoient la politesse même. Ils

engagerent même mon pere & M. Dorigny à séjourner chés eux, & ces Messieurs ne purent s'en défendre. M. Dorigny, car je l'observai beaucoup sans avoir aucun dessein de me l'approprier, M. Dorigny, dis-je, étoit un assés bel homme, d'un embonpoint considérable, mais que sa taille empêchoit de le paroître trop : il étoit extrêmement doux & poli ; sa franchise, sa sincérité, sa complaisance, faisoient la meilleure partie de son mérite, quoique son esprit, qui à la vérité n'étoit pas transcendant, fût à portée du commerce ordinaire de ce qu'on nomme la bonne Compagnie. Il avoit même assés de bon sens pour pouvoir se taire & ne parler qu'à propos, dès que la conversation

s'élevoit un peu au-dessus de ses forces. Tel étoit l'homme dont ma voix étoit destinée à faire la conquête ; & voici comment la chose se passa.

Le lendemain de leur arrivée, on régala M. Dorigny & mon pere de notre concert. Le hazard voulut que ce jour-là nous exécutassions un Acte de l'Opéra d'Issé ; j'en chantois le rôle, & le jeune Comte de S. Furcy chantoit celui de Philemon, ou d'Apollon déguisé en Berger. Je chantai apparemment la Scene de la reconnoissance avec tant de force & de sentiment, que lorsque j'en fus à ces mots : *ôte-moi donc l'amour dont je brûle pour toi* ; le jeune S. Furcy fut si touché, qu'en voulant chanter à son tour : *ah ! c'est trop, belle Issé*,

Iſſé, voyés couler mes larmes, il en repandoit en effet de ſi réelles & de ſi abondantes qu'il ne put finir. Je m'en apperçus; je fus touchée moi-même. Le jeune de Beaumont qui nous accompagnoit, ſe mit à rire d'une façon dont le bon Dorigny fut ſcandaliſé. Nous n'avions pas pris garde à lui, lorſqu'il entreprit tout franchement M. le Comte de Beaumont.

„ Parbleu, Monſieur, dit-il „ en pleurant de tout ſon cœur, „ je ne ſçai pas ce qu'il y a de „ riſible; je ſuis bien de l'avis „ du pauvre Philemon: il faut „ fondre en larmes, il faut adorer quelqu'un qui chante avec „ autant de ſentiment.

„ Ah! Monſieur, que je vous „ embraſſe, lui dit S. Furcy;

„ que je penſe bien comme vous.

Cette double vivacité ſuſpendit mes larmes, & je cherchai à envelopper dans ma modeſtie une impreſſion dont je ne fus pas la maîtreſſe de me garantir. Je propoſai, ſans trop ſçavoir ce que je faiſois, de chanter quelqu'autre Scene qui fût moins tendre. Le vieux S. Furcy prit la parole :

„Non, non, dit-il, reſtons en là; „ vous auriés peine, Mademoi- „ ſelle, à effacer l'impreſſion „ que vous venés de faire.

Le concert finit donc, & tout le monde me fit des complimens. M. Dorigny me laiſſa recevoir ceux des perſonnes les plus empreſſées, & trouva le ſecret de me faire le ſien un peu à l'écart.

„ Mademoiſelle, me dit-il,

„ je n'ai jamais rien entendu de
„ ma vie qui m'ait fait autant de
„ plaisir que votre voix, & qui
„ m'ait touché aussi sensible-
„ ment que le goût & l'ame de
„ votre chant. J'aurois été bien
„ heureux de vous connoître
„ avant d'avoir vû Mademoi-
„ selle votre sœur ; je n'aurois
„ peut-être pas été exposé à es-
„ suyer un refus.

Le compliment de M. Dorigny m'embarassa plus que tous les autres. Je devois feindre d'ignorer ce qu'il vouloit me faire entendre au sujet de ma sœur ; & je ne voulois pas entendre ce qu'il ne disoit que pour moi.

„ Monsieur, lui dis-je, je me
„ tiens heureuse que mes foibles
„ talens ayent pû vous amuser.

„ C'eſt-là le ſuccès le plus flat-
„teur qu'ils puiſſent ſe promettre.

Le jeune Comte de S. Furcy qui ne m'avoit encore rien dit, s'étoit approché de nous, & entendit ma réponſe ; il l'interrompit même & me tira d'embarras.

„ Je ne ſçais, me dit-il, Ma-
„ demoiſelle, ſi le plaiſir qu'on
„ prend à vous entendre, n'eſt
„ pour Monſieur qu'un ſimple
„ amuſement ; mais je ſçais que
„ pour moi, vis-à-vis d'une Iſlé
„ qui ſeroit auſſi ſenſible & auſſi
„ touchante, ſi je n'étois Apol-
„ lon, je périrois de douleur &
„ de jalouſie à la vûe de ſon bon-
„ heur.

„ Vous êtes bien galans, Meſ-
„ ſieurs, leur dis-je à l'un & à
„ l'autre, & cela s'appelle jouer
„ la Comédie aprés l'Opéra.

» Quant à vous, M. le Comte, » continuai-je en m'adreſſant à » lui, vous n'avés point à vous » plaindre, n'avés-vous pas été » mon Apollon tant que l'O- » péra a duré ?

C'eſt ne l'avoir été qu'en ſonge, me dit le Comte en me pourſuivant ; car je rejoignis promptement la Compagnie ſans vouloir rien entendre de plus, ni répondre à ces galanteries.

J'ai rapporté ce petit événement dans le plus grand détail, parce qu'il fut en effet la cauſe de ceux auſquels dans la ſuite j'ai eu le plus de part.

Mon pere s'étoit promis de partir le lendemain matin ; mais il ne voulut point retourner à Villiers ſans m'avoir encore entretenue, & ſans m'avoir fait

part des dispositions favorables pour moi que M. Dorigny lui avoit communiquées. Il vint donc me trouver avant son départ, & m'instruisit de la conversation qu'il avoit eue la veille avec Dorigny.

„ Ce que j'avois prévû, ma „ fille, me dit mon pere, est ar- „ rivé. La tête tourne au pauvre „ Dorigny depuis qu'il t'a enten- „ due : il en parle à tout le „ monde, & enfin il me dit hier „ au soir qu'il ne tiendroit qu'à „ toi de le venger des mépris de „ ta sœur aînée : il est enchanté „ de ta modestie, de ta pruden- „ ce ; il a été charmé de la ré- „ ponse que tu fis hier à son com- „ pliment, & plus content en- „ core de la gaieté avec laquelle „ tu répondis aux galanteries de

„ M. le Comte de S. Furcy : Il
„ eſt vrai qu'il ſoupçonne ce jeu-
„ ne Seigneur d'avoir auſſi des
„ prétentions ; mais, ma fille,
„ l'exemple de ta ſœur, & ce
„ que ſa conduite, que je ne t'ai
„ point cachée, lui a attiré de
„ déſagrémens & de honte, doi-
„ vent te mettre en garde contre
„ les ſéductions de la jeuneſſe &
„ de la vanité. Je connois ton
„ cœur, ta vertu, ta raiſon ; je
„ n'ai rien à te dire de plus, j'y ai
„ la plus entiere confiance : ſon-
„ ge que ſi tu prévoyois quelque
„ danger, Dorigny t'offre une
„ porte honorable pour l'é-
„ viter.

„ Mon cher pere, lui répon-
„ dis-je, je ne puis me réſoudre
„ à diſſimuler avec vous ; quel-
„ que honneur que me faſſe M.

„ Dorigny, je vous avoue avec
„ franchiſe que je ne puis avoir
„ pour lui aucun autre ſentiment,
„ que celui de l'eſtime qu'il mé-
„ rite & de la reconnoiſſace que
„ m'inſpire la généroſité de ſon
„ procédé. Quant à ce qui eſt
„ du goût pour ſa perſonne, je
„ ſens qu'il m'eſt impoſſible d'en
„ prendre : un éloignement,
„ peut-être injuſte, mais que je
„ crois invincible, eſt tout ce
„ que je pourrois oppoſer à votre
„ volonté, ſi je n'étois réſolue
„ de m'y ſoumettre ; mais vous
„ ſentés trop vous même les in-
„ convéniens de la contrainte
„ que vous pourriés me faire,
„ pour vous y déterminer. Pour
„ ce qui regarde les galanteries
„ du jeune Comte de S. Furcy,
„ je ne penſe pas que vous de-

„ viés, ni que je doive moi-mê-
„ me en prendre d'ombrage ;
„ c'eſt le langage ordinaire de
„ ces jeunes Meſſieurs qui ont
„ été élevés à la Cour, & leurs
„ diſcours ſont ſans conſéquen-
„ ce : il n'y en a point ici qui ne
„ m'ait dit cent fois les mêmes
„ choſes ; & juſqu'ici, je n'ai
„ fait aucun cas de pareilles
„ douceurs. Je crois pouvoir
„ m'aſſurer d'en uſer de même à
„ l'avenir ; & ſi j'avois le mal-
„ heur de penſer un jour diffé-
„ remment, mon cœur vous en
„ inſtruiroit auſſi-tôt qu'il en ſe-
„ roit inſtruit lui-même. Au
„ reſte, vous avés, mon très-
„ cher pere, un moyen honnête,
„ ſinon d'ôter toute eſpérance à
„ M. Dorigny, du moins de ralen-
„ tir ſa recherche, en lui faiſant

„ entendre qu'il ne convient „ point à vos affaires ni à la bienséance de penser à me marier „ avant que mon aînée soit „ pourvûe.

„ Il suffit, me dit mon pere en „ me quittant, & puisque tu „ consens que je n'ôte pas toute „ espérance à Dorigny, j'espere „ qu'il sera content, & je le suis „ moi-même. « Nous nous embrassames, & mon pere partit.

Je n'avois fait aucune attention au discours que le jeune Comte de S. Furcy m'avoit tenu au concert de la veille, & j'étois de la meilleure foi du monde quand je m'en étois expliquée avec mon pere; mais comme je fais profession de franchise & de vérité, je dois convenir ici que M. de Villiers & M. Dorigny furent

à peine partis, que je me rappellai l'espéce de reproche & les leçons que les soupçons de M. Dorigny m'avoient attiré de la part de mon pere : ce souvenir me remit distinctement dans la mémoire l'attendrissement du jeune Comte. La vivacité du compliment singulier qu'il m'avoit fait, & ses dernieres paroles que j'avois très-bien entendues, quoique j'eusse fait mine de ne les pas entendre ; ces différentes idées se présenterent à moi d'une facon toute différente de ce qu'elles avoient fait la veille. Je devins rêveuse ; il me sembla alors qu'il n'y avoit qu'une tendresse bien vive qui pût s'exprimer dans les termes passionnés dont le jeune S. Furcy s'étoit servi : cette découverte me fit trembler, & j'é-

prouvai dans mes inquiétudes mêmes une ſorte d'émotion qui m'étoit inconnue. Je ne pouvois détacher l'idée du jeune Comte de S. Furcy de celle dont j'étois occupée : il ſe préſentoit malgré moi ſans ceſſe à mon imagination, & il s'y préſentoit avec toutes les graces qu'il devoit à la nature. Je le voyois comme ce que j'avois jamais vû de plus parfait par la figure, l'eſprit & le caractère : enfin comme ce qu'il y avoit de plus aimable parmi la belle jeuneſſe qui étoit alors au Château de Beaumont. J'eus beſoin dans ce moment du retour ſérieux que je fis ſur moi-même, pour n'être pas effrayée de l'état de mon cœur ; je me rappellai ma laideur, je m'appropriai toutes les diſgraces qu'elle traî-

ne communément à ſa ſuite ; j'appellois tour à tour à mon ſecours l'humiliation qui me convenoit, & l'orgueil avec lequel j'étois née.

» Malheureuſe que je ſuis, me » diſois-je à moi-même, quoi, » certaine comme je le ſuis de » ne pouvoir inſpirer le moindre » ſentiment de tendreſſe, je » pourrois me flatter que quel- » qu'un en eût pour moi ! quoi, » mon cœur ſeroit aſſés lâche » pour ſe livrer à une paſſion » dont il ne pourroit jamais eſ- » pérer un retour ſincere ! Non, » ou je previendrai ce malheur, ou » je ſçaurai m'en punir. Ne crai- » gnés rien, mon pere, vous avés » en main le ſupplice qui con- » vient à mon égarement. Ah, » Dorigny, que tu me devien-

» dras cher, ſi c'eſt ta main qui » me retire du précipice qui » vient de s'ouvrir ſous mes » pas !

Ce dernier ſentiment diſſipa mon trouble ; je commençai à craindre moins M. de S. Furcy : ce fut peut-être la crainte même du parti que je me promettois de prendre, qui me rendit ma ſureté ; je me perſuadai que javois trouvé plus de force & d'étendue dans les termes dont S. Furcy s'étoit ſervi, qu'il n'avoit eu deſſein d'y en mettre lui-même. Je devins tranquille, ou j'affectai de le paroître, & perſonne en effet ne s'apperçut de ce qui venoit de ſe paſſer dans mon ame. J'eus même bien-tôt lieu de me repentir du tourment que je m'étois cauſé à moi-même.

Loin d'avoir à redouter les empreſſemens du Comte de S. Furcy, j'eus pendant plus d'un mois à m'étonner de ſa froideur; il me parloit très-peu en public, & ne chercha aucune occaſion de me parler en particulier : il eſt vrai que je m'en applaudiſſois ; mais il faut avouer que je cherchois avec trop d'affectation toutes les occaſions de m'en applaudir, pour qu'on doive croire que j'étois alors bien d'accord avec moi même.

» En vérité, me diſois-je ſou-
» vent, il faut convenir que je
» dois ſçavoir bien plus de gré à
» M. de S. Furcy de ſon indif-
» férence, que des ſentimens que
» je lui avoient prétés pour moi ;
» il me ſauve par-là d'un parti
» qui auroit ſans doute fait le

» malheur de ma vie. Oui, assu-
» rément, je lui ai plus d'obli-
» gation qu'il ne pense.....
Je ne sens que trop que ces belles réflexions n'étoient qu'une excuse que je me préparois à moi-même, parce qu'en effet c'étoit un prétexte pour penser à lui, & pour le trouver toujours cher par quelque endroit à ma mémoire. Je dois cependant dire avec la même franchise que mon ame étoit alors dans une assiette tranquille.

Ce fut pendant ce tems qu'on commença à parler sérieusement de marier Mademoiselle de Beaumont ; elle avoit alors dix-sept ans passés : le jeune Comte de S. Furçy en avoit vingt-quatre, & le Vicomte de Francheville avoit quelques an-

nées de plus. J'ai dit ci-devant que le Marquis & la Marquiſe avoient des vûes différentes ſur le mariage de leur fille, & que le cœur de Mademoiſelle de Beaumont s'étoit rangé du côté des vûes de Madame ſa mere pour le Vicomte, ſon parent. Le Marquis de Beaumont trouva donc dans le cœur de ſa fille un obſtacle aux deſſeins que ſon ancienne liaiſon avec M. le Comte de S. Furcy lui avoit fait former dès long-tems. Il auroit peut-être eu peu d'égard pour cet obſtacle, ſi le Comte, ſon ami, ne lui avoit avoué de ſon côté que S Furcy, ſon fils, lui avoit déclaré qu'il avoit une répugnance invincible pour le mariage; & il fut conclu entr'eux, pour remplir au moins leurs vues

en partie, que Mademoiſelle de Beaumont étant accordée au Vicomte de Francheville, le jeune Comte de Beaumont épouſeroit Mademoiſelle de S. Furcy, qui avoit alors près de dix-neuf ans. Dès que la nouvelle de ces mariages fut publiée, le Marquis & la Marquiſe en reçurent des complimens de toutes parts.

Mon pere & M. Dorigny ne furent pas des derniers à remplir ce devoir : le dernier trouva occaſion de me dire que M. de Villiers l'avoit comblé de joie, en l'aſſurant qu'il pouvoit concevoir l'eſpérance de me poſſéder, lorſque ma ſœur, qui devoit avec raiſon, comme il me le dit, paſſer la premiere, ſeroit mariée. Je ne lui répondis rien, ſinon que mes parens pouvoient

compter ſur mon obéiſſance. » Mademoiſelle, me dit-il, j'ai » de bons deſſeins, qui vous dé- » dommageront un jour de la » diſproportion d'âge qui eſt en- » tre nous ; je n'ai que des hé- » ritier éloignés : ils ſont plus » riches que moi, & toute ma » fortune ne ſçauroit payer le » bonheur que j'attens..... Je lui fis entendre que ce motif ne pouvoit rien ſur mon ame, & que je ne déférois en cette affaire, comme en toute autre, qu'à la volonté de mon pere.

Les viſites de complimens étant fréquentes & nombreuſes, celle de Dorigny ne fut pas longue ; j'en fus délivrée : mais par malheur il avoit parlé à la Marquiſe des bons deſſeins qu'il avoit pour moi, & cette Dame qui

me vouloit beaucoup de bien, regarda cette affaire comme la plus heureuse que je dusse espérer. En effet, Dorigny jouissoit de vingt-cinq mille livres de rente, dont la terre qu'il avoit acquise depuis peu faisoit partie ; & il avoit fait entendre à Madame la Marquise de Beaumont que son dessein étoit en m'épousant de me faire une donation de tout son bien. Avec cela Dorigny étoit bon Gentilhomme & avoit bien servi : il avoit quitté le service étant déja Brigadier des Armées du Roi, pour une blessure assés considérable, dont il étoit depuis trois ans parfaitement guéri. La Marquise crut donc que je ne balancerois pas un moment à accepter la proposition qu'elle m'en fit

le jour même en particulier. Je n'imaginai point que je dusse ni refuser nettement de telles offres, ni employer pour éloigner cette affaire, d'autres raisons que celles que mon pere avoit employées lui-même. Je me rejettai donc sur le droit d'aîneſſe de ma sœur, en marquant en même tems à la Marquise toute la reconnoissace que j'avois de ses bontés, & de l'honneur que M. Dorigny vouloit me faire; mais Madame de Beaumont trouva ma raison frivole, & prit mon remerciement pour un consentement approuvé de mon cœur. « Laissés-moi faire, me » dit-elle, ma chere Demoisel- » le, j'arrangerai cette affaire » de façon que tout le monde » soit content. » Je sentis, mais

trop tard, toute mon imprudence.

Il ne fut plus queſtion que de conclure les mariages de Mademoiſelle de Beaumont avec le Vicomte de Francheville, & celui du jeune Comte, ſon frere, avec Mademoiſelle de S. Furcy. On réſolut d'envoyer le Comte de S. Furcy, ſon frere, à Paris pour la retirer du Couvent, & l'amener enſuite à Beaumont, où les deux mariages devoient ſe faire, & l'on parloit déja de faire le mien avec Dorigny dans le même tems.

Il y avoit, comme je l'ai dit, près d'un mois que le jeune Comte de S. Furcy évitoit en toute occaſion ma rencontre, & qu'il affectoit de me parler fort peu dans les occaſions où il ſe trou-

voit forcé de le faire ; on lui en avoit même fait des reproches qui m'avoient fait rougir, & qui l'avoient embarraſſé : ſon pere avoit même quelquefois pris la parole pour lui, en faiſant entendre que ſon fils étoit comme la plûpart des jeunes gens de ſon âge, dont l'ardeur s'allume aiſément & s'éteint plus aiſément encore. Les choſes étoient ſur ce ton, & S. Furcy ſe diſpoſoit à partir pour Paris, quand la veille de ſon départ me promenant ſeule dans le Parc avec Mademoiſelle de Beaumont, le jeune Comte de Beaumont & ſon ami S. Furcy vinrent nous joindre.

» Je vous cherchois ma ſœur, » lui dit-il, j'ai quelque choſe » de particulier & d'important » à vous dire ; Mademoiſelle &

» mon futur beau-frere vou-
» dront bien me le permettre :
» mon cher S. Furcy, dit-il en
» s'adreſſant à lui, vous n'en ſe-
» rés point offenſé, nous vous
» laiſſons en trop bonne com-
» pagnie.

Il s'éloigna en même tems avec Mademoiſelle de Beaumont, de façon que nous ne puſſions les entendre, ni par conſéquent en être entendus. Je demeurai immobile & confuſe ; S. Furcy me parut pâle, défait, & tremblant : ma contenance n'étoit pas plus aſſurée que la ſienne : je l'avois ſoupçonné, & peut-être même accuſé de quelque choſe de plus que d'indifférence pour moi ; l'état où je me trouvai, celui dans lequel je le voyois, me fis croire que nous étions

étions également embarrassés d'un tête à tête que je croyois aussi imprévû pour l'un que pour l'autre ; le Comte se remit le premier, & me dit enfin :

» Mademoiselle, aux termes » où mon malheur m'a conduit, » je ne dois plus rien avoir de » caché pour vous ; écoutés-moi » de grace, & décidés de mon » sort. Je commence par vous » avouer que ce n'est point le » hazard qui m'a conduit près » de vous ; c'est pour me procu- » rer ce moment si précieux que » le Comte, mon ami, a enga- » gé sa sœur à vous conduire » ici : pardonnés-lui, pardonnés- » moi cette ruse innocente ; la » tendresse que j'ai pour un pere » respectable, que je crains sur- » tout d'offenser, me l'a inspi-

„ rée, & l'autorise. Hélas ! il
„ n'est que trop instruit des sen-
„ timens que j'ai pour vous, &
„ la contrainte où je vis avec
„ vous depuis plus d'un mois,
„ doit vous prouver que le res-
„ pect que j'ai pour lui est égal à
„ la passion que vous m'avés ins-
„ pirée.....

„ Ah, Monsieur le Comte,
„ interrompis-je, que m'apprenés-
„ vous ? Hélas ! continuai-je les
„ larmes aux yeux, vous allés
„ faire le malheur de ma vie.

Je n'eus pas la force de rien dire de plus ; & S. Furcy continua de la sorte :

„ Non, Mademoiselle, rien
„ n'est plus éloigné de mon
„ cœur qu'un sentiment si bar-
„ bare : je ne sçai que trop que
„ tout s'oppose au désir que j'au-

„ rois eu de faire votre bon-
„ heur ; mais dans l'état où je
„ suis, il m'est bien pardonna-
„ ble d'avoir souhaité de vous
„ instruire, que ce ne peut être
„ qu'aux dépens du mien, que
„ vous jouissiés de celui qui vous
„ attend. Je n'ignore point le
„ coup affreux qu'on prépare à
„ mon cœur, mais je ne puis
„ supporter l'idée d'en être le
„ témoin ; toute espérance est
„ perdue pour moi, je le sçai,
„ vous épousés l'heureux Do-
„ rigny. Ah ! différés du moins....

„ Hélas ! Monsieur, que fai-
„ tes-vous, lui dis-je ? vous hâ-
„ tés vous même mon supplice,
„ & peut-être le vôtre.

„ Quoi ! s'écria le Comte,
„ vous n'aimeriés point Dorigny,
„ & la crainte de faire un jour

„ mon bonheur, pourroit vous „ engager à me ſacrifier, & vous „ ſacrifier vous même ! Ah, Ma„ demoiſelle, quelle eſt donc „ la ſorte de haine ou de mé„ pris que j'ai pû vous inſpirer ? Les larmes coulerent abondamment de ſes yeux ; ce n'étoit pas le moyen d'arrêter les miennes : j'en verſois alors de bien tendres.

„ Ah ! Monſieur, lui dis-je, „ où me réduiſés-vous ? hé de „ grace, ayés pitié de moi ! „ Que puis-je vous dire, hélas ! „ Mes pleurs devroient vous „ être de ſurs garans de votre „ erreur. Mais enfin, quel que „ ſoit le penchant de mon cœur, „ n'ai-je pas dans vos propres „ vertus un exemple que je dois „ ſuivre, ſi je déſire au moins de

„ conſerver votre eſtime ? vous
„ aimés M. le Comte votre
„ pere, vous vous faites un de-
„ voir qui doit être ſacré pour
„ vous d'obéir à ſes ordres : j'ai-
„ me tendrement mon pere, &
„ je ſuis encore plus obligée que
„ vous à reſpecter ſes moindres
„ volontés.

„ Non, Mademoiſelle, in-
„ terrompit S. Furcy, les peres
„ n'ont point ces droits barbares
„ que vous leur donnés ſur nos
„ libertés : le mien ne m'a pû
„ contraindre à épouſer Made-
„ moiſelle de Beaumont ; & puiſ-
„ que vous voulés prendre exem-
„ ple ſur moi, imités donc auſſi
„ ma réſiſtance.....

S. Furcy dit ces mots avec tant de chaleur, & nous étions tous deux ſi occupés de nous mêmes,

que nous n'appercevions pas le Comte ſon pere, qui n'étoit alors qu'à deux pas de nous.

» Vous avés bien fait, Monſieur, dit-il froidement à ſon » ſon fils, de choiſir ce lieu ſolitaire pour faire vos adieux à » Mademoiſelle, & je lui ſuis » obligé de la ſenbilité & des » larmes qu'elle vous fait l'honneur de donner à votre départ; mais votre abſence ne » doit pas être aſſés longue pour » tant d'attendriſſement.

M. & Mademoiſelle de Beaumont, qui apparemment s'apperçurent de l'arrivée du Comte, s'empreſſerent de nous rejoindre, en nous faiſant excuſe de s'être éloignés de nous un moment. Leur retour nous ſauva l'embarras de répondre, mais

ne diminua rien de notre confusion. Nous reprimes tous ensemble le chemin du Château : le vieux Comte affecta beaucoup de sang froid & même de gayeté ; mais aucun de nous n'étoit en état d'y prendre part. Mademoiselle de Beaumont, auprés de laquelle je m'étois rangée, me faisoit des signes qui me faisoient assés comprendre la douleur qu'elle avoit que j'eusse été surprise avec S. Furcy ; mais je n'étois point dans une situation assés tranquille pour lui pardonner dans ce moment d'y avoir donné occasion. En entrant au Château, je me retirai dans ma chambre, & je m'y livrai à ma douleur & à mes réflexions.

» Hélas ! me dis-je à moi-mê-
» me dès que je fus seule, qu'au-

» rois-je donc pû faire pour évi-
» ter le piége qu'on vient de me
» tendre, & le malheur qui vient
» de m'arriver ? Il eſt donc vrai
» que M. de S. Furcy a pour moi
» la paſſion la plus vive & la plus
» ſincere. Grands Dieux, juſ-
» qu'à quel point cette paſſion l'a-
» t-elle aveuglé ! Quoi ! c'eſt moi
» qu'il préfere à Mademoiſelle
» de Beaumont, à la perſonne
» du monde la plus aimable &
» la plus accomplie ! Hé bien,
» c'en eſt fait, j'imiterai ſon
» aveuglement ; je me donnerai
» à Dorigny. Oui, mon pere,
» j'ai dicté moi-même mon ar-
» rêt : je vous ai promis de vous
» inſtruire de tout ce qui auroit
» rapport à moi, & aux ſenti-
» mens qu'on m'a ſoupçonnée
» d'inſpirer au Comte de S. Fur-

„ cy, & que j'ignorois ; vous en
„ ſerés informé, & vous décide-
„ rés de ma deſtinée.

Le parti que je me réſolus de prendre me parut inévitable ; la ſincérité de mon cœur l'exigeoit de moi, & je ne prévis plus d'autre reſſource contre l'abîme où j'allois me précipiter moi-même, que dans l'oppoſition de Madame de Villiers, & dans ſon opiniâtreté à faire valoir les droits de ma ſœur aînée. J'écrivis ſur le champ à mon pere : ma Lettre étoit conçue dans ces termes.

„ Je vous ai promis, mon très-
„ cher pere, de vous informer
„ de tout ce qui pourroit avoir
„ rapport à la conduite de M. le
„ Comte de S. Furcy à mon
„ égard ; vous ſçavés quelle étoit
„ ma ſécurité ſur ſes ſentimens

„ laderniere fois que je vous
„ vis : je viens de la perdre cette
„ sécurité, sans qu'il m'ait été
„ possible d'éviter l'occasion où
„ ce jeune Comte vient enfin de
„ m'ouvrir son ame. M. Dori-
„ gny ne s'étoit pas trompé dans
„ ses conjectures : oui, mon
„ pere, M. de S. Furcy m'aime,
„ & m'aime d'un amour si vif,
„ qu'il ne peut manquer d'en-
„ courir la disgrace de M. son
„ pere, puisque celui-ci ne peut
„ plus douter que je n'aye été la
„ cause, quoique très-innocen-
„ te, du refus que son fils a fait
„ d'épouser Mademoiselle de
„ Beaumont. Voici, mon pere,
„ dans la derniere exactitude
„ comment la chose vient de
„ se passer.....

Je lui fis ici le détail de no-

tre entrevûe tel qu'on vient de le lire, & dans ſes moindres circonſtances; je n'oubliai pas ſurtout, comment nous avions été ſurpris par l'arrivée du vieux Comte de S. Furcy, ni la réprimande ſeche qu'il avoit faite à ſon fils en ma préſence: aprés quoi je continuai ainſi.

» C'eſt-là, mon très-cher pere, » le plus grand ſujet de ma dou» leur; malgré toute la fermeté » dont mon cœur étoit armé, » malgré ſon innocence, mes » pleurs ont trahi un ſecret » contre lequel je n'étois pas en » garde. Hélas! je l'ignorois, & » je n'ai pû ſoupçonner ma foi» bleſſe qu'au moment que mes » larmes en inſtruiſoient le mal» heureux S. Furcy: il n'eût aſ» ſurément tiré aucun fruit de

» cet aveu forcé ; mais enfin,
» M. ſon pere a vû notre trouble
» commun ; il a joui de notre
» confuſion. Hélas ! il ne pou-
» voit pas lire dans mon ame ;
» il auroit vû que l'inſtant où
» ſon fils vouloit que je lui pro-
» miſſe de faire ſon bonheur,
» étoit celui qui aſſuroit M. Do-
» rigny du ſien, s'il eſt encore
» dans les ſentimens qu'il m'a
» fait l'honneur de me décou-
» vrir lui-même : la reconnoiſ-
» ſance ſeule de ſes bontés de-
» vroit me porter a y répondre.
» Mais que ne ferois-je point
» pour prouver mon innocence à
» M. le Comte de S. Furcy, &
» pour lui ôter tous les prétextes
» qu'il croit avoir de priver de
» ſa confiance, & peut-être de
» ſon amour, un fils qui en eſt ſi

» digne ? Je m'abandonne donc
» à vos volontés, & à celles de
» ma mere : je reſpecterai les
» droits de ma ſœur, ſi elle veut
» les faire valoir en cette occa-
» ſion ; mais j'obéirai préférable-
» ment à tout, mon très-cher
» pere, aux ordres que je rece-
» vrai de votre amitié, & rien
» n'aura le pouvoir de me faire
» manquer à la ſoumiſſion & au
» reſpect avec leſquels, &c.

Cette Lettre ne fut pas plutôt écrite, que je cherchai & trouvai l'occaſion de la faire tenir le jour même à mon pere. Je craignis moins alors de reparoître, parce que je me croyois dès ce moment auſſi juſtifiée aux yeux de tout le monde, que je l'étois aux miens. Je ne m'apperçus d'aucun changement à mon

égard, excepté de la part du Comte de S. Furcy, qui me traita assés froidement : son fils ne parut qu'un moment, & se retira de très-bonne heure. Le lendemain, je ne puis presque pas dire à mon réveil, car on se doute bien que je dormis peu, ce fut donc à mon lever que j'appris que le jeune de S. Furcy étoit parti, & que son pere étoit monté lui-même en carrosse de très-bonne heure, pour aller, disoit-on, faire une promenade dans le voisinage. J'avoue que je fus assés imbécile pour ne soupçonner qu'il pouvoit être allé à Villiers que lorsqu'on se mit à table pour dîner, où il ne se trouva point ; j'en eus alors quelque inquiétude, & je me sçus bon gré de la façon dont j'avois écrit la veille à mon pere.

Mais je ne jouis pas long-tems de cette eſpéce de tranquillité : le Valet de Chambre du Comte arriva d'aſſés bonne-heure dans l'après-dînée chargé d'une Lettre de ſon maître pour la Marquiſe, & d'une de mon pere pour moi, qu'il avoit ordre de me rendre en particulier ; il s'en acquitta adroitement, & repartit ſur le champ pour rejoindre le Comte. Celui ci avoit mandé à la Marquiſe qu'il la prioit de l'excuſer s'il ne revenoit point le ſoir même, comme il l'avoit promis ; il s'étoit laiſſé engager par M. de Villiers (écrivoit-il à la Marquiſe) à aller coucher chés M. Dorigny, & ne devoit en revenir que le lendemain au ſoir. Malgré tout l'empreſſement que j'avois à lire la Lettre de mon

pere, je ne pus le satisfaire que lorsque je fus retirée dans ma chambre pour me coucher ; je l'ouvris alors, & voici ce que j'y lûs.

» L'exactitude avec laquelle » vous m'avés rendu compte de » ce qui vient de se passer au » Château de Beaumont entre » vous & M. de S. Furcy, me » prouve bien, ma chere fille, la » droiture de votre ame & la » franchise de vos procédés ; je » vous en félicite, ma chere en- » fant : votre Lettre au reste » m'étoit bien néceſſaire, & les » plaintes que le pere de M. de » S. Furcy étoit venu dans le des- » sein de me faire de votre con- » duite, avoient grand besoin » d'être prévenues par les dé- » tails que vous m'écrivites hier,

» pour ne pas allarmer ma ten-
» dreſſe & ma confiance. J'étois
» prêt à partir pour Beaumont,
» lorſque le Comte eſt arrivé :
» je lui ai laiſſé tout le tems
» d'exaler ſa colere & ſa dou-
» leur par rapport à ſon fils ; mais
» lorſqu'il vous a accuſée d'a-
» voir été d'intelligence avec lui,
» par rapport au refus qui lui
» tient encore au cœur, je n'ai
» point balancé à lui faire voir
» votre Lettre : il l'a lûe & relûe
» avec beaucoup d'attention ; il eſt
» encore revenu aux circonſtan-
» ces de cette Lettre, & ſur-tout
» à l'endroit où vous parlés de
» l'obéiſſance de ſon fils pendant
» un mois entier, & à celui où
» vous m'aſſurés que vous n'a-
» viés eu aucune connoiſſance
» des ſentimens du jeune Com-

„ te juſqu'au moment où vous
„ avés été ſurpriſe en converſa-
„ tion avec lui ; enfin il a été
„ touché juſqu'aux larmes en
„ voyant le parti que vous pre-
„ nés, & le ſincere déſir que
„ vous avés de lui ôter tout pré-
„ texte d'éloignement pour ſon
„ fils. Il n'a pû s'empêcher de
„ me dire : Ah, mon cher Mon-
„ ſieur de Villiers, quelle fille
„ vous avés ! quel courage ! Si
„ je n'étois que l'ami de S. Fur-
„ cy, ſi je ne lui avois pas ſécré-
„ tement ménagé une alliance
„ plus avantageuſe encore que
„ celle du Marquis de Beau-
„ mont, en un mot, ſi je n'étois
„ pas ſon pere, & déja engagé
„ de parole avec un des plus
„ grands Seigneurs de la Cour,
„ je le tiendrois heureux, & je

„ lui conſeillerois d'épouſer Ma-
„ demoiſelle de Villiers. Mais,
„ mon cher ami, faiſons du moins
„ ſon bonheur autant qu'il eſt en
„ nous; allons dès ce jour voir Do-
„ rigny: portés-lui les heureuſes
„ nouvelles que vous êtes en état
„ de lui donner, & s'il ſe peut,
„ conſommons cette affaire de-
„ vant le retour de mon fils.
„ J'aurai plus de moyens qu'il
„ n'en faut, m'ajouta-t-il, pour
„ le retenir à Paris autant de
„ tems qu'il ſera néceſſaire. En-
„ fin, ma chere fille, le Comte
„ s'eſt encore chargé d'amener
„ ta mere & ta ſœur au point
„ que nous ſouhations. Je ne
„ te cacherai point que les folles
„ eſpérances de ta mere, & la
„ fierté de ta ſœur ont eu pour
„ le moins autant de part à leur

„ consentement, que les égards
„ qu'elles ont fait paroître pour
„ les instances de M. le Comte.
„ Nous sommes donc tous d'ac-
„ cord, ma chere fille ; nous al-
„ lons coucher chés M. Dori-
„ gny, & j'espere que nous n'en
„ partirons point que notre af-
„ faire ne soit en train d'être
„ promptement terminée. Dori-
„ gny est un brave & honnête
„ homme, il fera beaucoup pour
„ toi, & peut-être seras-tu plus
„ heureuse avec lui, qu'avec un
„ jeune homme de la Cour, que
„ l'exemple & l'air de ce pays-là
„ pourroient bien-tôt faire chan-
„ ger de goût. Je t'embrasse du
„ plus tendre de mon cœur, ma
„ chere fille, & je compte t'em-
„ brasser encore plus tendre-
„ ment demain. Je suis ton pere
„ & ton ami.

Malgré tout le courage & toute la réſolution que j'avois fait voir à mon pere dans ma Lettre, j'avoue que la ſienne me fit une impreſſion bien douloureuſe ; mais enfin la raiſon vint à mon ſecours : elle me fit ſentir qu'il n'étoit plus poſſible de m'en dédire, ſans donner les plus violens ſoupçons contre ma conduite & contre ma ſincérité. Je m'abandonnai à ma deſtinée ; j'eus le lendemain quelqu'envie de faire voir la Lettre de mon pere à la Marquiſe, & même à Mademoiſelle de Beaumont ; mais l'attention qu'on avoit eue à me la faire rendre en particulier, me perſuada qu'on déſiroit que j'en fiſſe myſtere à tout le monde.

Je parus donc à mon ordi-

naire, & ſans laiſſer appercevoir l'émotion que me cauſoit le parti que j'avois pris. Mademoiſelle de Beaumont qui avoit eu tout lieu de s'allarmer pour moi du voyage de M. de S. Furcy à Villiers, me fit de nouvelles excuſes d'avoir donné occaſion aux plaintes qu'il pouvoit avoir faites de moi à ma famille : elle eut la bonté de me faire part des craintes qu'elle avoit qu'on n'en uſât avec moi comme on en avoit fait avec ma ſœur, & qu'on ne la privât, comme elle me ledit elle-même, du plaiſir & du bonheur de m'avoir avec elle. Je la raſſurai, en lui diſant ſeulement que je croyois être actuellement bien juſtifiée dans l'eſprit de M. le Comte de S. Furcy.

Le Comte revint le ſoir même

à Beaumont avec M. Dorigny & mon pere : je tremblai à leur arrivée ; mais je ſentis que je m'étois trop avancée pour ne pas faire en ce moment bonne contenance. Le Comte ſe chargea de déclarer publiquement le ſujet du voyage de Meſſieurs Dorigny & de Villiers ; il me préſenta lui-même mon futur Epoux : je le reçûs avec la politeſſe & la modeſtie convenable ; tout le monde nous fit compliment. Comme M. Dorigny étoit déterminé à ne mettre aucune borne à ſa généroſité en m'épouſant, & que tout le monde étoit d'accord, nos conventions furent dreſſées & arrêtées dès le lendemain. M. le Comte de S. Furcy & M. Dorigny, qui paroiſſoient avoir le même intérêt

& la même impatience pour la concluſion de cette affaire, ſe chargerent tous deux des ſoins & des démarches qui pouvoient l'accélérer. Tout ce que je ſçûs alors des diſpoſitions faites en ma faveur, c'eſt que M. Dorigny reconnoiſſoit avoir reçû de moi une dot aſſés conſidérable, & que le Contrat devoit porter une donation mutuelle de nos biens en faveur du ſurvivant, en cas que nous n'euſſions point d'enfans. Nous ſignâmes tous ce Contrat peu de jours après. Ma mere & ma ſœur vinrent à cette occaſion au Château de Beaumont, & ne voulurent pas y ſéjourner. Enfin Madame la Marquiſe de Beaumont & le Comte de S. Furcy ſe chargerent de mes habillemens, & de toutes les dépenſes néceſ-

néceſſaires, & que ma famille auroit dû faire en cette occaſion, & s'en acquitterent avec plus de profuſion & de magnificence que mes parens n'euſſent pû faire. Je reçûs auſſi une riche corbeille de la part de M. Dorigny; & M. le Comte de S. Furcy & lui n'ayant rien oublié des précautions néceſſaires, nous eumes en peu de jours les diſpenſes & les permiſſions qu'il falloit avoir pour que notre mariage fût célébré dans la Chapelle de Beaumont : il le fut enfin dans la quinzaine depuis le retour du Comte de S. Furcy du voyage qu'il avoit fait à Villiers. Pendant ce tems je m'étois accoutumée à voir M. Dorigny; je lui avois trouvé un caractere franc, un bon-eſprit, un cœur

ſenſible, & je commençois à ſentir que je pourrois être heureuſe avec lui : je me promis bien de tâcher de ma part à faire ſon bonheur par la ſageſſe de ma conduite, & par mes complaiſances. C'eſt avec cette eſpérance & ces réſolutions que je devins la femme de M. Dorigny, & nous ne nous trompâmes ni l'un ni l'autre.

Ma mere & ma ſœur vinrent encore à Beaumont pour cette cérémonie ; elles y ſéjournerent même quelques jours, pendant leſquels je puis dire, qu'elles ſe donnerent, & Madame de Villiers ſur-tout, pluſieurs ridicules par tous ceux dont elles affecterent de nous accabler M. Dorigny & moi ſur ſes empreſſemens & ſur ma figure.

Nous partimes tous quelques jours après pour la terre de M. Dorigny : nous y fumes visités par tout ce qui habitoit le Château de Beaumont, & les environs ; & si je ne trouvois pas avec mon mari l'espéce de bonheur dont le jeune S. Furcy m'avoit fait concevoir l'idée, j'y jouissois du moins de celui que je m'étois promis, & ce bonheur n'étoit altéré que par un pressentiment qui se présentoit sans cesse à mon esprit, & que je n'avois point à tort, de la douleur que causeroit sans doute au jeune Comte de S. Furcy la nouvelle de mon mariage. En effet cette nouvelle lui avoit été mandée par son ami le Comte de Beaumont, & l'on ne sçut l'effet qu'elle avoit produit sur lui, que

par l'arrivée de Mademoiſelle de S. Furcy, dont il avoit été obligé de confier la conduite à une Dame de ſes parentes, laquelle s'étoit chargée de l'amener au Château de Beaumont. On y apprit donc que peu de jours avant celui auquel le jeune Comte avoit fixé ſon départ, il avoit été attaqué d'une groſſe fiévre, mais que les Médecins ne jugeoient pas devoir être dangereuſe. J'appris cette triſte nouvelle au Château de Beaumont, où nous étions venus mon mari & moi pour faire compliment à Mademoiſelle de S. Furcy. J'avois tremblé d'y rencontrer ſon frere, & comme on m'aſſura que ſa maladie n'étoit pas dangereuſe, & que d'ailleurs elle me ſauvoit une entrevûe que j'avois

crainte, je m'en consolai. Hélas! j'ignorois alors, & excepté le jeune de Beaumont, tout le monde ignoroit que je fusse la cause d'une maladie si subite & si imprévûe. Le jeune Comte eut la discrétion de ne me dire point alors ce qu'il avoit écrit à S. Furcy, & je ne l'appris que depuis. Je retournai chés moi, & ne revins à Beaumont que pour y assister aux deux mariages de M. le Comte de Beaumont avec Mademoiselle de S. Furcy, & du Vicomte de Francheville avec Mademoiselle de Beaumont. La maladie de M. de S. Furcy qu'on n'avoit regardée que comme une légere incommodité, n'avoit pas paru une raison suffisante pour différer ces mariages, qui étoient déja depuis long-tems arrêtés.

Ce fut au milieu des fêtes qui ſe célébrerent à cette occaſion, que M. le Comte de Beaumont m'apprit qu'il avoit fait part à ſon ami de mon mariage; & il ajouta à mes propres ſoupçons, & par conſéquent à ma douleur, en me diſant qu'il ne doutoit point que ce ne fût cette nouvelle qui l'eût rendu malade. Cette malheureuſe confidence augmenta conſidérablement la ſenſibilité que j'avois eue à la premiere nouvelle de la maladie de M. de S. Furcy, & me donna un ſentiment de triſteſſe que je remportai avec moi en partant de Beaumont pour ſuivre mon mari dans ſa terre. J'eus bien de la peine à cacher ce ſentiment à M. Dorigny; comme il en ignoroit la véritable cauſe, il n'y avoit rien qu'il n'imaginât pour me diſtraire d'une

mélancolie qui étoit inſéparable des inquiétudes que j'avois ſur le ſort du jeune de S. Furcy. Je n'oſois même chercher de remède à cette mélancolie, quelque curieuſe que je fuſſe d'apprendre de ſes nouvelles, par la crainte que j'avois d'en apprendre de plus fâcheuſes encore, & de me trahir moi-même en les apprenant. Je fus encore dans ces horreurs pendant plus de trois ſemaines, & je ne perdis mes craintes ſur la vie de M. de S. Furcy, comme on va le voir, que pour paſſer à un état qui devoit naturellement me cauſer des inquiétudes auſſi vives pour le moins.

Il y avoit environ un mois que les mariages dont je viens de parler étoient faits, lorſque le Mar-

quis de Beaumont, malgré son grand âge, se détermina à faire un voyage à Paris avec toute sa maison ; il voulut aller lui-même présenter à la Cour les deux jeunes Dames, qui étoient bien faites pour y paroître avec éclat, & pour en faire un des plus beaux ornemens. Le jeune Comte de Beaumont avoit ses raisons pour vouloir se charger de venir lui-même nous apprendre cette nouvelle. Il en avoit reçû de son ami S. Furcy, & du meilleur érat de sa santé. S. Furcy lui avoit écrit lui-même, & lui avoit adressé une Lettre pour moi, en le priant de me la remettre à moi-même, & sans témoins. Le Comte de Beaumont vint donc nous apprendre le prompt départ de toute sa famille pour Pa-

ris ; & comme il passa presque tout le jour avec nous, il trouva le moment de me lire en particulier la Lettre qu'il avoit reçue de S. Furcy, & de me présenter de sa part celle qui étoit pour moi. Je refusai plus d'une fois de la recevoir, & je ne me rendis que sur ce que le Comte m'assura que son ami en mourroit de douleur, & à condition de ne l'ouvrir qu'en présence de mon mari. Le Comte de Beaumont fut si effrayé de ma proposition, qu'il m'eût alors très-volontiers repris la Lettre de S. Furcy ; mais M. Dorigny étant venu nous rejoindre, je ne balançai pas un instant à lui remettre la Lettre toute cachetée, le priant d'en faire lui-même la lecture en particulier, s'il le jugeoit à propos. Le

Comte de Beaumont, qui ſans doute craignit un éclairciſſement, prit le parti de remonter ſur le champ à cheval, & nous quitta fort bruſquement; Dorigny le ſuivit, le vit partir, & revint me trouver avec la Lettre.

» Ma chere femme, me dit-» il, il y a trop de franchiſe dans » ton procédé pour que je veuille » en abuſer. Voilà ta Lettre, » tu peux la lire & y répondre, » ſans que j'en prenne la moin-» dre inquiétude. Je ſuis char-» mé que tu m'ayes toi-même » fourni cette occaſion de te » prouver mon entiere con-» fiance.

» Non, mon cher Dorigny, » lui répondis-je, ou tu me li-» ras toi-même la Lettre de S.

» Furcy, ou elle ſera brûlée en
» ta preſence ſans être lûe.
» J'en ſerois parbleu bien fâ-
» ché, dit Dorigny, & puiſque
» tu le veux abſolument, nous al-
» lons donc en faire enſemble la
» lecture.

Dorigny décacheta enfin cette Lettre, & y lut ce qui ſuit.

» MADAME,

» Oſerois-je me flatter que
» vous ne me ferés point un cri-
» me de la liberté que je prens.
» C'eſt la premiére fois qu'il m'ait
» été permis d'écrire depuis que
» j'ai appris la nouvelle de votre
» mariage, & j'ai crû devoir
» employer ce premier moment
» de force & de liberté qu'on
» me laiſſe, à vous féliciter ſur

» l'heureux choix que vous ve-
» nés de faire. Je ne vous ca-
» cherai point en même tems
» que cette nouvelle a penſé me
» coûter la vie. Il eſt heureux
» pour M. Dorigny d'être à por-
» tée de faire le bonheur de la
» vôtre. Je n'en demande plus
» au Ciel d'autre pour moi que
» celui de vous ſçavoir heureuſe ;
» & puiſqu'il ne m'eſt plus per-
» mis d'y contribuer, je renon-
» ce pour jamais à tout engage-
» ment. Non, Madame, nulle
» autorité n'aura le pouvoir de
» me faire partager avec une au-
» tre des ſentimens que je n'ai
» jamais pris, & que je ne puis
» avoir que pour vous. Pardon-
» nés-moi ſi j'oſe encore vous
» dire, mais pour la derniere
» fois, que je les conſerverai

» toute ma vie auſſi purs & auſſi
» ſinceres qu'ils ont toujours été,
» ainſi que le reſpect avec lequel
» j'ai l'honneur d'être,
Madame, &c.
St. Furcy.

M. Dorigny ne put lire cette Lettre ſans s'attendrir lui-même ; il me pardonna d'y être ſenſible.

Je dirai ici d'avance que Dorigny étoit heureuſement né l'homme du monde le moins jaloux ; il eſt vrai qu'il n'avoit & n'eut jamais, dans ma figure & dans ma conduite, aucune raiſon de l'être.

» Ma chere femme, me dit-
» il, après avoir lû la Lettre de
» S. Furcy, je veux abſolument

» que tu lui faſſe réponſe ; c'eſt » à moi-même à ſolliciter cette » légere faveur pour lui, puiſque » je lui ai enlevé la douceur de » ſa vie, & le bonheur de te poſ- » ſéder.

J'eus beau m'en défendre, il me perſécuta ; il fallut écrire, & voici ma Lettre telle que je la préſentai à mon mari après l'avoir écrite.

„ C'eſt M. Dorigny lui-même, „ Monſieur, qui m'oblige à ré- „ pondre au compliment que „ vous avés la bonté de me faire „ ſur mon mariage ; s'il peut ſuf- „ fire à votre bonheur d'être aſ- „ ſuré du mien, rien ne devroit „ déſormais y manquer, puiſque „ je ſuis la plus heureuſe femme „ du monde. Je ne vous dirois

„ rien des ſentimens dont vous
„ me parlés, ſi ma figure ne m'é-
„ toit caution qu'elle n'a pû les
„ faire naître ; mais il en eſt un
„ qui n'eſt dû qu'à la beauté
„ de l'ame, & je me croirois
„ heureuſe de vous l'avoir inſpiré:
„ c'eſt une eſtime ſincere & du-
„ rable, pareille à celle que je
„ conſerverai toujours pour
„ vous.

De Villiers Dorigny.

Dorigny après avoir lû ma Lettre, prit lui-même la plume, & y ajouta de ſa main ce qui ſuit.

„ On a voulu abſolument,
„ Monſieur, que je luſſe votre
„ Lettre ; ainſi je dois prendre
„ part à votre compliment &
„ vous en rendre grace, puiſ-
„ qu'on m'en doit plus qu'à Ma-

„ dame Dorigny. Je ne désire
„ rien tant que de la rendre heu-
„ reuse ; & j'ai une confiance si
„ entiere & si légitime dans la
„ droiture de son cœur, que je
„ souhaite bien sincérement que
„ vous puissiés en être le té-
„ moin.

Dorigny.

Je conviendrai de bonne foi, qu'une conduite si franche de la part de mon mari me le rendit encore plus cher.

Après ces Lettres écrites, & peu de jours avant le départ de M. le Marquis de Beaumont, M. le Vicomte & Madame la Vicomtesse de Francheville, le jeune Comte & la jeune Comtesse de Beaumont vinrent nous rendre visite & dîner avec nous.

Pendant le dîner la jeune Vicomteſſe perſuada à M. Dorigny de me mener à Paris, que je n'avois jamais vû, & lui fit entendre qu'il ne pouvoit choiſir pour ce voyage un tems plus favorable pour elle & pour moi-même, que celui pendant lequel elle devoit y ſéjourner. Mon mari n'étoit point homme à éluder une pareille propoſition, d'autant plus qu'elle étoit conforme à celles qu'il m'avoit déja faites lui-même, & que j'avois toujours éloignées; il promit à ces jeunes Dames que nous les ſuivrions de près. Ce fut avec cette aſſurance réitérée de notre part, que cette belle Compagnie retourna le ſoir à Beaumont, & qu'ils en partirent tous trois jours après pour ſe rendre

à Paris. M. Dorigny crut devoir communiquer ce projet de voyage à M. & à Madame de Villiers. Ma mere le désaprouva d'abord ; mais ayant fait ses réflexions, elle y consentit, en demandant à mon mari, qu'elle & ma sœur fussent de la partie.

L'embarras de M. Dorigny, qui ne pouvoit les loger dans la maison qu'il avoit à Paris, fut levé. Madame de Villiers avoit déja formé le dessein de loger avec ma sœur chés M. des Moulins, son pere : ainsi cet arrangement ne souffroit plus de difficulté ; il ne fut plus question que de nous disposer au départ, & en moins de huit jours tout fut prêt : nous fimes partir nos coffres & nos deux Femmes de Chambre par un carrosse de

voiture de la Ville voiſine.

Nous nous embarquâmes tous quatre dans la Berline de M. Dorigny, avec laquelle nous primes la Poſte, & nous nous rendîmes en deux jours & demi à Paris. Nous nous partageâmes ainſi que nous en étions convenus.

Paris étoit un nouveau monde pour moi : c'étoit pour ma ſœur le Théâtre ſur lequel ſes graces avoient commencé à ſe développer ſans avoir encore pû s'y faire connoître, mais ſur lequel elle alloit avoir l'avantage & les occaſions de paroître dans tout ſon éclat ; c'étoit cette eſpérance qui avoit déterminé Madame de Villiers à approuver notre voyage, & à vouloir en être. Elle nous l'avoit aſſés fait entendre ſur la

route, en disant souvent à ma sœur, qu'elle étoit bien faite pour réussir dans cette grande Ville ; & d'autres fois avec un espéce d'entousiasme : » Combien j'aurai le plaisir de » voir de Seigneurs à tes pieds ! » que de fortunes brillantes vont » s'offrir à toi !

Aussi doit-on s'attendre que j'aurai pendant ce voyage beaucoup plus de choses à dire de la belle de Villiers, ma sœur, que de moi-même.

Je m'apperçus bientôt que je n'étois pas faite pour réussir dans une Ville aussi nombreuse en Citoyens, où, surtout pour les personnes nouvellement arrivées, & pour celles qui n'y séjournent qu'en passant, on peut dire qu'on est beaucoup vû &

peu connu ; où l'on ne voit que les visages & les habits, où l'on n'a en un mot pour toute recommandation que sa figure, sa taille & la richesse de ses ajustemens. Si j'avois apporté à Paris l'envie & le dessein de plaire, j'avoue que j'aurois été fort humiliée ; mais grace à mon heureux naturel, j'avois toujours recherché l'estime, & fait peu de cas des hommages des hommes : ainsi le petit nombre d'amis dont j'étois connue, me consoloit de cette foule d'adorateurs qui me manquoit, & dont ma sœur me paroissoit plutôt persécutée que suivie.

Je ne puis entrer dans les détails des événemens de notre voyage, sans parler de Madame de Villiers : elle avoit alors qua-

rante-trois ans passés ; il est vrai qu'elle ne les paroissoit pas, & tout le monde la croyoit de très-bonne foi lorsqu'elle en avouoit trente-deux. J'ai dit ailleurs qu'elle étoit un peu Coquette, & alors encore elle n'avoit pas renoncé à plaire. La belle de Villiers, sa fille, l'effaçoit cependant, & il semble qu'elle auroit dû craindre sa compagnie ; mais j'ai dit aussi que ma mere aimoit la dissipation & les plaisirs, & l'âge de sa fille étoit plus propre à en faire naître les occasions : c'est peut-être à ce titre que la belle de Villiers étoit devenue l'idole de sa mere. Quoi qu'il en soit, Madame de Villiers ne fut pas plutôt arrivée à Paris qu'elle produisit partout sa charmante fille : les promenades, les

Spectacles, les Egliſes mêmes devinrent pour la belle de Villiers autant de champs de victoire; partout elle étoit lorgnée, ſuivie par une foule de ſoupirans de tout rang, de tout état, & de tout âge, ſouvent même accablée par le nombre de ſes conquêtes. C'étoit un triomphe dont Madame de Villiers ſe plaiſoit à jouir; mais le plaiſir qu'elle y prenoit faiſoit l'indécence ſans qu'elle oſât, peut-être, s'en appercevoir. Ma ſœur en tout ceci étoit ſans doute moins coupable que ma mere: la jeuneſſe, le défaut d'expérience, ſes mœurs mêmes qui n'ont pû être attaquées ſans injuſtice, devoient la mettre à couvert de tout ſoupçon; & je ne doute point qu'elle n'eût évité ſes malheurs, & tiré

un parti plus honorable de ſes charmes, ſi elle eût été conduite dans le monde par une perſonne qui eût eu plus de prudence que n'en avoit Madame de Villiers.

Dans les premieres ſemaines de notre ſéjour à Paris, j'avois ſouvent accompagné ma mere & ma ſœur aux promenades & aux Spectacles; comme elles n'avoient point d'équipage, c'étoit alors le mien qui me procuroit cet avantage: mais dès que Madame la Marquiſe de Beaumont, chés qui je vivois ordinairement, & mon mari lui-même, eurent entendu parler du bruit que faiſoit la beauté de Mademoiſelle de Villiers, l'un me pria tendrement, & l'autre m'exhorta avec l'eſpéce d'autorité

rité qu'elle avoit conſervée ſur mes volontés, à ne plus me montrer en Public avec ma mere & ma ſœur. Il eſt vrai qu'elles avoient déja moins beſoin de mon ſecours pour s'y produire ; elles avoient à leur ſervice un nombre plus que ſuffiſant de carroſſes, la plûpart des Etrangers les plus galans qui fuſſent alors à Paris ; & j'eus bientôt un triſte prétexte de m'éloigner ſans affectation de leur ſociété ordinaire. Le vieux Marquis de Beaumont qui étoit alors dans ſa quatre-vingt troiſiéme année, tomba dangereuſement malade : la bonté de ſon tempérament le fit réſiſter pendant vingt-ſix jours à la force de ſon mal ; mais il y ſuccomba enfin, & mourut univerſellement re-

gretté de ſa femme, de ſa famille, & de tous ceux qui avoient eu le bonheur de le connoître. Je ne quittai point la Marquiſe de Beaumont pendant la maladie de ſon mari, ni la Vicomteſſe de Francheville après la mort de ſon pere ; je ne ſortis preſque plus de chés elle, auſſi-tôt que la Marquiſe ſe fut retirée dans un Couvent pour y paſſer les premiers mois de ſon veuvage.

Ce malheur me ramene naturellement à parler de moi, & l'on voudra bien perdre de vûe la belle de Villiers pendant quelques momens, pour me donner le tems de dire ici quelques faits qui n'intéreſſent que moi. A notre arrivée à Paris, un des premiers ſoins de M. Dorigny, ce

fut d'aller voir Meſſieurs de S. Furcy, pere & fils : il en fut reçû de la façon la plus obligeante ; mais le fils ſur-tout fut extrêmement ſenſible à cette démarche. Il pria mon mari de croire qu'il l'auroit prévenu ſans deux fortes raiſons qui l'en avoient empêché, & qui lui feroient encore commettre une plus grande incivilité.

» Je crains, lui dit le Comte, » également de rencontrer & » d'offenſer Madame Dorigny. » Vous en avés uſé avec moi ſi » franchement, Monſieur, que » je vous dois une égale fran- » chiſe : l'impreſſion que cette » jeune Dame a faite ſur mon » cœur, eſt de nature à ne » s'effacer de ma vie ; ſa tran- » quillité, la mienne, la vôtre

» même exigent que je ne la
» voie jamais, je m'y suis con-
» damné : pardonnés-moi, si la
» fidélité que je dois à mon ser-
» ment, & plus encore les égards
» qui sont dûs à Madame Dori-
» gny, me privent de l'honneur
» de vous voir.

Mon mari eut beau traiter ces craintes de pures chimeres, & protester qu'il n'en auroit jamais aucune sur les assiduités du Comte auprès de moi ; que la confiance même qu'il avoit en moi, étoit telle qu'il ne connoîtroit jamais & ne me feroit point éprouver les tourmens que souffre & que cause un mari trop ombrageux : rien ne fut capable de déranger la résolution que le Comte avoit prise de ne me plus voir. Dorigny me ren-

dit un compte exact de sa visite & de cet entretien, & je lui avouai que je sçavois bon gré au Comte de S. Furcy de penser & de se conduire avec moi de la sorte. Je voyois souvent chés moi le Comte, son pere; il me fit même quelques plaintes de l'opiniâtreté de son fils à refuser les partis avantageux qu'il lui avoit ménagés. Il auroit souhaité que j'usasse du pouvoir que je pouvois avoir sur son esprit pour le déterminer; mais je m'en excusai sur ce que je ne voyois point M. son fils, & je ne feignis point de lui faire entendre que la résolution qu'il avoit prise nous convenoit également à l'un & à l'autre. Le Comte n'eut rien à me répondre, & me laissa enfin tranquille sur tout ce qui

avoit rapport à ſon fils.

Je paſſois ma vie, comme je viens de le dire, chés Madame la Vicomteſſe de Francheville. Il y avoit déja quelque tems que ſon mari avoit eu le deſſein de faire faire ſon Portrait; les premiers momens de ſon deüil, qui ne lui permettoient pas de ſortir beaucoup, lui parurent une occaſion favorable pour ſatisfaire une envie ſi légitime. Le plus habile Peintre de Paris fut choiſi, & venoit tous les jours travailler au Portrait de la Vicomteſſe; je m'y trouvois aſſiduement: toutes les fois que le Peintre ſe repoſoit & parloit à la Vicomteſſe, je le ſurprenois les yeux fixés ſur moi. Madame de Francheville s'en apperçut elle-même, & enfin dit un jour au Peintre:

» En vérité, Monsieur, je ne
» sçais ce que cela veut dire,
» vous fixés Madame Dorigny
» en me parlant; sçavés-vous
» bien que j'en suis jalouse? mon
» portrait n'en ira pas mieux;
» je voi que vous avés grande en-
» vie de faire le sien.

» Je vous l'avoue, Madame,
» répondit le Peintre; Madame
» a une de ces phisionomies
» qu'un Peintre se croiroit heu-
» reux de bien prendre. Ma-
» dame me le pardonnera; mais
» comme elle badine sans cesse
» sur sa figure, je puis lui dire
» qu'elle seroit donc bien éton-
» née si je faisois d'elle un Por-
» trait parfaitement ressemblant,
» & en même-tems aussi agréa-
» ble que celui de la plus jolie
» femme.

Ah ! Monsieur, lui dis-je en
„ riant, je vous en défie.

» Hé bien, Madame, j'accep-
„ te le défi ; je ne vous deman-
„ de même que peu de séances,
„ & rien de plus que l'honneur
„ de réussir dans mon entre-
„ prise.

» Non vraiment, lui dis-je,
„ Monsieur ; je serois bien fâ-
„ chée d'avoir un Portrait qui
„ valût mieux que moi.

» Ah ! ma chere amie, me
„ dit Madame de Francheville,
„ vous aurés beau faire ; je veux
„ avoir votre Portrait, & c'est
„ moi qui somme Monsieur de
„ sa parole.

„ Je la tiendrai, Madame,
„ répondit le Peintre.

„ Nous verrons, dis-je à mon
„ tour, comment vous vous y

„ prendrés ; car je n'ai rien pro-
„ mis , & avec la permiſſion de
„ Madame , je ne veux rien pro-
„ mettre.

La converſation ſe tourna en plaiſanterie ; je ne me tins plus en place , & le Peintre après avoir fini ſa ſéance ſortit , en mediſant : » Madame , vous ne m'é-
„ chaperés point.

La Vicomteſſe continua à me perſécuter , & Dorigny arriva que nous en étions encore ſur l'article de mon Portrait. Elle lui raconta ce qui venoit de ſe paſſer ; elle lui dit que j'avois fait la conquête du Peintre. » On
„ veut la faire jolie , continua-
„ t-elle , & Madame ne le veut
„ pas ; mais il n'en n'aura pas le
„ démenti.

» Tant mieux , répondit Do-

„ rigny ; vous verrés que ce drô-
„ le-là la peindra comme je la
„ vois.

» En vérité, me dit la Vicom-
„ teſſe, voilà une galantetie qui
„ vaut mieux que le ſacrifice
„ qu'on exige de vous.

„ Madame, reprit Dorigny,
„ je ſuis des vôtres ; Madame
„ Dorigny ſera peinte par votre
„ homme : je ſerai bien aiſe de
„ ſçavoir s'il a d'auſſi bons yeux
„ que moi.

Il fallut me rendre, & promettre tout ce qu'on voulut. Je ſortis avec mon mari ſous la promeſſe de venir le lendemain à la même heure. Je m'y rendis en effet ; le Peintre étoit déja à l'ouvrage, il me conſidéra beaucoup moins qu'il n'avoit fait les jours précédens. Dans un mo-

ment où la Vicomteſſe ſe leva pour ſe repoſer un peu de l'attitude contrainte où elle étoit obligée de ſe tenir, elle dit au Peintre que je m'étois rendue; celui-ci m'en remercia, & me dit qu'il vouloit me faire voir le Portrait d'une femme moins aimable que moi, qu'il avoit ébauché depuis quelques jours; & paſſant dans le Cabinet de Madame de Francheville, il en rapporta une toile, où j'apperçus à la vérité quelque choſe de peint, mais quand il l'eut placée ſur le Chevalet, je fus de la derniere ſurpriſe. Quoiqu'on juge ordinairement fort mal de ſon propre Portrait, je ne pus méconnoître le mien; j'y trouvai à la vérité des graces dont je ne me doutois point, & il falloit être

bien adroit pour les surprendre dans ma phisionomie lorsque j'étois gaye, contente, & en un mot quand sans sçavoir pourquoi ni comment elle cherchoit à se rendre agréable : c'est-là ce que le Peintre avoit si bien saisi, qu'en convenant de ma ressemblance, je me crus obligée de l'accuser de m'avoir beaucoup flattée.

Je ne sçais si l'on ne m'accusera point moi-même d'un peu de fatuité dans tous ces petits détails au sujet de mon Portrait; mais il étoit nécessaire, comme on le verra dans la suite, qu'on en sçût au moins une partie. Après cela je proteste contre le ridicule qu'on voudroit me donner, & je continue de dire la vérité; en convenant de bonne

foi, que je fus très-contente qu'un portrait qui ne pouvoit paſſer pour être celui d'un monſtre, fut avoué de mes amis pour être le mien. Ce portrait fut achevé chés la Vicomteſſe. M. Dorigny le vit, il en fut enchanté; il ordonna au Peintre d'en faire faire une copie en miniature, & Madame la Vicomteſſe de Francheville voulut bien ſe contenter de le faire auſſi copier en grand ſous les yeux du Peintre. Tout ceci venoit d'être réglé entre nous, lorſqu'on vint annoncer le jeune Comte de S. Furcy à Madame de Francheville: je voulus inutilement éviter de le voir; la Vicomteſſe & mon mari lui même me retinrent malgré moi. Le Comte pâlit en me voyant: je rougis, je

penſe ; mais après les complimens, Dorigny voulut qu'on conſultât M. de S. Furcy ſur mon Portrait ; j'en perdis contenance. Le Comte trouva qu'il étoit parfaitement reſſemblant ; mon mari lui parla du deſſein qu'il avoit de le faire copier en miniature, & lui demanda quel étoit le meilleur Peintre de ce genre : le Comte en nomma un, que tout le monde avoua être le plus célébre. J'étois ſi peu en état de prendre part à cette converſation, que dans ce moment je n'y prêtai preſque pas d'attention ; j'étois tremblante & prête à me trouver mal. On ne trouvera peut-être pas que je faſſe la mignone, ſi l'on ſe ſouvient que je n'avois point vû S. Furcy depuis notre entre-

tien dans le Parc de Beaumont. Le Comte s'apperçut de mon état, & se hâta de prendre congé de la Vicomtesse ; il n'eut pas la force de me dire un mot, & son silence m'obligea plus qu'un compliment, auquel j'aurois été bien embarrassée de répondre.

Pour qu'il ne soit plus question de long-tems de moi ni de mon Portrait, je dirai ici avant de reprendre les avantures de ma mere & de ma sœur, que l'original & les copies furent perfectionnées & livrées en assés peu de tems. M. Dorigny fut aussi généreux que le Peintre, qui en effet refusoit d'en recevoir le prix.

Je reviens à Madame de Villiers & à la belle de Villiers, sa fille chérie : il n'étoit bruit que d'elles à la Cour & à la Ville ;

& s'il eſt vrai que ce ſoit pour les jolies femmes un bonheur bien réel d'être par tout ainſi fêtées, je croirai, ſi l'on veut, que la vanité de ma mere & de ma ſœur devoit être bien ſatisfaite. Pour moi, je dirai franchement qu'un pareil éclat me chagrinoit pour elles, & que je m'en tenois offenſée : je voulus plus d'une fois en dire mon ſentiment à ma ſœur, & même à ma mere ; mais, ou j'étois mal reçue, ou je trouvois chés elle une aſſemblée de gens de toutes ſortes d'étars, depuis le Duc juſqu'à la Robe & à la Finance, & alors on m'y trouvoit & je m'y trouvois moi-même de trop ; de façon que j'y reſtois peu, & n'y trouvois pas le moment de dire ce que je penſois. En un mot, je fus ſi

excédée des discours du Public sur des personnes qui m'étoient si proches, que je proposai à M. Dorigny de retourner avant l'hyver dans sa terre ; mon mari n'y voulut point entendre, & me dit qu'il s'embarrassoit peu de ces bruits, qu'il vouloit que je passasse le Carnaval à Paris, & qu'il me suffisoit pour mon propre honneur de cesser de voir des Parens si mal avisés. Il voulut cependant faire lui-même une tentative pour ôter au Public les prétextes que Madame de Villiers & ma sœur donnoient tous les jours à la médisance de s'éxercer sur leur conduite. Parmi les adorateurs de Mademoiselle de Villiers, il y avoit un jeune Magistrat fort riche, originaire de la Finance, & qui étoit

à portée de parvenir aux places les plus distinguées de la Robe: ce Magistrat se mit sur les rangs comme épouseur. Il avoit un Oncle ancien camarade de Dorigny dans le Service. Le Militaire vint trouver mon mari qu'il apprit être le beau-frere de la belle de Villiers; il lui présenta son Parent, & lui dit qu'il seroit charmé que son Neveu réussît auprès de Mademoiselle de Villiers, puisque cette alliance renoueroit leur ancienne amitié: il lui fit sentir que le parti étoit d'ailleurs très-avantageux, puisque son Neveu jouissoit de plus de soixante mille livres de rente, & qu'il étoit ainsi en état de prendre peu garde au bien en se mariant, pourvû que son goût & son inclination se trouvassent

satisfaits. M. Dorigny promit d'employer ses soins pour faire agréer le Neveu de son ami, & le remercia même d'une proposition qu'il trouvoit si avantageuse à la fortune & à la réputation de sa belle-sœur. En effet, mon mari trouvoit cette affaire si bonne, & doutoit si peu du succès, qu'il m'en fit compliment ; il ne voulut pas perdre un moment ; il courut chés M. des Moulins le lendemain de très-bonne heure, & étant entré avec lui dans la chambre de Madame de Villiers, sa fille, il leur fit sa proposition : il en exagéra les avantages, & en même tems les conséquences qu'il y auroit à la refuser, ou à différer même de l'accepter. Madame de Villiers haussa les épaules à tout

ce que M. Dorigny crut devoir dire pour la perſuader, & prenant enfin la parole, elle lui dit fort ſéchement :

» Monſieur, quand vous aurés une fille, je ne me mêlerai » point de vouloir la pourvoir à » mon gré, quoique ce fût peut-» être ce que vous pourriés faire » de mieux ; ainſi laiſſés moi, je » vous prie, le ſoin d'établir la » mienne. En vérité, il faudroit » qu'elle fût bien dépourvûe de » bon ſens, de conſentir à s'enterrer dans la Robe, tandis » qu'elle a en main les partis les » plus brillans de la Cour, & ce » qu'il y a ici de plus grand parmi les Seigneurs Etrangers. » Allés, Monſieur, il faudroit » que tout cela lui manquât à la » fois, pour qu'elle pût ſonger

» à devenir la femme d'un petit » Conſeiller.

Elle ajouta, car elle ne vouloit congédier ni effaroucher aucun des adorateurs de la belle de Villiers, elle ajouta, dis-je:

» Votre jeune Magiſtrat au „ reſte peut continuer à venir „ faire briller ici ſa jolie figure, „ ſes beaux cheveux, & ſes équi„ pages dorés; il y ſera toujours „ bien reçû, & il pourroit arri„ ver qu'on le prît un jour com„ me un pis aller.

Le bon Monſieur des Moulins qui n'avoit jamais vû que par les yeux de ſa fille, trouva tout bonnement qu'elle avoit raiſon, & M. Dorigny qui s'étoit un peu trop avancé avec ſon ancien ami, crut devoir lui dire pour toute réponſe, que ſon neveu ſeroit

toujours bien reçû chés Mademoiſelle de Villiers ; qu'il lui faiſoit honneur, mais qu'elle n'étoit point encore d'humeur à ſe marier, & qu'il étoit à propos de prendre patience quelque tems.

Mon mari me rendit compte de ſa négociation, & je ne pus m'empêcher de plaindre l'aveuglement de ma mere & le ſort de ma ſœur. Il devint bientôt plus triſte encore..... C'eſt preſque toujours le ſort d'une beauté trop éclatante, de voir terminer ſes ſuccès les plus brillans par quelque cataſtrophe fâcheuſe & ſouvent déshonorante.

Parmi ceux que la belle de Villiers attiroit à la Cour de ſes charmes, elle comptoit trois Ducs, dont deux étoient des

plus galans & des plus aimables de la Cour ; le troiſiéme, qui étoit le Duc de ** . n'avoit peut-être pas à ſe vanter d'auſſi bonne fortune que les deux autres, & ſa réputation n'étoit pas faite pour honorer les femmes qu'il voyoit ſouvent : il s'étoit malheureuſement impatroniſé chés Madame de Villiers, & il y prenoit le ton de Protecteur ; il fut bientôt informé de la demande du Magiſtrat & du refus qu'on avoit fait de ſa perſonne ; on ne lui cacha point qu'on avoit cependant envie de ſonger ſérieuſement à marier Mademoiſelle de Villiers.

» Je crains en vérité, dit ma ,, mere au Duc, qu'il n'arrive ,, quelque affaire, & que la beau- ,, té de ma fille ne coûte la vie à

„ quelque Seigneur : après tout,
„ quand elle ſera femme, ce
„ ſera l'affaire de ſon mari ; &
„ c'eſt le moyen le plus ſûr d'é-
„ viter l'éclat des querelles que
„ de fermer la porte aux préten-
„ tions.

Le Duc entra dans ſes vûes, & lui conſeilla cependant de ne ſe pas preſſer ; il l'aſſura qu'il avoit en main un parti qu'elle pourroit prendre ſur ſa parole, qui donneroit un nom & une fortune conſidérable à ſa fille. On convint d'un ſouper chés le Duc pour l'entrevûe. Madame de Villiers qui brûloit d'envie de faire voir au Conſeiller que ſa fille pouvoit prétendre aux plus grands partis, demanda au Duc de le mettre du ſouper ; le Duc y conſentit ſans trop de réflexion

xion, & le ſouper ſe fit quelques jours après dans ſa petite maiſon. Madame de Villiers y invita donc elle-même le jeune Magiſtrat, & ne manqua pas de le prévenir qu'il étoit queſtion de préſenter à ſa fille un homme de grande diſtinction qui la recherchoit.

J'ai ſçû toutes ces circonſtances, ainſi que celles qui ſuivront, long-tems après qu'il ne fut plus tems d'y remédier.

Aller dans la petite maiſon du Duc de*** y aller dans un de ſes carroſſes, c'étoit déja pour des perſonnes de l'état de Madame & de Mademoiſelle de Villiers, c'étoit dis-je, ſe manquer à ſoi-même, & ſe deshonnorer. Madame de Villiers en fit trophée, & voulut y arriver

de jour & en triomphe. Le Duc & ſon protégé y arriverent enſuite ; c'étoit un homme de trente ans, d'une taille mince & médiocre, qui à force de bons airs tâchoit de faire valoir une figure aſſés commune : il étoit mis d'une façon plus galante que magnifique ; mais il avoit en récompenſe le ton haut, fier, impudent même ; il diſoit : Duc, tu fais bonne chere ; tu as la plus jolie & la plus commode des petites maiſons que je connoiſſe ; il faut que tu m'y donne à ſouper un de ces jours avec la Princeſſe ; & mille autres propos qui en impoſoient à Madame de Villiers, & qui n'auroient montré qu'un fat à toute autre qu'elle. Le Marquis, car le Duc le traitoit ainſi, avoit, dit le Duc, un pere très-riche &

très-puissant, mais très-entêté des grandes alliances; son fils au contraire, c'est-à-dire le prétendu Marquis présent, vouloit se marier par goût, & n'attendoit pour cela que la mort de ce pere qu'on faisoit vieux comme le monde & plus riche que Crésus. Son impatience cependant devoit le porter à contracter sans bruit à l'insçû de son pere, qui ne devoit pas vivre encore trois mois, & c'étoit-là, disoit le Duc; une de ces affaires qu'il faut saisir en volant, dans la crainte qu'elle ne nous échape. Madame de Villiers avoit l'esprit romanesque, & l'intrigue étoit de son goût: elle remercia bien sincérement le Duc, & l'on commençoit à prendre des arrangemens, quand le jeune Ma-

giſtrat, en habit de campagne, très-galonné, arriva dans la Caleche la plus riche & la mieux entendue, traînée par quatre chevaux barbes, des plus galament enharnachés. Le Duc prévint Madame & Mademoiſelle de Villiers de ne point parler devant le Conſeiller de l'affaire importante qui les raſſembloit; mais par bonheur ma mere avoit été indiſcrette avant d'avoir été prévenue. Le Duc courut au-devant du Magiſtrat, & en lui ſerrant la main, il lui dit:

» Vous voulés bien, mon cher » de..... que je vous préſente » Monſieur le Marquis: le ha» zard nous a fait dîner enſem» ble, & je l'ai engagé à être » des nôtres; j'ai compté que » ces Dames le trouveroient

» bon : vous ſçavés ſi le Mar-
» quis eſt homme de bonne com-
» pagnie.

Madame de Villiers répondit que la ſienne ne pouvoit que faire beaucoup d'honneur. Le prétendu Marquis ſauta au col du Magiſtrat, le tutoya, fit l'éloge de ſon goût, de ſa belle maiſon, de ſes équipages, crut l'honorer en diſant qu'il étoit le plus déterminé chaſſeur & le meilleur homme de cheval qu'il connût. Le Conſeiller répondit à tout avec la modeſtie d'un homme qui connoît bien tout ce qu'il vaut, & le ſouper fut très-gay. Le prétendu Marquis ſe piquoit de belle voix, le Conſeiller étoit grand Muſicien ; on chanta beaucoup, & les Dames avouerent en partant qu'elles n'avoient point

encore fait de parties plus agréables. On verra dans la partie suivante de ces Mémoires quelle en fut la suite.

Fin de la premiere Partie.

Chalons

LA LAIDEUR AIMABLE.

Chaulieu

LA LAIDEUR
AIMABLE,
ET
LES DANGERS
DE LA BEAUTÉ.

Pièce trouvée dans les Papiers de Mlle ***.
Auteur de la Cécile.

SECONDE PARTIE

A LONDRES,
Et ſe vend,
A Paris, chez Rollin, Libraire,
Quay des Auguſtins.

M. DCC. LII.

LA LAIDEUR AIMABLE.

SECONDE PARTIE.

LE lendemain matin Madame de Villiers fut visitée, contre l'ordinaire, par le Magistrat qui avoit soupé avec elle la veille ; il voulut l'entretenir en particulier ; il avoit véritablement du goût pour ma sœur : il étoit à la vérité petit maître de robe ; mais il avoit de l'honneur & de

la probité : il sentit qu'on vouloit tromper Mademoiselle de Villiers, & je suis persuadée qu'il eût voulu la désabuser, quand il n'auroit pas eu intérêt de le faire. Voici, à peu près le discours qu'il tint à Madame de Villiers.

» Madame, lui dit-il, il ne me » fut pas possible de vous dire » hier en présence du Duc de... » quels ont été mes soupçons » sur le prétendu Marquis qui » soupoit avec nous; ce que vous » m'aviés fait l'honneur de me » dire en m'invitant à cette fê- » te, m'a fait trembler pour » vous & pour Mademoiselle » votre fille. La crainte que j'ai » eue que le Duc ne vous enga- » geât trop avant dans une af- » faire aussi sérieuse & aussi déli-

» cate, m'a fait prendre le parti
» de venir promptement vous
» avertir du piége qu'on vous
» tend : vous ne ſçauriés douter
» que je ne connoiſſe le préten-
» du Marquis, que je trouvai
» hier avec vous ; vous avés dû
» démeſler à travers de l'impu-
» dence de ſes propos qu'il cher-
» choit à captiver ma bienveil-
» lance, & à me fermer la bou-
» che : le Duc lui-même avec
» un geſte m'a fait ſentir qu'il
» craignoit de ma part quelques
» vérités indiſcrétes. Je viens,
» Madame, vous trouver en par-
» ticulier, bien réſolu de vous
» réveler toutes celles qui ſont
» parfaitement à ma connoiſſan-
» ce. Le faux Marquis que vous
» vîtes hier, eſt un miſérable
» aventurier, fils d'un petit Avo-

» cat ou Procureur de Province,
» que de basses & vilaines in-
» trigues ont faufilé avec beau-
» coup de jeunes Seigneurs de
» la Cour, & encore plus avec
» les Etrangers ; il ne vit & ne
» se soutient ici que du fruit des
» honteux services qu'il s'est mis
» à portée de leur rendre, en
» cultivant des connoissances
» plus honteuses encore. Je ne
» vous dirai point qu'on l'accu-
» se d'avoir part au prix de leur
» infamie ; mais ce qui est public,
» c'est qu'il est gagé de certains
» jeux publics, pour y entraî-
» ner des dupes : en un mot, je
» puis vous assurer qu'on prend
» actuellement des mesures pour
» le chasser de Paris. Vous pou-
» vés peut-être penser, Mada-
» me, que le discours que je

» vous tiens eſt celui d'un Rival
» jaloux ; mais vous pouvés vous
» informer de cet Avanturier à
» d'autres qu'à moi. Son nom
» eſt ***, & non le Marquis de
» **** & je veux bien encore
» m'offrir à le démaſquer lui-
» même en votre préſence ; ce
» ne ſera pas le premier affront
» qu'il ait ſouffert avec patience.

Madame de Villiers demeura ſi confuſe, qu'elle n'avoit pas la force de répondre un mot : le dépit & la rage s'emparerent de ſon cœur ; elle fit quelques exclamations contre le Duc, & finit enfin par dire au Magiſtrat :

» Je ne ſuis point en état,
» Monſieur, de vous remercier
» du ſervice que vous avés vou-
» lu me rendre : pardonnés-moi
» ſi je vous demande le tems de

» réfléchir à tout ce que vous » venés de m'apprendre ; je ne » tarderai pas à m'en éclaircir, » & à vous marquer enſuite ma » reconnoiſſance.

Elle congédia le Conſeiller, & apparamment elle reſta convaincue qu'il lui avoit dit la vérité : car comme il avoit été convenu que le Marquis ſeroit préſenté chés elle ce jour-là même, & que ſa porte devoit être l'après-dinée fermée à tout le monde, excepté au Duc en queſtion ; dès qu'il fut arrivé avec ſon protégé, comme elle étoit naturellement violente & emportée, elle fit au Duc une ſortie terrible ſur l'effronterie qu'il avoit de lui propoſer pour ſa fille & de préſenter chés elle un petit Praticien deshonoré. M. le

Marquis qui n'étoit pas d'humeur d'entendre un plus long panégyrique, dit promptement au Duc qu'il ne convenoit point à sa dignité d'entendre clabauder ainsi de petites bourgeoises, & lui donna sans se faire prier l'exemple de sortir. Ma mere conseilla au Duc de le suivre, & le pria de ne lui plus faire l'honneur de venir chés elle. Ma sœur ne fut pas présente à cette courte entrevûe ; elle seroit morte sur le champ de l'Epithète de petite bourgeoise, & ma mere eut, je crois, bien de la peine à la digérer.

Le Duc, pour se venger, publia par-tout le souper qu'il avoit fait avec la belle de Villiers à sa petite maison ; le faux Marquis n'eut gardé de s'en tai-

re, il se donna les violons aux dépens de Madame de Villiers. Il est vrai que le Magistrat pouvoit attester leur innocence ; mais tout le monde n'étoit pas à portée de le consulter, & tout le monde parla de cette belle équippée, dont mon mari fut bientôt informé par l'oncle du Conseiller.

M. Dorigny fut extrêmement sensible à cette affaire, & aux bruits qui en coururent au désavantage de sa belle-mere & de sa belle-sœur. Il prit le parti d'écrire à mon pere, & lui manda qu'il croyoit qu'il étoit à propos, ou qu'il rapellât promptement sa femme & sa fille à Villiers, ou qu'il vint lui-même les arracher de Paris, où la beauté de sa fille, & peut-être la conduite

de sa femme pourroit leur causer quelques avantures qui ne lui seroient point agréables : il ne me parla point de cette Lettre, & il évita même de me communiquer le sujet de son chagrin. Mais le public est un confident trop indiscret, pour que ses rumeurs ne vinssent pas jusqu'à moi ; elles étoient trop offensantes, pour que je n'en fusse pas vivement touchée, & mon mari fut enfin contraint de me conter comment les choses s'étoient passées pour justifier, sinon l'imprudence, du moins la vertu de Madame & de Mademoiselle de Villiers. Je représentai à Dorigny combien de pareilles scenes devoient me rendre le séjour de Paris désagréable. Nous convînmes ensemble d'arranger au

plûtôt nos affaires pour retourner inceſſamment dévorer au moins nos peines dans la Province, ſans être obligés de rougir déſormais devant le public des égaremens de Madame & de Mademoille de Villiers.

Hélas ! nous étions deſtinés à éprouver des diſgraces encore plus cruelles & plus funeſtes. Mon mari qui étoit allarmé de la triſteſſe qui me ſuivoit par-tout, Madame la Marquiſe de Beaumont que je voyois ſouvent, & la Vicomteſſe de Francheville que je ne quittois preſque pas, ne s'occupoient qu'à chercher les moyens de me diſſiper. Nous étions dans le Carnaval, & je n'en partageois gueres les plaiſirs, paſſant ma vie dans une maiſon remplie de deüil, ou ſans ceſſe occupée

de mes propres chagrins. Madame la Marquiſe de Beaumont qui vouloit m'en diſtraire, conſeilla à mon mari de me mener lui-même avant mon départ au Bal de l'Opéra, que je n'avois point vû : c'étoit, diſoit-elle, un Spectacle qui méritoit ma curioſité, & qui pourroit diſſiper ma mélancolie. J'y réſiſtai, comme ſi j'euſſe prévû le malheur qui devoit m'y arriver ; mais ce fut en vain, il falloit obéir aux inſtances de la Marquiſe & aux volontés de M. Dorigny. Le jour fut pris pour me traîner à cette tumultueuſe Aſſemblée ; mon mari choiſit lui-même les perſonnes dont il voulut que j'y fuſſe accompagnée. C'étoit une Dame très-raiſonnable & d'un certain âge, de ſa connoiſſance,

& le mari de cette même Dame, homme sage & prudent, qui, à la vérité, n'étoit plus d'âge à se livrer à de pareils plaisirs, & qui ne s'y détermina que par complaisance pour sa femme & pour moi. Nous nous masquâmes tous quatre jusqu'aux dents, bien résolus de ne nous laisser connoître à personne, & peu faits en effet pour être reconnus. Nous avions une Loge, & nous nous y plaçâmes d'abord avec la résolution de n'en pas sortir. Au premier coup d'œil que je jettai sur la Salle, je fus frappée de l'éclat du lieu, de la variété des objets, & de l'affreuse, mais brillante multitude, qui y étoit rassemblée. Ma premiere idée fut de comparer cette cohue à une Mer agitée par divers vents

contraires, sur laquelle des vagues impétueuses se trouvoient repoussées bien loin par des courans plus impétueux encore : j'observai qu'à mesure qu'il entroit dans la Salle une Compagnie de masques, l'effort qu'elle faisoit pour pénétrer imprimoit de proche en proche son mouvement à toute l'Assemblée, & que ce mouvement qui se renouvelloit à chaque instant, seroit devenu régulier & constant, s'il ne s'y étoit pas formé divers tourbillons, qui en détournoient & en arrêtoient souvent la circulation. Je ne pouvois concevoir quelle étoit la sorte de plaisir qu'on pouvoit se promettre dans un mouvement perpétuel & si violent, qui me paroissoit ne devoir mener à rien qu'à

être poussé, heurté, sans pouvoir se plaindre, apostrophé par un tas de gens inconnus, & fatigué de propos ridicules, frivoles, ou indécens : qu'il me soit permis de le dire, je regardai cette belle Assemblée comme les Etats Généraux de l'Empire de la Folie. Ce sont les propos que j'en tenois à mon mari & à ma Compagnie, lorsque nous vîmes entrer deux Masques, tous deux en Domino blanc, très-galamment garnis de rubans couleur de rose, que conduisoit un Etranger à visage découvert. A peine ces beaux Masques eurent passé sous notre Loge, qu'une foule d'autres Masques les suivit, en se disant les uns aux autres, assés haut pour que nous l'entendissions, c'est la belle de Villiers.

Ce nom me fit frémir, & je me fçûs bon gré d'être aſſés bien maſquée pour être certaine de n'en être pas reconnue. Du moment que je les eus apperçus, je ne m'occupai plus que de Madame & de Mademoiſelle de Villiers; car c'étoient elles en effet. Mon mari qui commençoit à s'ennuyer dans la Loge, ſe propoſa un plaiſir plus malin: il avoit autrefois beaucoup aimé le Bal, il en connoiſſoit le jargon; il avoit même au ſouverain dégré l'art de contrefaire ſa voix, & de parler un François tel qu'un Etranger le parle, quand il n'a pas encore beaucoup d'uſage de la Langue Françoiſe. Il ſe propoſa donc, ou d'intriguer Madame de Villiers dont il s'aſſuroit de n'être pas reconnu, ou

de lui donner ſous le maſque des conſeils, qu'elle pourroit peut-être recevoir mieux de la part d'un homme qu'elle croiroit Etranger, qu'elle ne les recevroit encore de lui-même.

Monſieur Dorigny nous quitta malgré mes remontrances : car je m'oppoſai autant que je le pus à ſon projet, non que j'en craigniſſe ou que j'en euſſe prévû les ſuites, mais uniquement par la peur que j'avois de me trouver là ſans lui. Je le ſuivis des yeux dans le Bal, je lui vis joindre Madame de Villiers ; l'Etranger qui lui donnoit le bras l'abandonna à M. Dorigny ; ma ſœur les ſuivoit, eſcortée par un Maſque dont elle avoit fait recrue. Je m'apperçus bien que ma mere étoit im-

patientée des discours qu'on lui tenoit, & curieuse de connoître un Masque si bien instruit. Comme je ne voulois pas perdre Dorigny de vûe, je ne m'apperçûs point que ma Sœur dans la foule avoit été séparée de Madame de Villiers: celle-ci fort occupée de tout ce qu'on lui disoit ne s'en étoit point apperçûe elle-même; je remarquai enfin qu'elle se retournoit, s'agitoit, & qu'elle fut en un instant entourée de beaucoup de monde. Comme je ne voyois point alors ma sœur près d'elle, je voulus la chercher des yeux, & je perdis de vûe M. Dorigny. Je n'en fus pas d'abord aussi inquiette que je devois l'être; je me persuadai qu'il s'étoit tiré de cette presse pour venir nous rejoindre: mais ma tran-

quillité se changea bien-tôt en de vives allarmes. J'entendis ma mere faire des cris ; je vis le monde sortir en foule du Bal, & j'entendis crier, on enléve Mademoiselle de Villiers. Je fus si saisie que je n'entendis & ne vis plus rien ; je restai évanoüie si long tems, que je ne m'apperçûs pas même des secours qu'on s'étoit empressé de me donner. Lorsqu'enfin on eut rappellé mes sens, je me trouvai dans une chambre inconnue entre les bras de la Dame qui m'avoit accompagnée au Bal. J'ouvrois les yeux sans rien voir ; je cherchois ce qui me manquoit sans avoir la force de le demander. La Dame ma compagne, & quelques gens de la maison où l'on m'avoit portée, m'exhortoient à

reprendre courage ; mais que peut-on entendre, que peut-on sentir, quand on est séparé de son ame ? L'état de la mort ne doit pas différer de beaucoup de celui où j'étois & où je devois être dans ce moment. Hélas ! ce n'étoit pas encore le plus terrible que j'eusse à redouter. Enfin l'ami de Dorigny, le mari de la Dame qui étoit restée près de moi, vint nous rejoindre ; sa présence sembla me ranimer. » Hé » bien, Monsieur, lui dis-je avec » peine, que dois-je devenir ? » où suis-je ? qu'est devenu M. » Dorigny ? Il est chez lui, » Madame, me dit-il, mais si » fatigué que je n'ai pas voulu » qu'il vint vous chercher lui-» même ; je m'en suis chargé, » votre carrosse est ici. »

Allons, lui dis-je, en me laiſſant conduire en ſilence, & avec auſſi peu de ſentiment & de connoiſſance que quelqu'un qu'on eût mené au ſupplice ; mais je n'étois pas encore au comble de mon accablement. C'eſt en arrivant chez moi, que j'étois deſtinée à éprouver la douleur la plus vive & la plus accablante que j'euſſe reſſentie de ma vie. On m'avoit prévenue en chemin que M. Dorigny s'étoit mis au lit, accablé de la fatigue qu'il avoit eue ; mais lorſqu'en entrant dans ſa chambre je l'apperçûs pâle comme un mort, & entouré de gens qui m'étoient inconnus, je tombai entre les bras de mon conducteur ſi ſaiſie, ſi tremblante, que je ſerois morte ſur le champ, ſi la foible

voix de Dorigny ne m'eût rappellée à la vie, & si ma tendresse plus vive que moi, ne m'eut ranimée, & fait sentir combien ma malheureuse vie étoit nécessaire & pouvoit être utile au secours de Dorigny.

Je m'approchai de lui avec une force que l'amour seul étoit en état de me rendre, pour remplacer celle que tant d'assauts réitérés avoient fait perdre à mon ame ; ou plutôt mon amour étoit alors toute mon ame, & le seul principe de mon courage & de mes actions. Mais cette tendre force fut sans pouvoir sur mes larmes, j'en arrosai la main que Dorigny m'avoit tendue avec peine.

« Ne t'afflige point, ma chere » femme, me dit-il d'une voix

» éteinte.... je te voi ; ta pré-
» sence rend le calme à mon
» ame & me délivre du plus
» grand de mes maux.... On ne lui permit pas d'en dire davantage ; on ne me permit pas à moi-même de demeurer plus long-tems près de lui ; on me fit entendre qu'il y alloit de sa vie. Comment n'aurois-je pas obéi, puisque j'aurois donné ma vie pour la sienne, si on me l'eût demandée : ce sacrifice même n'auroit différé que peu de celui qu'on exigeoit de moi. M'éloigner de Dorigny dans ces tristes momens, c'étoit me séparer de mon ame. Je me retirai donc chez moi ; c'est-à-dire, les Amis qui m'avoient accompagnée, m'y conduisirent, & ne m'abandonnerent point. Ils eurent pitié de

ma douleur & de mes larmes; j'en étois si accablée, que je ne pensois pas même à m'informer de ce qui étoit arrivé & avoit pû mettre Dorigny dans l'état où je venois de le trouver. Cet état étoit tout ce qui m'occupoit, & les effets funestes que j'en devois redouter, ne me laissoient aucun sentiment de curiosité pour en connoître la cause & les auteurs; en un mot ce qui me restoit de sentiment suffisoit à peine à ma douleur, & ne pouvoit être susceptible d'aucune autre impression. La nuit étoit déja fort avancée, & le jour étoit prêt de paroître, sans qu'il me fût possible de prendre aucun repos: mes Amis ne crurent pas devoir différer à m'apprendre ce que j'ignorois; ils pensèrent qu'il

étoit néceſſaire de m'inſtruire des triſtes détails qui devoient m'intéreſſer à plus d'un titre : je n'en rendrois pas compte ici avec autant d'exactitude que je le vais faire, s'ils ne m'avoient été répétés plus d'une fois depuis ce premier moment, où j'étois ſi peu en état d'y prêter toute mon attention.

On ſe ſouvient de l'inſtant du Bal dont je viens de parler, où je m'apperçûs de l'inquiétude de Madame de Villiers, lorſqu'elle ſe trouva ſéparée de ſa fille : on ſe ſouvient auſſi qu'ayant voulu chercher des yeux ma ſœur, je perdis de vûe mon mari. On profita du moment où M. Dorigny entretenoit ma mere pour en écarter Mademoiſelle de Villiers ; dès qu'elle ne fut

plus

plus à portée de voir sa mere, un Masque, qui avoit sans doute préparé de loin son indigne manœuvre, s'approcha de ma sœur, & lui dit avec politesse: « Je pen- » se que j'ai l'honneur de parler » à Mademoiselle de Villiers: « Elle l'assura qu'il ne se trompoit point. » S'il est ainsi, Ma- » demoiselle, je viens, conti- » nua-t-il, de la part de Madame » votre mere; elle a été incom- » modée de la chaleur, & se » seroit trouvée fort mal, si elle » n'étoit promptement sortie du » Bal: je l'ai conduite à son ca- » rosse où elle vous attend; elle » m'a prié de venir ici vous pren- » dre pour vous y conduire. Mademoiselle de Villiers n'avoit point assés d'expérience & fut trop allarmée, pour ne

pas donner dans le piége qu'on lui tendoit ; elle ſuivit le Maſque qui lui donna la main. Elle lui avoit parlé au Bal ſans le connoître, mais de façon à ne pas douter qu'elle n'en fût connue : elle l'étoit en effet, puiſque ce Maſque n'étoit autre que le Duc de *** qui cherchoit ou à ſe ſatisfaire par une violence, ou à ſe venger par une inſulte de celle d'avoir été congédié par Madame de Villiers. Celui qui lui avoit remis ma ſœur, & avec lequel elle ſe promenoit dans le Bal, étoit un homme apoſté par lui-même ſans doute, vû le peu de difficulté qu'il fit de la quitter pour la laiſſer entre ſes mains. Quoi qu'il en pût être, le Duc conduiſit promptement ma ſœur juſ-

ques dans la Place, & se démasqua alors pour dire à un de ses gens qui tenoit son épée, de faire avancer un Fiacre : ma sœur ne l'eut pas plutôt reconnu, qu'elle fit des cris perçans ; on s'assembla autour d'elle : elle avoit beau implorer le secours de sa mere ; le Duc eut la dureté de dire à tout ce qui l'environnoit, que c'étoit une malheureuse qu'il vouloit faire mettre à l'Hôpital. La Populace alors loin de plaindre & d'écouter Mademoiselle de Villiers, l'accabla d'injures ; & on la traînoit presque sans connoissance dans un carosse de louage, lorsque M. Dorigny qui avoit été témoin de l'inquiétude de ma mere, & qui avoit entendu dire comme nous qu'on enlevoit Mademoiselle de Villiers, courut

à ſon ſecours. Il étoit ſans armes ; mais ſoutenu de ſon ſeul courage il arriva dans le moment qu'on uſoit de force & de violence pour faire entrer ſa belle-ſœur dans la voiture : il appella la Garde, il écarta même la foule, & s'apprêtoit à arracher Mademoiſelle de Villiers à ſes Raviſſeurs, lorſque celui qui tenoit l'épée du Duc, la lui plongea dans la poitrine, & prit la fuite ſans qu'on pût l'arrêter. La Garde & le Guet même arriverent trop tard ; leur premier ſoin fut d'enlever M. Dorigny & de le porter chez le Chirurgien le plus voiſin. Quant à Mademoiſelle de Villiers, comme le Duc ſe fit connoître, qu'il n'avoit point d'armes, & qu'il continua d'inſulter la vertu de ma

sœur, le Guet s'en empara & la conduisit chez un Commissaire. Voilà toutes les circonstances qu'apprit l'Ami de mon mari, lorsqu'il me fit porter toute évanoüie dans une maison voisine de l'Opéra. Il vola ensuite au secours de son Ami; & ayant donné ses ordres pour le faire transporter chez lui & pour y faire venir les plus habiles Chirurgiens, il donna le reste de ses soins à Madame de Villiers: il la retrouva encore sur l'escalier du Bal plus morte que vive, appellant sa fille, demandant justice, & presque abandonnée de tout le monde, qui ne s'empressoit ni à la sécourir, ni à se mêler d'une affaire dont on ignoroit les véritables motifs. Par malheur pour Madame de Vil-

liers qui ſe nommoit à tout le monde. Son nom n'étoit rien moins que reſpecté, & chacun jugea encore de cette avanture à ſon déſavantage; ceux-mêmes qui faiſoient mine de la plaindre, l'outrageoient, en lui diſant que ſa fille n'en mourroit pas. C'eſt dans cet état d'humiliation qu'elle fut trouvée par cet Ami ſi généreux & ſi ſecourable; il s'offrit, ſans être connu d'elle, à la conduire dans la maiſon où ſa fille, diſoit-il pour la conſoler, étoit en ſureté: il ſe fit enfin ſi bien connoître à ma mere pour l'Ami de Dorigny, qu'elle lui donna toute ſa confiance; elle le ſuivit dans la maiſon où il ſçavoit que ſa fille étoit retenue. Quelle nouvelle douleur pour Madame de Villiers, d'ap-

prendre que cette maiſon étoit celle d'un Commiſſaire ; que ſa fille y avoit été conduite, & y étoit gardée par des Archers! Si ſa vertu n'avoit aucun reproche à ſe faire, la honte du crime étoit preſqu'inſéparable de ſa diſgrace. On s'éclaircit enfin en préſence du Commiſſaire : ma mere fut la maîtreſſe de reprendre & de reconduire ſa fille chez elle ; & dès que l'Ami de mon mari les eut remiſes en carroſſe, & leur eut appris nos communs malheurs, il les quitta pour voler à mon ſecours, ainſi que je viens de le dire. Voilà ce que je fus condamnée à entendre, ſans être en état d'y prendre part, & ce qu'en effet je n'ai bien ſçû que depuis ; mais que j'ai crû devoir placer ici comme la four-

ce de mes malheurs, & des événemens plus heureux de ma vie qui les ont suivis.

L'affreux détail que j'avois été obligée d'entendre, ne pouvoit rien ajouter à la tristesse de ma situation : les circonstances les plus cruelles pour ma famille me paroissoient presque étrangéres, auprès du malheur personnel dont j'étois menacée ; je n'étois pas même sensible à la honte qui en pouvoit rejaillir sur moi, & je n'étois occupée que du danger de M. Dorigny. On me cacha avec soin que dans cette nuit même, j'étois à peine sortie de sa chambre, qu'il y avoit fait appeller tous les secours spirituels que son état lui fit juger nécessaires ; on réussit à me dérober au sentiment de

terreur, qu'une si sainte, mais si desespérante cérémonie m'eût inspiré. On m'avoit en vain sollicitée de me mettre au lit, & le jour étoit déja grand, quand les amis qui m'avoient si généreusement secourue, furent contraints par leur propre fatigue à me quitter pour aller prendre chez eux le repos dont ils avoient besoin : pour moi incapable d'en prendre, je ne m'occupai plus que de mes larmes, & du soin d'aller moi-même de quart d'heure en quart d'heure sçavoir des nouvelles de mon mari à la porte de sa chambre, où les Chirurgiens qui ne le quittoient point, ne voulurent point me permettre d'entrer de tout le jour. Ils prétextoient leur refus du danger qu'il y au-

roit de cauſer la moindre agitation au malade, juſqu'à ce qu'on eût levé le premier appareil, qui ne devoit l'être qu'au bout de vingt-quatre heures.

Cependant M. Dorigny, comme je l'ai ſçu depuis, fut ſaigné ſix fois pendant ces vingt-quatre heures, pour des vomiſſemens de ſang très-fréquens. Helas! tandis qu'on me laiſſoit ignorer toutes ces circonſtances, on introduiſit chés moi tout ce qui s'y préſenta pour prendre part à ma peine; la Marquiſe de Beaumont qui étoit encore dans ſa retraite, la Vicomteſſe de Francheville, ſa fille, ſon Mari, le vieux Comte de S. Furcy, le jeune Marquis de Beaumont & ſa femme vinrent tour à tour me conſoler, ou plûtôt irriter ma douleur, en

augmentant ma ſenſibilité du poids de la leur. Le Comte de S. Furcy ſe garda bien de me parler de ſon fils ; mais la jeune Marquiſe de Beaumont me dit en me quittant, que je ne devois pas être étonnée ſi je ne voyois point ſon frere ; qu'il avoit été frappé comme d'un coup de foudre du malheur de M. Dorigny & du cruel évenement qui l'avoit cauſé ; qu'il n'avoit pû l'apprendre ſans ſe trouver mal ; qu'on craignoit même qu'il n'en tombât réellement malade : je ne vis dans ce ſentiment de S. Furcy, que ſon amitié pour mon mari, & je lui ſçus gré de ſa ſenſibilité. Mon ame n'étoit occupée que de cet objet : elle étoit trop éloignée de toute autre idée, pour pouvoir s'attri-

buer quelque part dans une douleur qu'elle croyoit alors devoir être commune à tous ceux qui connoiſſoient M. Dorigny ; & le jeune S. Furcy n'étoit dans ce moment, à mes yeux & à mon cœur, que l'ami de mon Mari.

Ce fut un bonheur pour moi, dans le cours d'une ſi triſte journée, de ne point recevoir la viſite, & de n'entendre point parler de Madame & de Mademoiſelle de Villiers ; je n'aurois pû ſans doute retenir les mouvemens de mon indignation : mais le Ciel me réſervoit un plus digne & plus efficace conſolateur. Non, il n'y a point de ſituation de l'Ame, ſi triſte qu'elle puiſſe être, & je l'ai éprouvée alors, où elle puiſſe ſe refuſer à un ſentiment de plaiſir bien doux, par

l'aſpect inopiné d'un ami ſûr, & qu'on aime tendrement. Ce fut à mon reveil que je jouis de cette douce ſurpriſe : car enfin la Marquiſe de Beaumont que j'avois vûe la veille, me força de me mettre au lit ; & quoique mon ſommeil ne fût ni profond ni tranquille, la fatigue & l'abbattement étoient venus à bout de m'aſſoupir. Ce fut à la pointe du jour, que réveillée par le déſir de ſçavoir ſi on avoit levé le premier appareil de M. Dorigny, je ne pus me refuſer un cri, je crois pouvoir dire, de joie autant que d'étonnement, en me trouvant tout à coup dans les bras de mon pere ! Quels tendres embraſſemens ! Quel raviſſement ! Quelles larmes ! Quels délices ! Douces erreurs

d'un ſentiment que la nature n'eſt pas maîtreſſe de ſe refuſer, vous avés la force de ſuſpendre pour un inſtant d'autres intérêts qui ne nous ſont pas moins chers ; mais vous n'avés pas le pouvoir de les détruire.

Ceux qui liront ces Mémoires, ſeront peut-être étonnés de voir l'excès de mon amour & de ma douleur, par rapport à un homme que j'avois épouſé avec une ſorte de répugnance. On ſe ſouviendra que j'ai dit que je m'étois ſacrifiée à mon honneur & à la volonté de mon pere ; & dès-lors on ſe perſuadera difficilement que je fuſſe ſi douloureuſement affectée de l'état de M. Dorigny, puiſqu'il devoit me faire enviſager la rupture prochaine d'un engagement que les

circonſtances avoient rendu néceſſaire, mais que je n'avois contracté que malgré moi. Il eſt vrai que je m'étois ſacrifiée ; mais le prix dont j'avois payé mes chaînes, ne devoit-il pas m'y attacher plus fortement, quand même je n'aurois pas reconnu dans la ſuite, que le bonheur dont elles furent pour moi une ſource délicieuſe, étoit d'un prix fort ſupérieur à celui qu'elles m'avoient coûté? Enfin on m'accuſera de manquer ici de bonne foi, en parlant de cette vive ſenſibilité que le ſort de mon Mari, & le danger extrême où je le voyois me fit alors éprouver : mais qu'il me ſoit permis de me juſtifier davance d'un reproche qui ſeroit ſenſible à ma ſincérité. J'avois épouſé M. Dorigny ſans

amour, il eſt vrai ; mais je m'y étois déterminée par un motif qui devoit me le rendre cher ; & ce ſentiment devoit s'accroître & s'accrut en effet par les attentions, les égards, les complaiſances, par l'eſtime ſincére que M. Dorigny eut pour moi, je dirai même par les preuves de ſon amour. Moins je croyois les mériter, plus mon cœur ſe trouva diſpoſé à les payer par un retour ſincere. Loin d'ici les idées groſſiéres de tout cenſeur corrompu, qui ne connut jamais cette douce & voluptueuſe union de deux ames, que le Ciel dans ſes jours de graces a formées l'une pour l'autre.

S'il reſtoit encore quelque ſcrupule à mes Lecteurs ſur l'expreſſion de ma douleur, je les

prie pour ma justification de faire une légere attention sur les circonstances de mon malheur. Je voyois périr un Mari tendre, généreux, qui m'aimoit uniquement, que je devois aimer, que j'aimois; & je le voyois périr pour avoir chéri mon honneur, jusqu'au point d'exposer & de donner sa vie pour sauver celui de ma famille. Je sçai que l'excès où je me livrai est peut-être une de ces situations qu'on ne peut éprouver qu'une fois dans sa vie, & je prie bien sincérement le Ciel de ne pas permettre que j'y sois jamais exposée. Après cette espèce de justification que je dois plus à la vérité qu'à moi-même, je reviens au moment auquel mon pere prévint mon revel & mes embrassemens par la tendresse des siens.

Je ne feindrai point de dire qu'au mouvement de joie auſſi ſenſible qu'imprévû que me cauſa ſa préſence, ſuccéda dans mon ame un ſentiment devenu plus accablant encore, par l'union de ſes propres douleurs avec celles que je n'enviſageois que comme les miennes particuliéres, & comme ayant ſeules le droit de m'occuper. La vûe de mon pere, la candeur de ſon ame, nous préſenterent d'un ſeul coup d'œil à l'un & à l'autre l'image de tous nos malheurs communs ; & ce fut pour nous un tableau d'horreur. Ce ſeroit trop entreprendre que de vouloir peindre notre ſituation : il en eſt ſans doute des peines ainſi que des plaiſirs ; leur excès peut ſe ſentir, mais il n'eſt pas poſſible de l'ex-

primer. La ſeule choſe qu'en cet état mon pere eut le pouvoir de me dire, c'eſt qu'étant arrivé la veille aſſés tard, & ayant été ſur le champ informé de la honte de ſa malheureuſe fille, il avoit forcé ſa femme à partir la nuit même avec ma ſœur, pour ſe rendre à Villiers, dans la même Voiture qui l'avoit amené à Paris; & qu'il ne s'étoit pas ſenti la force de me voir, avant d'avoir fait exécuter ſur cela ſa volonté.

Notre entretien ne fut pas long; j'avois envoyé ſçavoir à l'appartement de M. Dorigny, ſi l'on avoit levé l'appareil, & s'il me ſeroit permis de le voir. Des cris de douleur qui ſe répandirent en un inſtant dans ma maiſon, prévinrent la reponſe que j'attendois, & ne m'apprirent

que trop qu'elle devoit être déſeſpérante. Mais je n'étois déja plus en état de la recevoir, je tombai évanouie dans les bras de mon Pere ; l'épuiſement de mes forces étoit tel depuis trente-ſix heures, & mon évanouiſſement dura ſi long tems, qu'il fit craindre pour ma vie. On m'a dit depuis que j'étois reſtée les yeux ouverts & fixes ſans rien voir, ſans rien connoître, ſans mouvement; qu'on avoit en vain employé les Elixirs les plus violens pour ranimer mes ſens. Pendant que j'étois dans cet état cruel, Madame la Vicomteſſe de Francheville avoit eu le tems d'envoyer chés moi, d'apprendre la perte que je venois de faire, & de venir elle-même pour m'enlever d'une maiſon qui ne

pouvoit plus m'offrir que des objets funeſtes. Ce que je vais apprendre à mes Lecteurs, doit les ſurprendre ; j'en fus extrêmement ſurpriſe moi-même, lorſqu'on crut quelque tems après qu'il n'étoit plus dangereux de m'en inſtruire.

On fit, comme je viens de le dire, d'inutiles efforts pour me rappeller à moi-même ; mais enfin Madame de Francheville ayant voulu me faire enlever dans l'état où j'étois, on me tourmenta long-tems, & l'on n'imagineroit pas que ce fut par une convulſion de rire que mes forces me furent rendues. Je commencai, à ce qu'on m'a dit depuis, par demander de quoi il étoit queſtion ; pourquoi tout le monde étoit ſi triſte ? Madame de Francheville me dit

qu'elle venoit me prendre pour me mener chés elle ; je lui répondis que j'irois volontiers, & c'eſt ainſi que je partis de chés moi. Un Médecin qu'on avoit appellé à mon ſecours, ne voulut pas me quitter dans un état qu'il dit à mon Pere être plus dangéreux que celui dont je venois de ſortir. Enfin j'ai ſçu qu'étant arrivée chez la Vicomteſſe, je parlois de mon malheur comme de la choſe du monde la plus indifférente ; non ſeulement je ne verſois pas une larme, mais un rire convulſif me prenoit très-fréquemment. On m'a aſſuré que mon zelé Médecin fit pendant plus de trois heures tout ce qu'il crut le plus propre à rappeller ma douleur ; qu'il me parloit de ma perte ; qu'il me nommoit ſouvent M. Do-

rigny, me remettoit devant les yeux sa tendresse pour moi, ses vertus, ses bienfaits même; & que je n'avois répondu autre chose à tant d'objets si capables de me toucher, sinon que je sçavois toutes ces choses mieux que lui, & que je ne voyois pas à quoi tout cela étoit bon. Pendant les trois heures que dura cet égarement d'esprit qui tenoit de la folie, le Marquis de Beaumont étoit accouru chés sa sœur: il m'avoit vûe; je l'avois à peine remarqué: Son zéle lui fit imaginer un moyen de me tirer d'un état si déplorable, & dont on lui peignit tout le danger; ce moyen lui réussit, & sans doute me sauva la vie. Il courut chés son ami S. Furcy: il luy fit une image si terrible de ma situation, qu'il le détermina à le suivre

chés la Vicomteſſe de Francheville. Le Comte de S. Furcy ſe préſenta devant devant moi, je le reconnus : mes yeux qui n'avoient ceſſé d'être égarés ſe fixerent ſur lui ; les ſiens dans un inſtant furent couverts de larmes : il étoit défait & tremblant, il ne put proférer une ſeule parole. « Quelle barbarie, m'écriai-je ! ôtés-moi » cet objet qui me tue : ce monſtre en veut-il encore à ma vie ? Tout à coup je fus inondée de pleurs, & je crus dans ce moment que mon ame ſe ſéparoit de moi. S. Furcy, pénétré de douleur, voulutſe retirer, en diſant à M. de Beaumont : « Cruel ami, où » m'avés-vous amené ? Quels » ſpectacles ! Quel accueil ! Ah ! » j'en mourrai.

Mon

Mon Médecin l'arrêta. » Eh ! » Monſieur, lui dit il, qu'allés-» vous faire ? ayés aſſez de cou-» rage pour ſoutenir la cruauté » dont vous vous plaignés, & ne » ſoyez pas aſſés cruel vous-mê-» me, pour arrêter, en fuyant, » des larmes que votre préſence » ſeule a eu la force de faire » couler : vous venés de ſauver » la vie à cette malheureuſe Da-» me ; votre fuite va peut-être » lui donner la mort. J'entendis ces diſcours, & celui de mon Médecin me fit une impreſſion violente.

» Que je ſuis malheureuſe, » m'écriai-je, en verſant un » torrent de larmes ! Quel ſe-» cours barbare ! Quel reméde, » grands Dieux ! pour une dou-» leur qui n'en peut recevoir, qui

» n'en recevra jamais. Qu'on » m'abandonnne par pitié. Ah ! » c'eſt être trop inhumain d'en » vouloir tout à la fois à mon » honneur & à ma vie... Les pleurs me ſuffoquerent ; mais je réunis tout ce qui me reſtoit de forces, je me levai avec fureur, & je courus dans un Cabinet pour m'y dérober à une perſécution dont j'accuſois tout ce qui m'environnoit alors : je n'entendis que ce peu de mots de mon Médecin.

» Qu'on la laiſſe, dit-il, elle » eſt ſauvée..... Madame de Francheville me ſuivit ſeule : la part qu'elle prenoit à ma douleur étoit bien ſincére, & n'avoit pas beſoin d'être ingénieuſe pour nourrir la mienne ; nos larmes ſe confondirent quelque tems,

& l'arrivée de mon pere en augmenta bien-tôt la force & l'abondance : depuis que je l'avois quitté, il s'étoit occupé de soins trop tristes ; & son amitié pour moi étoit trop tendre, pour qu'il y eût en ce moment quelque différence dans le douloureux épanchement de nos cœurs.

Mais n'est-ce point abuser de la sensibilité de mes Lecteurs, que de me livrer trop long-tems à la secrette complaisance que je sens encore en détaillant ici tout ce qui a rapport à l'état & aux sentimens que mon malheur me fit éprouver ? Sauvons-lui du moins, & épargnons-nous à nous-mêmes les images lugubres que des cérémonies funebres, qu'un deuil long & austére présenteroit encore à son imagination.

Il y a long-tems qu'on ſçait, & qu'on a dit que le temps vient à bout des plus grandes douleurs; ainſi je n'ai point à rougir en avouant qu'il affoiblit & détruiſit la mienne.

Mais avant de me peindre moi-même dans un état plus heureux & plus tranquille, il eſt peutêtre à propos de ſatisfaire la curioſité & l'impatience de ceux qui liront ces Mémoires, ſur les ſuites de la malheureuſe Hiſtoire de ma ſœur, & de ſon départ de Paris pour retourner à Villiers avec ma mere. Je me propoſe de rapporter ici tout ce que j'en ai ſçu par moi-même, & tout ce que j'en ai appris, ſoit par Madame & Mademoiſelle de Villiers, ſoit par mon Pere, ſoit enfin par quelques autres per-

ſonnes qui s'y trouverent intéreſſées. Mais je le ferai ſans interrompre ma narration, en ſéparant les choſes dont j'ai été le témoin, de celles que j'ai puiſées dans d'autres ſources : il ſuffit d'aſſurer ici que je ne dirai rien que de vrai, & dont je n'aye une entiére certitude.

Je n'ai pas beſoin de peindre l'état où ma mere & ma ſœur ſe trouverent en arrivant chés M. des Moulins, au ſortir de chés le Commiſſaire, & à l'iſſue du bal dont j'ai parlé : ma ſœur avoit reconnu le Duc de * * * comme on l'a vû ; ainſi elle ne feignit point de l'accuſer à ſa mere de la violence de ſon enlevement, & de l'aſſaſſinat qui avoit été commis contre la perſonne de ſon beau-frere. Madame de Vil-

liers entra en fureur, & répandit des larmes de rage : elle ne respiroit plus que la vengeance, & une vengeance éclatante contre le Duc. M. des Moulins alla lui-même aux Enquêtes : il apprit & il rapporta que le Duc n'avoit commis d'autre crime, que celui d'avoir voulu forcer ma sœur à monter dans un carosse de place; que l'Assassin étoit, disoit-on, un Quidam qui s'étoit sauvé, & qu'il n'avoit aucune marque qui pût le faire juger domestique du Duc ; que d'ailleurs ce Seigneur avoit toujours été sans armes, & qu'il publioit que la belle de Villiers l'avoit suivi sans résistance jusqu'au moment auquel elle avoit apperçu son beau frere. En effet, ces bruits se répandirent & se confirmerent,

par le peu de foi que le Public ſe croyoit diſpenſé d'avoir pour les plaintes & pour les accuſations de Madame de Villiers : c'en étoit aſſés pour ſauver la réputation d'un homme de la naiſſance & de l'importance du Duc ; mais c'en étoit auſſi aſſés pour couvrir ma ſœur d'un nouveau déshonneur. C'étoient-là à peu près les réflexions que fit, ou que devoit faire M. des Moulins, après ſes recherches ; mais mon pere arriva aſſés tôt, ou pour les appuyer, ou pour les lui faire faire. L'entre-vûe de M. & de Madame de Villiers fut très-vive ; celle-ci eut même le front d'accuſer M. Dorigny d'avoir facilité l'enlévement de ſa fille : car elle avoit appris que c'étoit mon

mari qui lui parloit au Bal, au moment où ce criminel projet s'exécutoit. Enfin, pour ne point pouſſer trop loin tous ces petits détails, mon pere voulut être obéi; & perſuadé qu'il étoit néceſſaire de ſouſtraire ma mere & ma ſœur aux yeux du Public, & à la honte d'une ſi déſagréable avanture, il les força de partir la nuit même pour leur terre, avec défenſe d'en ſortir déſormais, ſous quelque prétexte que ce pût être.

La partie publique n'attendit point une plainte à laquelle je n'avois pas été en état de penſer, & que mon pere crut devoir ſe diſpenſer de faire pour les raiſons que je viens de dire, étant ſur tout inſtruit qu'on informoit de cette affaire. Le Quidam fut

en effet condamné & exécuté en effigie: le crédit du Duc empêcha apparemment qu'il fût question dans cette information d'autre chose que de l'assassinat auquel il n'avoit réellement qu'une part fort indirecte ; ma sœur même n'y fut point nommée non plus que le Duc. Si ce fut par attention de sa part, il y étoit trop intéressé lui-même pour mettre ma famille dans le cas de lui en être redevable.

Dès que ma mere & ma sœur furent arrivées à Villiers, elles oublierent les dangers qu'elles avoient courus à Paris, & combien leur réputation en avoit souffert. Il est vrai qu'à la Province on ignore, on n'apprend que fort tard ces nouvelles particulieres de la Capitale. Les

hiſtoires ſcandaleuſes qui s'y paſſent, ſortent rarement de ſes murs, & n'y font communément l'entretien que des femmes galantes, des ſociétés de plaiſir & des hommes les plus diſſipés.

On a vû ſouvent des perſonnes du ſexe décriées à plus juſte titre, que ne l'étoit la belle de Villiers, après avoir uſé leurs charmes & leur réputation dans cette grande Ville, aller jouir avec avantage de l'ignorance de la Province, s'y donner une ſeconde jeuneſſe, & s'y faire un nouveau nom.

Mademoiſelle de Villiers n'avoit eu que des malheurs; ils étoient ignorés: elle étoit d'un âge qu'elle n'avoit pas beſoin de cacher; elle jouiſſoit enfin de tout l'éclat de ſes charmes: Il

eût été bien difficile qu'ils reſtâſſent long-temps enſévelis. Il y avoit dans le voiſinage de Villiers pluſieurs autres Terres habitées ; & de plus une Ville aſſés conſidérable, dans laquelle ma mere étoit connue de tout ce qui y compoſoit la bonne compagnie. L'indiſcrétion de Madame de Villiers ſur l'eſpérance qu'elle avoit eu d'établir ſa fille dans la plus haute Nobleſſe, les prétentions du jeune Marquis de Beaumont qui avoient fait bruit dans la Province, avoient tenu en reſpect & arrêté les vœux de toute la belle jeuneſſe de la Ville & des environs ; mais enfin, le Marquis étoit marié, la belle de Villiers arrivoit de Paris, & n'étoit point encore pourvûe : c'en fut aſſés pour faire naître le

desir & l'espoir de la posséder.

Madame de Villiers étoit arrivée chés elle avant la fin du Carnaval ; toute la Noblesse du voisinage étoit alors dans la Ville de ... La Terre de mon Pere n'en étoit qu'à quatre portées de fusil ; on y apprit aussi-tôt le retour de la belle de Villiers, & sur le champ ma mere & ma sœur furent invitées à toutes les fêtes qui s'y donnoient, & qui s'y multiplierent par leur présence: ce fut dans ces assemblées où la beauté de Mademoiselle de Villiers effaçoit les plus belles Provinciales, qu'elle fit presque autant de conquêtes qu'il y avoit de jeunes gens, & même d'hommes d'un certain âge qui n'étoient point mariés.

Dans le nombre de ses ado-

rateurs, trois se présenterent avec confiance à Madame ou à Mademoiselle de Villiers, comme prétendans à l'honneur de l'épouser : ils offrirent ou leur fortune présente, ou leurs espérances, comme une foible compensation du bonheur auquel ils osoient aspirer.

Le premier qui se déclara, fut M. de Charleval, Gentilhomme âgé d'environ cinquante ans, jouissant d'une fortune moins brillante que solide: ce fut à Madame de Villiers qu'il fit sa proposition. Comme il ne s'étoit encore présenté personne à elle avec d'aussi bonnes intentions, & comme elle sentoit la nécessité de profiter de la premiére occasion qui s'offriroit de marier sa fille; elle promit tout, se ré-

ſervant ſeulement de conſulter le goût de ſa fille, ſur l'obéiſſance de laquelle elle aſſura qu'elle pouvoit compter. En effet, elle ne tarda pas à dire à la belle de Villiers, qu'il ſe préſentoit un parti convenable; qu'elle avoit même accepté ſous la condition cependant que ce parti ſeroit de ſon goût. Ma ſœur répondit à ſa mere qu'elle ne devoit point douter de ſon obéiſſance; qu'on lui avoit parlé à elle-même; qu'elle avoit approuvé l'honneur qu'on lui vouloit faire, & que pour peu que M. de Charleval voulût entrer en quelque accord, ce ſeroit une affaire qui ſeroit bien-tôt conclue.

» C'eſt lui-même, dit ma me-» re, qui m'a parlé; & il me pa-» roît avoir autant d'empreſſe-

» ment à finir cette affaire que
» nous en devons avoir nous-
» mêmes.

» Mais, dit ma sœur, quel
» avantage présent se déter-
» minera-t-il à faire à son neveu?
» car enfin le Chevalier Dor-
» ville n'a rien aujourd'hui, &
» n'a d'autre espérance que la
» succession de son oncle: il es-
» pére à la vérité que M. de
» Charleval la lui assurera; mais
» il peut encore vivre long-
» temps.

Ma mere n'entendoit rien dabord à cette réponse; mais le quiproquo s'éclaircit. Tandis que M. de Charleval se proposoit lui-même à ma mere, le Chevalier Dorville son neveu s'étoit proposé à ma sœur, & son hommage avoit été fort bien reçû:

c'étoit à la vérité une ſituation embarraſſante pour la mere & pour la fille ; il y avoit un bon parti à prendre, mais on ne le prit pas.

Un troiſiéme Soupirant, s'il avoit été maître de ſes volontés, auroit mis l'oncle & le neveu d'accord. Il ſe nommoit de Richecour. Il étoit fils d'un des Financiers les plus opulents de Paris ; il étoit avec cela jeune, de la plus aimable figure & fait à peindre : on lui avoit confié un emploi conſidérable de Finance dans la Ville de *** qui ne devoit lui ſervir que de Noviciat & de paſſage aux places les plus diſtinguées de ſon état. M. de Richecour faiſoit une très-belle dépenſe dans cette Ville de Province : il donna une fête à la

belle de Villiers, pour laquelle il étoit déja fort épris ; & ce fut dans cette fête que la tête acheva de lui tourner pour elle. Il se déclara : ma sœur avoit désiré sa conquête ; elle n'eut pas la force de refuser des offres qui pouvoient la tirer d'embarras sur les prétentions du Chevalier Dorville & de son oncle : d'ailleurs elle s'imagina qu'elle pourroit se défaire aisément du Chevalier, par la difficulté de prendre des arrangemens avec M. de Charleval ; & de celui-ci encore mieux, parce qu'elle ne lui avoit rien promis.

Richecour, comme je l'ai dit, étoit jeune, assés avantageux, mais sans expérience : il s'éprit pour ma sœur de la passion la plus vive, & ne voyoit qu'avec

impatience toutes les formalités qui étoient indispensables pour parvenir à l'objet de ses désirs ; la premiére de toutes étoit d'obtenir le consentement de son pere. Madame de Villiers, à qui ma sœur & Richecour lui-même avoient fait part de l'état de leur cœur, & de leurs projets ; ma mere, dis-je, devenue plus prudente à force de cruelles expériences, engagea Richecour d'écrire à son pere : mais comme elle doutoit du succès de cette démarche, elle voulut au moins ménager Charleval, soit pour lui-même, soit pour le Chevalier Dorville son neveu. Pour cet effet, on recommanda à Richecour de ne point paroître à Villiers, tandis que Charleval & Dorville avoient toute permission de venir y faire leur Cour.

On eut d'abord grand soin de cacher à l'oncle les prétentions de son neveu ; & Madame de Villiers ménageoit tout son art & toute son éloquence pour gagner Charleval, & l'amener au point de céder au Chevalier Dorville & sa maîtresse, & une partie de son bien : mais elle étoit bien loin de réussir auprès d'un homme trop amoureux pour vouloir faire le bonheur de son neveu aux dépens de son cœur, & qui aimoit trop à jouir, pour sacrifier la moitié de son bien en faveur du Chevalier Dorville, surtout lorsqu'il ajoûteroit le titre de Rival à celui d'héritier présomptif ; titre qui est d'ordinaire une assés mauvaise recommandation auprès de celui dont on attend, & dont on est soupçon-

né de dévorer d'avance la succeſſion.

Les choſes en cet état, M. de Charleval content de chercher à plaire à la belle de Villiers, & ſans s'être expliqué avec elle autrement que d'une façon galante qui n'obligeoit ma ſœur à rien qu'à des ménagemens, & à un peu de patience; M. de Charleval, dis-je, commença à preſſer Madame de Villiers de conclure: il en avoit, diſoit il, fait aſſés pour gagner le cœur de ſa maîtreſſe, & Mademoiſelle de Villiers de ſon côté lui montroit aſſés d'égards pour croire que ſes propoſitions ne ſeroient pas rejettées. Ma mere qui vouloit gagner du tems, l'aſſura qu'elle & ſa fille n'avoient rien tant à cœur que l'honneur de ſon al-

liance ; mais en même temps elle lui avoua qu'elle n'en avoit pas encore écrit à ſon mari, ſans lequel elle ne pouvoit diſpoſer de ſa fille : enſuite elle lui inſinua qu'elle craignoit que M. de Villiers ne fit quelque difficulté de conſentir que ſa fille épouſât un homme d'un âge ſi fort au-deſſus du ſien, & que s'il avoit eu deſſein d'établir le Chevalier Dorville ſon neveu, on auroit pû prendre des arrangemens qui auroient été peut-être plus agréables à M. de Villiers, & qui n'en aſſureroient pas moins l'alliance de leurs familles.

» Que veut dire ceci, Mada-» me, dit vivement M. de Char-» leval, & par quelle avanture » eſt-il ici queſtion de mon ne-» veu ? je commence par vous

» déclarer que mon intention
» eſt de me marier, de faire du
» bien à celle que j'épouſerai.
» Quant à M. mon neveu, il
» n'aura de part à ma ſucceſſion,
» qu'après ma mort, & en cas
» que je ne laiſſe point d'enfans:
» voilà de quoi j'aurai grand ſoin
» de l'inſtruire inceſſamment, en
» le priant de ceſſer de voir Ma-
» demoiſelle votre fille, ou d'al-
» ler rejoindre ſa garniſon; quant
» au conſentement de M. de Vil-
» liers, je me fais fort de l'ob-
» tenir, & je vous demande,
» Madame, la permiſſion de lui
» écrire.

Ma mere lui répondit qu'il étoit le maître, & qu'elle ne manqueroit pas d'écrire elle-même, & de ſolliciter pour lui le conſentement de ſon mari. Et

voici la lettre qu'elle écrivit à mon pere le lendemain.

» Je crois que vous penſés » comme moi, Monſieur, & que » vous ſouhaités ſincérement de » pourvoir votre fille aînée : il » ſe préſente pour elle deux » partis ; l'un eſt un jeune hom- » me qui peut lui faire une for- » tune conſidérable, qui eſt du » goût de ma fille, & qui lui » convient : je n'attends que le » conſentement de ſon pere, » pour terminer cette affaire, à » laquelle je ſuis aſſurée que » vous ne refuſerés pas le vô- » tre, dès qu'il me ſera permis » de vous en informer. L'autre » eſt un vieux M. de Charleval » que vous avés vû quelquefois » dans la Ville de *** Je ne le » regarde, à vous dire vrai, que

» comme un pis aller, au cas
» que l'affaire dont je viens de
» vous parler, n'ait pas le succès
» que j'en attens.

» Monsieur de Charleval doit
» vous écrire pour vous deman-
» der votre fille : je compte,
» Monsieur, que vous entrerés
» dans mes vûes, & que sans
» donner à ce bon-homme un
» congé absolu, vous demande-
» rés du temps, & ferés ensorte
» d'éloigner ses espérances ; je
» dirai naturellement que ma
» chere fille est ici l'objet des
» vœux de tous les honnêtes-
» gens, & qu'elle ne sçauroit
» manquer de trouver un mari
» plus sortable, que le Charle-
» val. Je suis votre femme, &c.

M. de Charleval écrivit le même jour à M. de Villiers, & mon

mon pere reçut ces deux lettres par le même ordinaire : celle de Charleval, que j'ai vûe, étoit dans le goût de ce qu'il avoit dit à Madame de Villiers ; mais il disoit franchement qu'il avoit son consentement, & qu'elle lui avoit promis d'obtenir celui qu'il s'empressoit de lui demander à lui-même : il entroit ensuite dans le détail des avantages qu'il proposoit de faire à ma sœur, & qui étoient les mêmes que j'avois eus en me mariant avec M. Dorigny.

Mon pere, après avoir lû ces deux lettres, daigna me consulter : je craignis comme lui les idées chimériques de grandeur & de richesse de Madame de Villiers ; & je me trouvai de l'avis de mon pere, c'est à-dire,

que nous jugeâmes que puiſque ma ſœur oſoit ſe déterminer à ſe marier, il convenoit de prendre ſans délai le parti le plus sûr, en s'accordant à la demande de M. de Charleval. Mais pour ne point heurter de front les prétendus projets de ma mere, & comme d'ailleurs nous étions alors en Carême, mon pere jugea à propos de promettre à M. de Charleval qu'il iroit avant Pâques lui porter lui-même le conſentement qu'il ſouhaitoit, au cas qu'il perſiſtât dans le même deſſein pour ſa fille, & qu'il n'arrivât point quelque changement qui pût y mettre obſtacle, ſe réſervant d'écrire à ma mere la Lettre qui ſuit.

» Nedoutés point, Madame, » que je n'aye le même empreſſe-

» ment que vous marqués avoir
» pour l'établiſſement de notre
» fille aînée ; les malheureuſes
» affaires qui ne l'ont que trop
» fait connoître, rendent mê-
» me nos communs projets trop
» difficiles pour ne pas ſaiſir l'oc-
» caſion qui ſe préſente. J'ai re-
» çu comme vous me l'avés man-
» dé une lettre de M. de Char-
» leval ; je le connois aſſés pour
» vous dire que c'eſt un parti trop
» avantageux, pour être balan-
» cé par l'incertitude de celui
» dont vous me parlés : vous au-
» riés dû me nommer le jeune
» homme en queſtion ; mais
» croyés-moi, puiſqu'il a beſoin
» du conſentement de ſon pere,
» celui-ci ne le donnera que ſur
» de bonnes informations, &
» c'eſt ce que vous auriés dû pré-

» voir & éviter, ſans que je
» fuſſe obligé de vous en rap-
» peller les raiſons. Je vous avoue
» que ſi j'avois penſé que ma
» fille eût eu aſſés de courage
» pour ſuivre un conſeil raiſon-
» nable; il étoit un parti qui ſeul,
» je crois, lui convenoit, & qui
» l'eût miſe à couvert des ſuites
» fâcheuſes qu'elle doit enviſa-
» ger pour l'avenir: car enfin,
» je tremble, & elle doit trem-
» bler elle-même que celui qui
» l'épouſera ne vienne à être in-
» formé un jour de ce qui s'eſt
» paſſé ici, & des bruits qui en
» ont couru à ſon déſavantage: je
» ne puis vous cacher que ce n'eſt
» qu'avec répugnance que j'ai la
» foibleſſe de conſentir à m'ex-
» poſer aux reproches qu'un hon-
» nête homme doit éviter, &

» qu'on pourroit me faire un
» jour ; je ſens que je ne ſurvi-
» vrois pas à la honte de paſſer
» dans le monde pour avoir trom-
» pé qui que ce ſoit, & ſur-tout
» un homme d'honneur qui ne
» nous pardonneroit jamais, s'il
» ſe croyoit bleſſé dans un point
» ſi délicat : les ſuites n'en peu-
» vent être que funeſtes au bon-
» heur de ma fille, & à la tran-
» quillité de notre vie. Faites
» toutes ces réfléxions, Mada-
» me : engagés votre fille à les
» faire elle-même ; & ſi elles ne
» font point l'effet que je ſouhai-
» terois qu'elles fiſſent ſur vous
» & ſur elle, ſi enfin M. de
» Charleval perſiſte dans le deſ-
» ſein qu'il paroît avoir de nous
» honorer de ſon Alliance,
» croyés-moi, embraſſés ce par-

» ti préférablement à tout autre :
» ſa fortune eſt plus que ſuffiſan-
» te; ſon âge même offre un dan-
» ger de moins pour l'avenir :
» ſongés que l'inconſtance de la
» jeuneſſe, authoriſée par les
» médiſances du public, doit
» vous faire trembler l'une &
» l'autre. Au reſte j'ai écrit à M.
» de Charleval, comme vous
» déſiriés que je fiſſe; c'eſt-à-di-
» re, que j'ai promis de lui por-
» ter moi-même mon conſente-
» ment avant la fin du Carême,
» s'il n'arrive point de change-
» ment dans ſes ſentimens, &
» s'il ne ſe rencontre point d'ob-
» ſtacles dans les arrangemens
» qu'il me propoſe. Péſés, je
» vous prie, bien ſérieuſement
» tout ce que je vous mande, &
» ſoyés perſuadée que mes ré-

» flexions ne m'ont été dictées » que par l'honneur & par la » tendresse, avec laquelle je » serai toute ma vie votre fidele » mari, &c.

» P. S. J'embrasse ma fille : » Madame Dorigny qui est tou- » jours dans la douleur, vous » présente ses respects, & fait » de tendres complimens à sa » chere sœur.

Ces lettres étoient arrivées, avant que M. de Richecour eût reçu la réponse qu'il attendoit de son pere : ma mere & ma sœur commençoient à en être dans l'impatience. Elles se procuroient de fréquentes occasions d'aller en Ville, qui n'étoient que des prétextes pour voir Richecour, & pour entretenir sa passion. Elles l'engagerent même

assés imprudemment à écrire de nouveau à son pere : la lettre de mon pere auroit dû leur sauver cette nouvelle imprudence ; mais elles n'en firent toutes deux qu'un cas assez médiocre : ses réflexions, toutes sensées qu'elles étoient, ne leur parurent que les reveries d'un homme timide, & par conséquent incapable d'avoir de grandes vûes. A l'égard de M. de Charleval, il pensa en homme franc & loyal, que la réponse qu'il recevoit de M. de Villiers étoit un consentement dans les formes, & qu'il ne s'agissoit que d'attendre les fêtes de Pâques, pour être aussi heureux qu'il se promettoit de l'être. Il prit donc le parti de continuer ses visites & ses soins : il devint même un peu plus hardi avec

Mademoiſelle de Villiers ; il ne l'a nommoit que ſa chere future, ſa petite femme, &c. termes qui choquoient extrêmement la délicateſſe de la belle de Villiers : mais bien-tôt elle fut trop heureuſe de ſouffrir ces petites libertés. Le Chevalier Dorville ne mettoit pas les pieds au Château de Villiers, & ſon unique reſſource pour voir ma ſœur avoit été de ſe lier plus étroitement que jamais avec Richecour, quoique ce fût un Rival plus à craindre pour lui que ſon oncle : ne pouvant obtenir la belle de Villiers pour lui-même ; il déſiroit au moins qu'elle ne lui enlevât pas la ſucceſſion de M. de Charleval, & par conſéquent que Richecour lui fût préféré. Ce dernier fut bien-

tôt informé par le Chevalier que son oncle avoit le consentement de M. de Villiers ; il en fut allarmé ; mais ma mere le rassura, en lui faisant entendre que ce consentement n'étoit que conditionnel ; qu'elle n'y donneroit jamais son aveu, & qu'aussitôt qu'il auroit reçu celui de son pere, les choses changeroient de face ; sûre qu'elle étoit, disoit-elle, que M. de Villiers n'avoit prétendu qu'amuser M. de Charleval, & se donner du tems. Elle lut même à M. de Richecour quelques lignes de la lettre de mon pere, qui sembloient en effet autoriser le tour qu'elle y donnoit. Les choses en étoient là sur la fin du Carême, lorsque M. de Richecour reçut la réponse de son pere aux deux let-

tres qu'il lui avoit écrites. On verra cette réponſe dans la ſuite. Mais alors M. de Richecour eut la diſcrétion de la cacher, & ſe contenta de dire à ma mere qu'il étoit au déſeſpoir; que ſon pere refuſoit abſolument de conſentir à ſon mariage avec Mademoiſelle de Villiers; qu'il auroit toujours pour elle les ſentimens les plus tendres & les plus reſpectueux : cependant il lui avoua qu'ayant trop d'intérêt à ménager l'amitié & la confiance de ſon pere, il croioit devoir ceſſer ſes pourſuites & dévorer ſes regrets dans le ſilence, pour ne faire aucun tort à ſa fille dans les établiſſemens qui ne manqueroient pas de s'offrir pour elle. On peut juger du dépit de Madame de Villiers à ce com-

pliment. Ma sœur n'en fut pas moins consternée, lorsque sa mere le lui apprit. Elles sentirent alors la nécessité de ménager M. de Charleval, & elles y appliquerent tous leurs soins : celui-ci crut de bonne foi avoir fait de grands progrès dans le cœur de Mademoiselle de Villiers ; il la trouvoit plus sensible à ses soins, plus attentive, plus careſſante même ; il s'en félicitoit à tout propos : c'est un triomphe pour un homme de cinquante ans, de pouvoir se flatter d'inspirer de la tendresse à une jeune personne ; à plus forte raison, à une jeune personne, dont la beauté se fait par-tout mille adorateurs. M. de Charleval ne put s'en taire : on étoit à la fin du Carême ; mon pere ne pouvoit

tarder long-tems à venir lui tenir ſa parole : il publia par tout ſon bonheur prochain, il en reçut les complimens. Madame & Mademoiſelle de Villiers en reçurent elles-mêmes avec moins de plaiſir que M. de Charleval : mais tandis qu'il s'occupoit à faire des préparatifs pour ſes nôces, ſon neveu qui en avoit été informé, bleſſé dans ſon amour & dans les intérêts de ſa fortune, porta malheureuſement ſes plaintes & ſes regrets dans le ſein de ſon ami Richecour. Cet ami ne put s'empêcher de le plaindre : il lui avoua qu'il ne tiendroit peut-être qu'à lui de rompre les vûes de ſon oncle ſur le mariage qu'il projettoit ; mais en même-temps il ne lui cacha pas qu'il ſe faiſoit quelque ſcrupule d'employer les

moyens qu'il avoit en main : le Chevalier Dorville étoit preſſant, ſa ſituation étoit critique & intéreſſante, il s'agiſſoit de ſa ruine totale ; il ſupplia avec tant d'inſtance le diſcret Richecour, qu'il l'amena au point de ceſſer de l'être. Vaincu enfin par les larmes du Chevalier, Richecour conſentit à lui faire voir la lettre qu'il avoit reçûe de ſon pere : elle étoit telle que le Chevalier ne fut plus étonné que ſon ami eût fait une honnête retraite, & telle encore qu'elle devoit déterminer ſon oncle à l'imiter: mais il étoit pour cela néceſſaire que M. de Charleval vit lui-même cette cruelle Lettre ; on permettoit à Dorville d'en parler ſous le ſecret, & d'en réveler le contenu à ſon oncle. Mais M.

de Charleval pourroit-il ajoûter foi à un rival malheureux, & à un héritier intéreſſé à rompre des nœuds qui devoient ruiner toutes ſes eſpérances ? Dorville inſiſta pour que la lettre lui fût confiée ; il promit avec ſerment qu'elle ne ſortiroit pas de ſes mains. La probité de Richecour, rare vis-à-vis des femmes dans un homme de ſon âge, eut beaucoup de peine à ſe démentir. Mais enfin l'intérêt du Chevalier Dorville qu'il aimoit, l'emporta ſur la diſcrétion qu'il s'étoit promiſe à lui-même. Il remit cette fatale Lettre à ſon ami ; Dorville ne fut pas plûtôt armé d'une piéce ſi eſſentielle, qu'il courut rejoindre ſon oncle à la Campagne. Mais avant de rendre compte des effets qu'elle

produiſit, je dois apprendre à mes Lecteurs que mon pere ayant mis ordre à mes affaires ? & n'ayant trouvé aucune contradiction pour l'établiſſement de mes droits ; ayant de plus été informé par des lettres de Madame de Villiers, que conformément à ſes vûes, elle avoit rompu avec le jeune homme dont elle lui avoit parlé dans ſa précédente lettre ; qu'elle & ſa fille étoient diſpoſées à celles qu'il avoit ſur M. de Charleval, & que M. de Charleval lui-même n'attendoit que ſon arrivée pour conclure une affaire dont ils étoient tous contents : je dois, dis-je, apprendre que mon pere étoit parti de Paris & qu'il ſe rendit à Villiers, le jour même de l'entretien de Richecour &

du Chevalier Dorville, dont je viens de rendre compte. Dès que mon pere fut arrivé, il envoya faire part de son retour à M. de Charleval. Il étoit avec son neveu lorsqu'il reçut le compliment de mon pere ; & sur le champ, il lui fit dire pour toute reponse qu'il étoit un peu incommodé, & qu'il le prioit de vouloir bien venir diner avec lui le lendemain : M. de Villiers s'y rendit, sans prévoir ce nouveau malheur & l'humiliation qui l'y attendoit. Charleval remit adroitement après le dîner à parler d'affaires ; mais dès qu'on fut hors de table, il s'enferma avec mon pere & lui tint ce discours.

» Si je ne vous respectois pas, » Monsieur, autant que je le fais » & si je n'avois pour vous l'esti-

» me la plus tendre & la plus sin-
» cere, je me contenterois de
» vous dire que j'ai fait de sérieu-
» ses réflexions sur l'alliance que
» nous avions projettée ; mon
» âge me fourniroit seul un pré-
» texte très-raisonnable, & vous
» vous porteriés sans peine à
» l'approuver : mais, Monsieur,
» il faut que je vous afflige, &
» je le suis d'avance du coup que
» que je vais vous porter ; ce n'est
» ni mon âge, ni mes réflexions,
» ni l'inconstance de mon cœur,
» qui me forcent à vous retirer
» aujourd'hui ma parole : vous
» n'en auriés jamais sçû la rai-
» son, si je ne croyois votre
» honneur engagé à faire en sorte
» que ce qui vient de m'ouvrir
» les yeux ne paroisse jamais à
» d'autres yeux que les vôtres.

„ C'eſt une lettre, Monſieur,
„ que M. de Richecour a écrite
„ à ſon fils, que ce jeune hom-
„ me avoit eu la diſcrétion de
„ ne montrer à perſonne, mais
„ qu'il a eu la foibleſſe de con-
„ fier à mon neveu, plus par in-
„ térêt pour ſon ami, que par
„ eſtime pour moi; il a même
„ exigé ſa parole d'honneur de
„ la lui remettre en main pro-
„ pre, & de ne la laiſſer lire
„ qu'à moi ſeul : je puis vous
„ la faire voir; mais c'eſt du jeu-
„ ne Richecour que vous devés
„ la retirer : ſon procédé ſur cet-
„ te lettre me perſuade qu'il eſt
„ incapable d'en avoir un mau-
„ vais avec vous; liſés, Mon-
„ ſieur, & me conſeillés vous-
„ même : je ſçai combien vous
„ êtes à plaindre; mais je ſcai

„ auſſi que vous me donnerés
„ les conſeils qu'en cette occa-
„ ſion vous ſuivriés vous mê-
„ me.

Mon pere reçut en tremblant cette Lettre cruelle ; il ne put la lire ſans répandre un torrent de larmes, ſans rougir de honte, & ſans être de nouveau accablé de ſes diſgraces paſſées. M. de Charleval en eut une vraie pitié. Dès que mon pere eut fini ſa lecture, il dit en pleurant amérement à M. de Charleval :

„ Monſieur, vous me deman-
„ dés des conſeils ; mais votre
„ parti doit être pris : ma fille ;
„ toute innocente qu'elle eſt,
„ ne l'eſt point aſſés pour être
„ digne de vous ; mais permet-
„ tés que le plus malheureux
„ pere qui ſoit au monde implo-

„ re de vous une grace à ſon
„ tour ; c'eſt le ſecret que je
„ vous demande ; c'eſt d'impo-
„ ſer la même diſcrétion à M.
„ votre neveu ; c'eſt que mon
„ infortune ne nuiſe point à l'a-
„ mitié que je vous prie de me
„ conſerver ; c'eſt enfin que vous
„ me permettiés d'accompagner
„ ſur le champ M. le Chevalier
„ Dorville chez M. de Riche-
„ cour : je tomberai s'il le faut
„ à ſes genoux pour obtenir de
„ lui ce triſte monument des
„ malheurs de ma fille.

„ Ça été mon intention, Mon-
„ ſieur, lui répondit M. de Char-
„ leval ; comptés ſur ma diſcré-
„ tion, ſur celle de mon neveu,
„ ſur une eſtime, ſur une con-
„ ſidération que rien n'altérera
„ jamais. Cependant je dois

» vous demander une permiſ-
» ſion qui importe ſur-tout à
» l'honneur de Mademoiſelle
» de Villiers : ne déſaprouvés
» pas que je me plaigne haute-
» ment que vous m'avés manqué
» d'égard dans la recherche que
» j'ai faite de Mademoiſelle vo-
» tre fille, & qu'en un mot vous
» m'avés refuſé l'honneur de
» votre alliance ; bientôt des
» amis communs s'empreſſeront
» à renouer entre nous un com-
» merce d'amitié qui me ſera
» toujours bien cher.

Mon pere comprit aſſés toute la délicateſſe de cette façon de penſer de M. de Charleval ; il en fut pénétré de reconnoiſſance. Le Chevalier Dorville fut appellé : ſon Oncle lui fit une leçon tendre & patétique ſur la diſcrétion qu'il exigeoit de lui ;

il y mit un prix dont le jeune Dorville n'avoit pas besoin pour se porter à une action louable, après quoi mon pere partit avec lui pour la Ville de ***. Ils allerent descendre ensemble chés M. de Richecour. Celui-ci fut d'abord surpris de voir M. de Villiers avec son ami Dorville; mais le Chevalier l'ayant mis au fait de ce qui venoit de se passer chés M. de Charleval, en lui remettant la Lettre qu'il lui avoit confiée, Richecour la présenta de lui même à mon pere, en l'assurant que les intérêts seuls du Chevalier Dorville l'avoient contraint de la confier à un ami sur la discrétion duquel il devoit compter.

» Je voudrois, ajouta-t-il, » Monsieur, avoir de moins

» triſtes ſacrifices à vous faire ;
» vous voyés au moins, Mon-
» ſieur, dans cette Lettre, & ce
» ne doit pas vous être un témoi-
» gnage ſuſpect, l'eſtime ſingu-
» liere que mon pere fait de
» vous, & les veux qu'il m'au-
» toriſeroit à former, ſi j'en ob-
» tenois un jour votre permiſ-
» ſion, & l'aveu de quelqu'un
» qui doit vous être bien cher.
» Ce ſentiment, Monſieur, eſt
» la ſeule cauſe qui m'a fait dif-
» férer à brûler cette Lettre, &
» doit vous aſſurer de l'éternel
» ſilence que mon ami & moi
» nous vous promettons de gar-
» der ſur une affaire qui nous
» intéreſſe tous.

Mon pere répondit à tant de politeſſes & de généroſité par l'expreſſion de la plus tendre

dre reconnoiſſance, & partit plus tranquille pour ſe rendre à Villiers. Sa premiere idée avoit été de faire voir cette Lettre à ſa femme & à ſa fille ; mais faiſant réflexion ſur la fureur qu'elle cauſeroit à Madame de Villiers, ſur le danger de renouveller la honte de ſa fille, ſur la crainte qu'elle ne fût pas maîtreſſe de la cacher aux yeux de Richecour, de Dorville & de Charleval même lorſqu'elle ſe trouveroit en leur préſence, enfin ſur leur commune indiſcrétion : il réſolut de ne leur en pas parler, & ſe contenta de leur dire que M. de Charleval ne s'étant point expliqué avec lui d'une façon convenable ſur les avantages qu'il avoit fait eſpérer à ſa fille, ils s'étoient réci-

proquement rendu leurs paroles. Cette nouvelle n'attrista que médiocrement Madame & Mademoiselle de Villiers ; elles aimoient à se flatter de plus hautes espérances : elles se contenterent d'honorer d'un souverain mépris le pauvre M. de Charleval, tandis que de sa part il cherchoit à les dérober à celui du public.

Dès que mon pere fut seul, il relut plus tranquillement la Lettre du pere de M. de Richecour ; & comme il n'avoit rien de caché pour moi, que d'ailleurs je sçavois qu'il étoit parti de Paris dans le dessein de marier au plutôt ma sœur avec M. de Charleval, & qu'il y avoit dans cette Lettre des choses qui pouvoient me faire naître l'idée

de former un nouvel engagement, il ne balança point en me donnant l'avis du changement qui étoit arrivé dans les sentimens de M. de Charleval, de confier à ma discrétion la Lettre qui en avoit été la véritable cause.

Je devrois peut-être me dispenser de copier ici cette Lettre, sinon par la raison qu'on y trouvera un éloge de moi dont ma vanité a pû être flattée, dumoins pour les détails peu avantageux de la conduite de Madame & de Mademoiselle de Villiers : elle ne doit rien apprendre aux Lecteurs qui puisse les dégrader à leurs yeux plus qu'elles ne l'ont été, par ce que j'ai déja été contrainte d'en dire ; on y verra au contraire ce

qu'un honnête homme penſe des malheurs d'autrui, & combien il eſt porté à juſtifier ce que le public condamne ſouvent avec trop de légéreté. Mais ces mêmes Lecteurs ſe plaindroient peut-être que j'euſſe privé leur curioſité de la Lettre d'un pere raiſonnable, & de la cauſe des changemens dont j'ai rendu compte, ſans qu'on ait pû juger s'ils étoient en effet bien fondés.

La voici donc cette Lettre, telle que mon pere me l'envoya dans celle qu'il m'écrivit alors.

Lettre de M. de Richecour à ſon Fils.

» J'ai reçû, mon Fils, les deux » Lettres que vous m'avés écri-

» tes. J'aurois fait réponſe à la
» premiere dans ſon tems, ſi je
» n'avois voulu me donner celui
» d'être bien informé du mérite
» de l'alliance que vous me pro-
» poſés : elle eſt ſans contredit
» du côté de la naiſſance peut-
» être au-deſſus de ce que la
» vôtre peut prétendre, & vous
» avés raiſon, mon Fils, de pen-
» ſer que lorſqu'il s'agira de vous
» choiſir un parti ſortable, je
» ſerai moins attentif aux ri-
» cheſſes qu'au mérite perſon-
» nel, & même qu'à votre pro-
» pre inclination : mais cette
» inclination, mon cher Fils, il
» faut qu'elle ſoit bien placée ;
» il n'y a même rien contre quoi
» le cœur d'un jeune homme
» de votre âge doive être plus
» en garde, que l'éclat trompeur

» & paſſager de la beauté. Je
» ſuis enfin bien informé que
» celle de Mademoiſelle de Vil-
» liers, dont vous me parlés, a
» ſéduit bien des perſonnes qui
» valloient mieux que vous;
» mais cela même a peut-être
» plus nui à ſa réputation que
» ſa propre conduite; & pour
» que vous ne me ſoupçonniés
» pas d'uſer en cette rencontre
» avec vous d'une autorité, ou
» capricieuſe, ou trop abſolue,
» je veux bien vous rendre un
» compte exact des découver-
» tes qu'il ne m'a pas été diffi-
» cile de faire dans une Ville,
» où par malheur, Madame &
» Mademoiſelle de Villiers n'ont
» fait que trop de bruit. Sçachés
» donc, mon Fils, que Madame
» de Villiers paſſe ici dans tous

„ les esprits pour une folle &
„ pour une Coquette fieffée. Sa
„ maison, ou plutôt celle de
„ son pere, a toujours été une
„ maison de jeu & de plaisir; &
„ depuis que Madame de Vil-
„ liers est venue à Paris, ç'a été
„ le rendés-vous de gens de tou-
„ tes les espéces, depuis la plus
„ haute Noblesse jusqu'à la Ro-
„ ture. Je me garderois, mon
„ Fils, de vous dire rien de plus,
„ si je n'avois pas dessein de gué-
„ rir votre imagination d'un
„ goût violent que je ne puis ap-
„ prouver, & qu'en effet je
„ n'approuverai jamais. Jugés
„ vous-même sur ce que je vais
„ vous dire sous un secret invio-
„ ble, si j'ai tort de vous parler
„ aussi affirmativement. Made-
„ moiselle de Villiers passe ici

„ publiquement pour avoir été
„ livrée par sa mere à un Sei-
„ gneur de la Cour. Je me gar-
„ de bien d'ajouter foi à des bruits
„ si injurieux ; mais par malheur
„ ces bruits sont récents, & ce
„ qui sert à les confirmer, c'est
„ qu'il est certain que Made-
„ moiselle de Villiers a été en-
„ levée au Bal de l'Opéra ;
„ qu'elle a suivi ce même Sei-
„ gneur, & que feu M. Dorigny,
„ son beau-frere, brave Offi-
„ cier, & homme de Condition,
„ a été assassiné en voulant la
„ reprendre des bras de son Ra-
„ visseur. Il est encore certain
„ qu'elle a été conduite par le
„ Guet chés le Commissaire***
„ qui m'a rendu compte de cet-
„ te avanture. Voilà, mon Fils,
„ quelle est la personne à la-

„ quelle vous vouliés unir pour
„ jamais votre deſtinée. Encore
„ une fois, je n'ai garde, &
„ vous devés vous garder vous
„ même de croire que cette De-
„ moiſelle ait fait tort à ſa ver-
„ tu ; mais elle en a fait à ſa
„ réputation, qui pour une
„ femme, eſt un bien preſque
„ auſſi précieux que la vertu
„ même. Enfin, mon Fils, je
„ vous recommande en vous ex-
„ cuſant auprès de M. &, de
„ Madame de Villiers ſur le re-
„ fus de mon conſentement de
„ conſerver pour eux, & ſur-
„ tout pour M. de Villiers, tout
„ le reſpect & l'eſtime que vous
„ lui devés. C'eſt un des plus
„ honnêtes hommes qu'on con-
„ noiſſe ; tout le monde lui rend
„ cette juſtice, & pour vous

„ prouver que je me ſerois tenu
„ honoré de ſon alliance, je
„ voudrois, mon Fils, que la
„ jeune Madame Dorigny, ſa
„ fille, voulût agréer votre hom-
„ mage & vos ſervices. Je con-
„ nois peu de femmes à Paris
„ auſſi reſpectées & auſſi reſpec-
„ tables qu'elle l'eſt : il n'eſt
„ bruit ici que de ſes vertus,
„ de ſon eſprit & de ſes talens.
„ On dit qu'elle n'eſt pas à beau-
„ coup près auſſi belle que ſa
„ ſœur ; mais en même tems on
„ dit qu'elle eſt infiniment plus
„ aimable. Je ſouhaite, mon
„ Fils, que vous la connoiſſiés,
„ & que vous puiſſiés un jour lui
„ plaire ; ſon mérite me feroit
„ oublier les malheurs de ſa fa-
„ mille, comme la Cour & la
„ Ville les oublient dès qu'il eſt

„ queſtion de Madame Do-
„ rigny. Adieu, mon cher Fils,
„ que ceci ſoit pour vous ſeul ;
„ rien après notre honneur ne
„ doit nous être ſi cher que ce-
„ lui d'autrui.

„ Je vous embraſſe bien ten-
„ drement, mon Fils, & ſuis
Votre Pere.

Mon pere aprés avoir fait partir cette Lettre, alla paſſer quelque tems dans ma terre. Pendant ſon ſéjour il ne s'occupa qu'à mettre dans les comptes de mes Fermiers le même ordre qu'il avoit déja mis dans mes autres affaires. Madame & Mademoiſelle de Villiers profiterent de ſon abſence pour faire quelques voyages dans la Ville de ***. M. de Charleval y joua le rôle qu'il s'étoit promis ; Made-

moiſelle de Villiers le bouda, & ne traita gueres mieux M. de Richecour. Pour le Chevalier, il n'en étoit plus queſtion, & ma ſœur étoit toute diſpoſée à recevoir & à ſouffrir même les nouveaux hommages qu'on ne pouvoit manquer de lui offrir. Enfin, le hazard ou plutôt ſa mauvaiſe fortune fit arriver à la la Ville de *** un homme de très-bonne maiſon, que quelques affaires concernant une ſucceſſion y avoient conduit, & y firent ſéjourner. On le nommoit le Baron d'Aubecourt; il ſe préſenta dans la Ville d'un air aſſés brillant. Il avoit trente ou trente-deux ans au plus: il étoit d'une taille avantageuſe; & ce qu'on pouvoit dire de mieux de ſa phiſionomie, c'eſt

qu'il l'avoit noble, mais dure & fiere. Il vit Mlle de Villiers, & d'abord elle fit sa conquête : elle se conduisit mieux en cette occasion qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. M. le Baron d'Aubecourt avoit les passions trop vives pour se rebutter d'une conduite réservée ; une chose aida même à le déterminer. L'estime qu'on avoit pour mon pere, pouvoit devenir utile à ses affaires. Il parla de mariage. Alors il fut mieux reçu, ma mere ne voulut pas manquer encore cette occasion ; mon pere moins content qu'excédé des écarts & de la persécution de sa femme & de sa fille, consentit, quoi qu'à regret, d'y donner les mains. Le Baron étoit d'une maison connue, il possédoit de belles terres ; en un

mot on le croyoit riche, & après quelques enquêtes & les préliminaires ordinaires des mariages, ma sœur devint enfin Madame la Baronne d'Aubecourt. Helas! la joie de ce mariage ne dura qu'autant que l'affaire du Baron : il la perdit, son humeur s'en prit à tout le monde. Ce qu'il y eut de plus cruel pour ma sœur, son mari devint bizarre & jaloux de son ombre. On apprit aussi bien-tôt que presque tout son bien étoit saisi, & chargé de dettes pour le moins aussi considérables que les fonds sur lesquels elles étoient hypotéquées. Ses terres étoient tombées dans un dépérissement total, & leur valeur actuelle ne pouvoit plus suffire qu'à peine à satisfaire ses créanciers & ceux de sa maison.

En un mot, M. d'Aubecourt ne se soutenoit dans le monde que par d'odieuses chicanes, & ne vivoit que de quelques provisions qu'il avoit eu jusqu'alors le crédit ou l'adresse de se faire adjuger. Dans cette triste situation ma sœur fut encore persécutée pour s'engager à de nouveaux emprunts ; mais comme elle n'étoit point majeure, mon pere, comme son Tuteur naturel, refusa d'y consentir. Il la fit séparer de biens, & bientôt M. d'Aubecourt se trouva heureux de pouvoir se débarasser de sa femme, en consentant qu'elle se retirât dans un Couvent, sans y être à sa charge. Heureusement pour elle, le seul fruit qu'elle eut de cette triste union, mourut presque en naissant. Tel fut

& tel eſt aujourd'hui le ſort de la belle de Villiers. J'ai tâché & je fais encore mon ſoin le plus cher de l'adoucir, en lui donnant tous les ſecours dont elle peut avoir beſoin, & que la fortune dont je jouis me met à portée de lui procurer.

Je n'ai point interrompu tout ce qui a eu rapport à la deſtinée de ma ſœur, pour ne point jetter de confuſion dans ce qui me reſte à dire des événemens de ma vie, qui m'ont conduit à l'état heureux & ſolide dont je jouis aujourd'hui.

Le Lecteur m'a laiſſée dans l'accablement d'une douleur bien vive & bien amere : la perte de M. Dorigny me fut long temps préſente & ſenſible ; mais enfin le tems & la raiſon, comme je

l'ai déja avoué, plus encore la tendre amitié de Madame de Francheville, celle de ſa mere, de ſon frere & de ſa belle-ſœur, firent ſuccéder un genre de conſolation bien douce à la triſte impreſſion qui me reſtoit de la perte que j'avois faite : je ne voulus point, il eſt vrai, revoir les lieux que j'avois habités avec M. Dorigny ; mais j'obtins d'aller paſſer au Convent avec la Marquiſe de Beaumont, le reſte du temps qu'elle avoit réſolu d'y demeurer pendant la premiere année de ſon deuil : il y en avoit alors à peine la moitié d'écoulée.

J'y vis quelquefois le vieux Comte de Saint Furcy ; mais il ne me parla jamais de ſon fils, & j'étois peu diſpoſée à lui en parler moi-même. Cependant j'ap-

pris par le Marquis de Beaumont, qu'il étoit tombé dangéreuſement malade, depuis le moment où ſa préſence, comme je l'ai dit, me ſauva peut-être la vie ; je fus ſenſiblement touchée de cette nouvelle. L'exactitude du jeune Marquis ſon ami à m'inſtruire tous les jours de ſon état, me diſpenſa de la néceſſité de m'en informer : j'appris donc que le jeune Comte étoit ſoupçonné d'avoir le foie attaqué, & que de grands chagrins devoient en avoir été la cauſe. Je frémis de penſer que j'euſſe pû y contribuer. Enfin plus cette maladie fut longue & dangéreuſe, plus elle vint à bout de réveiller dans mon âme un ſentiment que l'honneur ſeul m'avoit fait étouffer, & qu'il n'étoit

plus en état de combattre : je ne cherchai pas moins à le détruire, par les mêmes réflexions & les mêmes craintes qui me l'avoient fait sacrifier à M. Dorigny ; mais mon cœur n'étoit pas fait pour s'endurcir à la vûe des maux que je m'accusois d'avoir causés moi-même à un homme qui le premier, & le seul alors, m'avoit paru si digne de tout mon attachement.

Je dévorai long tems cette secrette peine, qui mettoit à tout moment la décence de mon état en contradiction avec mon cœur, & ma raison en opposition avec moi-même. Mon cœur céda cependant, ou plûtôt je cédai moi-même à ces cruels ennemis de ma tranquillité ; mais lorsque je me représentois que S. Furci

en me rendant à toute ma douleur, m'avoit en même tems rendue à la vie, je me reprochois la fermeté, que dis-je ? la dureté de mes réfolutions, & j'enviſageois avec horreur la cruelle néceſſité qu'un devoir, ſans doute trop auſtere, s'efforçoit de m'impoſer. Voilà quelles étoient & quelles furent long-temps les penſées que le danger du jeune Comte de S. Furcy fit ſucceder à ma douleur. Plus de trois mois de mon veuvage s'étoient déja paſſés dans cette cruelle alternative de ſentimens également douloureux, quand M. le Marquis de Beaumont après avoir vû Madame ſa mere, demanda à m'entretenir en particulier ; je friſſonnai des nouvelles dont je craignois qu'il

n'eût à m'inſtruire, tant il me parut défait & embaraſſé.

» Ah ! Monſieur, lui dis-je, en » l'abordant, ſi c'eſt quelque » nouveau malheur, que vous » ayés à m'annoncer, par pitié » daignés ne me le pas appren- » dre.

» Non, Madame, me répon- » dit le Marquis, & celui qui » m'envoie ſeroit bien moins » à plaindre, s'il avoit été té- » moin du ſentiment d'intérêt, » que vous venés de me laiſſer » appercevoir pour lui. Les Mé- » decins croient avoir actuelle- » ment moins à craindre pour ſa » vie : mais la véritable cauſe de » ſes maux ne leur eſt pas connue, » & n'eſt pas de leur reſſort ; il » n'y a que moi dans le monde, » à qui S. Furcy l'ait confiée, il

» n'y a que vous qui puiſſiés le » rendre à la vie & à ſes amis.

» Moi ! Monſieur, lui répon- » dis-je : Ciel, qu'oſés vous me » dire ? Helas ! Songés-vous à » l'état où je ſuis ?

» Ecoutés moi de grace, Ma- » dame, me dit le Marquis ; non » vous n'êtes point aſſés barbare, » pour refuſer à mon ami, à un » homme à qui vous devés vous- » même la vie, le foible ſecours » que j'oſe vous demander pour » la lui rendre. Il n'eſt pas queſ- » tion, Madame, qu'il oſe ſe » préſenter à vous. Helas ! quand » même vous lui accorderiés cet- » te faveur, S. Furcy ne ſeroit » pas en état d'en jouir ; mais il » lui eſt permis d'écrire : ne lui » refuſés pas la légére conſola- » tion de vous expoſer par cette

„ innocente voie l'état malheu-
„ reux auquel il eſt réduit. Je
„ ne lui ai point caché la part
„ que vous y avés priſe, voulés-
„ vous qu'il m'accuſe de lui en
„ avoir impoſé ? Daignés, Ma-
„ dame, par pitié pour lui, par
„ amitié pour moi, ne vous point
„ oppoſer à la demande que j'oſ-
„ ſe vous faire.

„ Helas, Monſieur, lui répon-
„ dis-je, où me réduiſés-vous ?
„ Que me demandés-vous ?

„ Que vous me pardonniés,
„ me dit-il, en me préſentant une
„ lettre : que vous liſiés ce que
„ S. Furcy vous écrit : que vous
„ lui faſſiés réponſe, dûſſiés-
„ vous lui prononcer ſon Arrêt ;
„ ſa vie eſt en vos mains, votre
„ refus, votre ſilence, la lui ra-
„ viront ſûrement, & votre

„ main peut la lui conſerver,
„ ou du moins la lui ravir d'une
„ façon moins douloureuſe &
„ moins barbare. "

Ma ſurpriſe, mon ſaiſiſſement, mes larmes, jetterent la confuſion dans mon ame. De tous les ſentimens dont je dûs être agitée, celui de la pitié fut le ſeul auquel j'eus la force de m'abandonner. Je reçus la lettre de S. Furci d'une main tremblante, ſans oſer lever les yeux ſur le Marquis de Beaumont; je lui dis d'une voix timide, & avec une honte qui ne devroit être faite que pour le front des coupables :

„ Allés, Monſieur, dites à vo-
„ tre ami que j'ai reçu ſa lettre,
„ que je la lirai... Si je puis y
„ répondre, je le ferai; mais dites

„ tes-lui du moins qu'il prenne
„ ſoin de ſa vie.

„ Je vais la lui rendre, Ma-
„ dame, me dit le Marquis en
„ me quittant.

Dès que je me trouvai ſeule dans ma chambre, je fus à la vérité frappée par un ſecret repentir de la complaiſance que j'avois eue, & par l'eſpéce d'engagement que je venois de prendre; mais ce ſentiment ne put rallentir la curioſité, peut-être même l'impatience, de lire la lettre du malheureux S. Furcy, dont je vais tracer ici la fidelle copie.

„ J'ai beſoin, Madame, de
„ toute la pitié, dont je con-
„ nois votre ame capable, & que
„ mon etat doit inſpirer, pour
„ oſer prendre la liberté de vous

„ écrire ; mais n'imaginés pas
„ que j'euſſe eu cette audace,
„ ſi la tendre compaſſion de
„ mon ami ne m'y eût forcé :
„ rendés-moi cette juſtice, Ma-
„ dame, n'augmentés pas par
„ vos ſoupçons des malheurs
„ que je ne ſupporte qu'à peine,
„ & que je n'ai pas long-temps à
„ ſupporter. Helas ! c'eſt peut-
„ être en vain que je céde aux
„ importunités de M. le Mar-
„ quis de Beaumont. Plus j'exa-
„ mine ce que je penſe, ce que
„ je ſens, moins j'ai la hardieſ-
„ ſe de vous entretenir : le ſeul
„ ſentiment que je me croye
„ permis en vous écrivant, c'eſt
„ celui de la reconnoiſſance.
„ Vous avés été ſenſible à mes
„ maux ; il ne doit pas m'être dé-
„ fendu de vous en rendre graces.

„ Si la cauſe de mon état & de
„ mes malheurs avoit pû vous
„ être auſſi inconnue qu'elle l'eſt
„ à ceux qui s'empreſſent à me
„ ſoulager, j'aurois voulu mourir
„ ſans vous expoſer à me plain-
„ dre, ou à me regretter. Non,
„ Madame, une ame auſſi fran-
„ che, auſſi tendre, auſſi ſin-
„ cere que la mienne n'a pû ſe
„ tromper ſur la candeur de
„ la vôtre. Je vous ai été cher,
„ moins, à la vérité, que votre
„ raiſon, moins que votre de-
„ voir. Eh ! ne leur avés-vous
„ pas fait d'aſſés longs ſacrifices?
„ qu'ont-ils encore à vous de-
„ mander ? Pardon, Madame,
„ je ſens que j'en dis plus que je
„ ne dois, plus que je n'ai vou-
„ lu dire ; mais un ſeul mouve-
„ ment de votre indignation

» peut vous venger, & mettre
» hors d'état de vous offenser
» jamais un homme qui ne peut
» vivre que pour vous, & qui
» doit désirer la mort, s'il a le
» malheur de mériter votre dis-
» grace. » S. Furcy.

Je ne pus lire cette lettre sans la baigner de mes larmes ; je n'éprouvai que trop que toute ma raison étoit sans pouvoir contre l'attendrissement de mon cœur : je me sentois assés de force pour le contraindre au silence ; mais je n'en trouvois point pour condamner un sentiment qui n'avoit rien d'illégitime dans S. Furcy, & que le temps enfin devoit un jour me rendre permis. Aussi étois-je moins embarrassée de ma façon de sentir que de celle de

m'exprimer : je ne voulois dire dans ma réponſe que ce que la décence, que ce que l'incertitude de l'avenir pouvoient me permettre ; en un mot, que ce que je ſentois être néceſſaire pour conſerver les jours du jeune S. Furcy, ſans trop nourrir & ſans éteindre tout-à-fait ſes eſpérances. Il eſt vrai que le caractére inflexible du Comte ſon pere me les faiſoit croire frivoles & mal fondées ; je pris donc la réſolution d'y répondre. Voici à peu près la lettre que j'envoyai le lendemain au Marquis de Beaumont, pour la remettre lui-même à ſon ami.

» Si je ne rendois à votre ver-
» tu, Monſieur, la même juſtice
» que vous daignés rendre à la
» candeur de mon ame, je n'au-

» rois pas pris ſur moi de rece-
» voir votre lettre, encore moins
» d'y faire réponſe, dans les cir-
» conſtances d'une perte auſſi ré-
» cente. Ce n'eſt, Monſieur, ni
» pour vous tromper, ni pour
» me peindre plus ſenſiblement
» touchée que je ne le ſuis en
» effet, que je vous rappelle un
» ſouvenir que le tems, la raiſon
» n'ont point encore aſſés effacé
» de mon ame; je ſçais qu'ils doi-
» vent en venir à bout, & ce que
» la décence ſeule devroit m'em-
» pêcher de faire aujourd'hui,
» un jour la raiſon pourra me
» le permettre: je n'ai pas be-
» ſoin des ſentimens que je croi-
» rois peut-être alors m'être per-
» mis, pour m'intéreſſer vive-
» ment à votre état; l'idée d'en
» avoir pû être innocemment

» la cauſe, m'afflige bien ſin-
» cérement : mais, Monſieur,
» vous ſçavés à quelle autorité je
» me ſuis ſoumiſe ; vous etiés,
» vous êtes encore ſous les loix
» d'une autorité pareille, de quel-
» le eſpérance pouvions-nous
» & pourriés-vous encore vous
» flatter ? Soyés content, Mon-
» ſieur, de ce que je vais vous di-
» re : je ſçais que je vous dois la
» vie ; & puiſque vous vous ſou-
» venés de m'avoir été cher, vous
» devés penſer que ma recon-
» noiſſance n'eſt pas le ſeul ſen-
» timent qui m'engage à vous ex-
» horter, à vous demander avec
» inſtance de prendre ſoin d'une
» vie qui eſt chere à vos amis.

Villiers Dorigny.

Le Marquis de Beaumont n'eut pas plûtot remis ma lettre à ſon

ami, qu'il vola chés moi, guidé par l'impatience de m'en apprendre le succès, autant que par la priére de M. S. Furcy.

» Voyés, me dit-il en me remettant un billet; voyés, Madame, les miracles que vous » êtes capable de faire.

Je pris le billet de S. Furcy, je ne feignis point même de le lire en sa préſence : Voici ce que j'y trouvai.

» Je vivrai, Madame : vous » me l'ordonnés, cet ordre ſeul » pouvoit me rendre à la vie; » mais ce ſeroit en vain que je » voudrois vous obéir, s'il ne » m'étoit pas permis d'eſpérer de » vivre pour vous : s'il eſt vrai » que la raiſon puiſſe vous parler un jour en ma faveur, l'autorité dont vous me menacés

» ne ſera peut-être pas invincible
» à la tendreſſe ; permettés-moi
» de m'en flatter.

» Je n'ai pas voulu, Madame,
» me dit le Marquis, que mon
» ami vous en dît davantage, je
» lui ai arraché le papier des
» mains ; j'avois trop d'impa-
» tience de vous revoir, & trop
» de crainte qu'il ne s'échauffât
» la tête en vous écrivant plus
» au long, comme il eût ſans
» doute voulu faire : j'ai calmé
» vos inquiétudes communes, ce-
» la me ſuffit pour le préſent ;
» pardonnés-moi déſormais ſi je
» mets tout en œuvre, pour par-
» venir à faire votre commun
» bonheur.

Vous êtes fol, Marquis, lui dis-je en riant, comme il ſe levoit pour paſſer chés ſa mere.

Elle se disposoit à partir bien-tôt pour aller passer le reste de son veuvage au Château de Beaumont, & elle avoit même arrangé que je ferois le voyage avec elle. Il y avoit déja quelque tems que j'avois reçu la lettre dans laquelle mon pere m'avoit envoyé celle du pere de Richecour, dont j'ai fait mention en parlant du mariage de ma sœur, duquel je venois aussi d'être informée. J'avoue que j'avois fait bien moins d'attention à ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans la lettre de Richecourt, que je n'en fis au billet de Saint Furcy & à la vivacité du Marquis de Beaumont; je conviens de bonne foi, que ce fut le premier baume qui entra dans mon ame. De ce moment mes idées devinrent moins

lugubres & moins noires ; il eſt vrai que je concevois peu d'eſpérance, mais je jouiſſois au moins de la douceur de ſçavoir que M. de S. Furcy prenoit tous les jours de nouvelles forces : je me flattois d'avoir contribué au rétabliſſement de ſa ſanté ; cette ſeule penſée me ſembloit ſuffire à mon bonheur, mais il devoit encore être altéré plus d'une fois. Le premier chagrin que j'éprouvai, ce fut la néceſſité de partir avec la Marquiſe Douairiere de Beaumont, ſans avoir vû le jeune Comte de S. Furcy. La Marquiſe ne voulut faire aucune viſite avant ſon départ, elle reçut dans ſon Couvent les adieux de ſa famille & de ſes amis: le vieux Comte de S. Furcy vint comme les autres lui ſouhaiter un bon

voyage ; il me fit l'honneur de me voir : je ne m'apperçus d'aucune diminution de ſes bontés pour moi ; il me dit même qu'il falloit penſer à me remarier ; que jouiſſant actuellement d'une fortune fort honnête, je pourrois trouver un très-bon parti ; qu'il ſeroit charmé de me le procurer ; qu'il me regardoit toujours comme ſa fille, & qu'il devoit s'intéreſſer à mon ſort : mais enfin je ne vis point ſon fils. Comme je ne pouvois en accuſer ſon indifférence, je me mis dans la tête qu'il étoit moins bien que ſon ami ne vouloit me le faire croire : un petit billet qu'il me fit rendre le jour même de notre départ, devoit ou diſſiper mes inquiétudes ſur ſon état, ou me faire penſer qu'il vouloit me le cacher ſous le

prétexte d'une contrainte dont il n'avoit pas été le maître : c'eſt auſſi l'effet qu'il fit ſur moi, c'eſt à-dire qu'il me laiſſa dans mes doutes.

» On m'apprend, Madame, » m'écrivoit-il, que vous partés » demain: ſi j'avois été le maître » de faire ma volonté, j'aurois eu » le bonheur de vous voir avant » votre départ; mais l'autorité qui » m'en prive n'en aura jamais aſ- » ſés ſur mes ſentimens pour les » contraindre, ils vous ſont tous » dévoués, ſoyés-en certaine. Je » ne vous demande en ce mo- » ment aucun gage des vôtres : » il doit me ſuffire de vous con- » noître pour être tranquille ; » votre cœur eſt incapable de dé- » guiſement & d'inconſtance : » vous ne m'auriés pas permis de

» vivre pour vous, ſi vous aviés
» deſſein de vivre pour un autre.
» Je vais ne m'occuper que de
» vous pendant votre abſence, &
» ne travailler qu'à me rendre
» digne du bonheur d'être à
» vous. S. Furcy.

Je partis avec cette légère conſolation, que les aſſurances mêmes du Marquis de Beaumont ne pouvoient rendre aſſés ſolide pour en ſéparer mes inquiétudes. Dès que Madame de Beaumont fut arrivée chés elle, elle y fut viſitée par tous ſes voiſins de Ville & de campagne. J'eus la ſatisfaction d'y voir mon pere, de m'entretenir longuement avec lui ſur tout ce qui avoit rapport à mes affaires & à ma famille. Ce fut dans cet entretien qu'il m'ap-

prit tout ce qu'il n'avoit pû me mander des circonſtances du mariage de ma ſœur : il commençoit à en être peu content, il en prévit avec moi les ſuites, dont j'ai déja rendu compte. C'eſt ce que j'eus bien-tôt lieu de juger moi-même, lorſque ma mere préſenta M. le Baron d'Aubecour, & ma ſœur à la Marquiſe : le Baron me parut inquiet, ma ſœur triſte & abbattue. Cependant Madame de Villiers faiſoit ſonner haut la grande alliance qu'elle avoit ſçu faire. Elle parloit avec éloge de l'union de ſon gendre & de ſa fille ; mais elle n'avoit pas encore long-tems à jouir de cette eſpèce de triomphe, comme je l'ai déja dit. M. de Richecour ſe fit auſſi préſenter chés la Mar-

quiſe ; il me fit l'honneur d'avoir pour moi des attentions marquées, & des égards particuliers: je les reçus avec politeſſe, ſans faire alors réflexion à ce que j'avois vû pour moi dans la lettre de ſon pere. Je cauſai avec lui familiérement : je ne ſçais s'il me trouva de l'eſprit, mais je lui en trouvai, même du bon ſens, de la raiſon, & des principes de vertu ; je louai toutes ſes bonnes qualités, ſi rares dans un homme de ſon âge : il reçut mes louanges avec cet air d'embarras que fait ordinairement naître la modeſtie. C'eſt ainſi que j'en jugeai : ſi j'y fus trompée, il y a apparence qu'il ſe trompa lui même à l'accueil qu'il avoit reçu de moi, comme j'eus bientôt lieu de le penſer.

Il y avoit près d'un mois que nous étions à Beaumont, je n'avois point encore été prendre poſſeſſion de ma terre : mon pere m'engagea à y venir paſſer quelques jours avec lui ; c'étoit me propoſer une partie trop agréable & trop chere pour la remettre : la Marquiſe y conſentit, m'y excita même. Deux jours après que je fus chés moi, mon pere reçut une lettre qu'il décacheta ſur le champ.

» Ah ! ma fille, me dit-il en » l'ouvrant, c'eſt une lettre de » M. le Comte de S. Furcy.

Je rougis & je pâlis tour à tour, ne ſachant ſi elle étoit du pere ou du jeune Comte ; mais apprenant bien tôt que c'étoit le pere qui l'avoit écrite, je tremblai qu'elle ne contint quelque funeſ-

te nouvelle sur l'état de son fils : je pensai m'en trouver mal. Mon pere après en avoir lû quelque chose, me la remit, en me disant:

» Tiens, ma chere fille ; lis » toi-même cette lettre, elle te » regarde plus que moi.

La voici cette lettre fatale ; on jugera en la lisant de l'impression qu'elle dut me faire.

» L'honneur que vous m'avés » fait, Monsieur, en me choisis- » sant pour tenir sur les fonts » votre aimable fille Madame » Dorigny, doit m'associer aux » soins & aux devoirs de la pa- » ternité ; aussi l'ai-je toujours » aimée comme ma fille. Le » plus heureux hasard du monde » me fournit une occasion bien » favorable d'exercer envers el- » le l'office de pere. Voici donc,

» Monſieur, ce qui me met à
» portée de vous propoſer pour
» notre chere fille un parti très-
» avantageux : elle eſt trop jeu-
» ne pour qu'il lui convienne de
» reſter veuve dans le monde à
» ſon âge. Vous avés dans la Vil-
» le de *** un jeune Monſieur de
» Richecour homme de bonne
» naiſſance, dont le pere, l'un
» des plus honnêtes hommes du
» monde, eſt dans un des meil-
» leurs poſtes de la Finance. Le
» bon-homme Richecour dont
» je connoiſſois le mérite ſans
» que ſa perſonne me fût connue
» vint me trouver il y a deux
» jours : je ne ſçais par où il
» a appris l'intérêt que je prens
» en tout ce qui vous touche ;
» mais enfin il s'eſt adreſſé à
» moi, non pour prendre des

» informations sur le mérite de
» Madame Dorigny qu'il m'a dit
» lui être parfaitement connu,
» ni sur sa fortune, dont il se se-
» roit peu mis en peine, mais
» pour me prier de vous deman-
» der notre chere fille en maria-
» ge pour son fils; il m'a assuré
» que ce fils vous étoit connu, &
» que vous l'honoriés de votre
» estime: il m'a confié que ce jeu-
» ne homme avoit eu les mêmes
» desseins pour votre fille aînée,
» mais que n'ayant pû parvenir
» à l'honneur de lui plaire, il dé-
» siroit plus ardemment encore
» que Madame Dorigny consen-
» tît à devenir le lien d'une al-
» liance que son fils & lui même
» avoient extrêmement à cœur.
» M. de Richecour ne souhaite
» rien de plus pour son fils que de

» lui procurer une femme raiſon-
» nable. Il la trouve bien dans
» ma chere filleule. Comme ſon
» intention eſt que vous & Ma-
» dame Dorigny ſoyés abſolu-
» ment les maîtres des condi-
» tions, dès que j'aurai votre ré-
» ponſe, qui je crois ne peut
» être que favorable, je l'enga-
» gerai à venir avec moi à Beau-
» mont, où j'ai promis à la Mar-
» quiſe de me rendre inceſſam-
» ment avec ſon fils & ma fille;
» là nous ſerons à portée de ter-
» miner cette affaire en peu de
» jours: j'en fais d'avance mille
» tendres complimens à Mada-
» me Dorigny. Mon fils qui ſe
» portoit beaucoup mieux, ſe
» trouva hier aſſés mal; j'eſpére
» que ce ne ſera rien. Je ſouhaite
» qu'il ſoit en état de faire avec

» nous le voyage de Beaumont ;
» mais je crains que cette rechu-
» te ne puiſſe le lui permettre.
» Je ſuis avec les ſentimens que
» vous me connoiſſés, Mon-
» ſieur, &c. S. Furcy.

J'avois été accablée en liſant cette lettre ; mais je ne pus retenir un torrent de larmes, en finiſſant cette cruelle lecture.

» Ah ! mon pere, m'écriai-je
» en ſanglottant ; quoi, je ſerois
» condamnée à donner la mort à
» M. de S. Furcy? Qu'entens-je,
» mafille, me répondit mon pere,
» quoi ſeroit-il encore queſtion
» de M. de S. Furcy dans votre
» cœur ? Vous me faites trem-
» bler.

Mon pere avoit ignoré tout ce qui s'étoit paſſé à Paris avant mon départ : comme je ne pen-

ſois pas que dans mon état perſonne s'aviſât de vouloir troubler mon repos, je lui avois fait myſtere des diſpoſitions & des lettres du malheureux S. Furcy: je les portois toujours ſur moi ces cheres lettres. Je les tirai, je les préſentai à mon pere, en tombant à ſes genoux, & je lui dis :

» Pardonnés-moi, oh ! mon » très-cher pere, pardonnés à » votre malheureuſe fille. Voyés » ces lettres : voyés mes larmes : » voyés mon déſeſpoir : je ne vous » demande point de grace pour » moi ; mais ne permettés pas » que je ſois la cauſe de la mort » d'un homme, à qui je dois moi- » même la vie, du plus honnête- » homme du monde, d'un hom- » que j'aime enfin. Helas ! ſi vous

» n'avés pitié de moi, ſi vous ne
» me raſſurés, ſongés qu'en per-
» dant S. Furcy, vous me per-
» drés moi-même. Je mourrois
» plûtôt que de vous déſobéir
» ou de vous déplaire ; mais je
» mourrai ſi je vous obéis.

Pendant que je parlois à mon pere, il avoit les yeux ſur les lettres de S. Furcy : il ne put y refuſer des larmes de tendreſſe ; je les vis couler. Je me crus dans ce moment rendue à la vie ; j'eus la force de lui raconter ce qui y avoit donné occaſion, & comment elles m'étoient parvenues. Ma ſincérité augmenta ſon attendriſſement.

» Quelle ſituation, me dit-il,
» ma chere fille, & pour vous &
» pour moi ! Que dois-je répon-
» dre à M. le Comte de S. Furcy?

Puis-je

» Puis-je rejetter ſa propoſition
» ſans qu'il me ſoupçonne d'être
» complice d'un engagement
» qu'il doit déſaprouver ſans
» doute, que je déſaprouve moi-
» même ? car, ma fille, ne vous
» flattés pas que mon cœur puiſ-
» ſe entrer dans vos projets. Puis-
» je même prendre ſur moi de
» paroître les ignorer? Ah ma fil-
» le, que ne peut point ſur ton
» pere l'amour que j'ai pour toi!
» Mais helas ! Que faire ? que
» dire ? quel parti prendre ?

» Ah ! mon pere, m'écriai-je,
» ſauvons S. Furcy. Helas ! pen-
» dant que vous délibérés il
» meurt peut-être. Quoi ! je ſuis
» à peine dans le ſixiéme mois
» de mon veuvage, & l'on oſe
» me propoſer de nouveaux en-
» gagemens?

» Eh bien, ma fille, me dit » mon pere, ſervons-nous de ce » pretexte; retardons du moins » nos malheurs, ſi le Ciel ne » nous fournit pas quelque moyen » de les éviter.

Dans ce moment où mon pere ſe diſpoſoit à faire ſur le champ réponſe au vieux Comte de S. Furcy, nous entendîmes entrer des chevaux dans la Cour du Château. Que devins-je, grands Dieux! quand je reconnus le Valet de chambre du Marquis de Beaumont qui arrivoit en poſte. Non on ne meurt point de ſaiſiſſement, puiſque je n'expirai pas quand il s'approcha de moi une lettre à la main.

Qu'allés-vous nous apprendre, lui dit mon pere? car je n'avois pas la force de parler: comment

avés-vous laissé le jeune Comte de S. Furcy ?

» Cette lettre de mon maître, » dit le courier, en contient une » de M. le Comte. Je n'attens » que la réponse pour retourner » en diligence la porter à Paris.

Ah donnés, lui dis-je. J'ouvris avec précipitation le paquet; sans m'arrêter à la lettre du Marquis, je lûs avec empressement ce peu de lignes qu'avoit tracées la main tremblante de S. Furcy.

» On vient de me donner le » coup de la mort, Madame; » il ne me manque plus pour ter- » miner ma vie, que d'appren- » dre mon sort de vous même : » c'est helas ! ce qui peut m'ar- » river de plus cruel ; mais j'ai » besoin que l'état où je suis fi- » nisse. Si je vous perds, puis-je

» accumuler trop de malheurs ?
» Ceux que j'attens termineront
» enfin ceux que j'endure enco-
» re. Adieu, Madame.

Je ne me donnai pas le tems de lire la lettre du Marquis : j'écrivis dans le trouble & dans les larmes quelques mots qui paroiſſoient encore trop longs à mon impatience.

» Vivés, mon cher S. Furcy,
» je n'épouſerai jamais Richecour : jamais je n'en formai le
» deſſein ; je ne ſerai jamais qu'à
» vous, je ne puis vivre que pour
» vous, je n'aime, & n'aimerai
» jamais que vous.

De Villiers Dorigny.

Partés, dis-je au courier, en lui remettant cet écrit encore mouillé de mes pleurs ; partés à l'inſtant, portés ceci à l'ami de

votre maître ſans aller ailleurs. Je lirai la lettre de M. le Marquis, & je lui ferai reponſe.

Mon pere me vit écrire, donner mes ordres, faire enfin partir le Valet de chambre de M. de Beaumont, ſans paroître prendre aucune part à ce qui ſe paſſoit en ſa préſence ; il demeura ſurpris & preſque immobile : je n'oſois moi-même lever ſur lui les yeux.

» Ah ! ma fille, ma fille, me » dit-il enfin, quelle démarche » inconſidérée ! Ciel, détournés » les malheurs que je crains. Je » te laiſſe, je vais répondre au » pere de M. de S. Furcy. Que » pourrois-je te dire dans l'état » où je te vois?

Dès que je fus ſeule, je lus & relus le Billet de mon cher S.

Furcy ; je n'étois occupée que de ma douleur, & de l'impatient désir que ma réponse lui fût remise. Je voulus cependant lire la lettre du Marquis: il me mandoit en peu de mots que le pere de son ami avoit annoncé à son fils que j'allois épouser M. de Richecour ; que c'étoit une affaire arrangée avec moi-même, depuis mon séjour à Beaumont ; que le pauvre S. Furcy s'étoit évanoui à cette nouvelle ; qu'en reprenant ses sens dans ses bras, le Marquis l'avoit forcé de m'écrire, & qu'il avoit sur le champ fait partir son Valet de chambre en poste, avec ordre de ne se point arrêter qu'il ne m'eût remis ce billet avec la lettre qu'il m'écrivoit lui-même. Il m'exhortoit à répondre à S. Furcy ; mais

à n'écrire qu'à lui, si je n'avois rien de consolant à mander à son ami. Il finissoit par m'assurer que si le malheur de son ami pouvoit encore être douteux, il alloit mettre tout en œuvre pour le rendre à la vie & pour me le conserver.

Que ne vous devrai-je point, mon cher Marquis, dis-je tout haut, croyant lui parler à lui-même!

Mon pere fit partir le lendemain pour M. le Comte de S. Furcy la réponse dont nous étions convenus: j'écrivis de mon côté au Marquis de Beaumont. L'on peut juger par l'état de mon ame de tout ce que ma lettre contenoit de tendre pour son ami, & de l'expression de ma reconnoissance à son egard.

Cet état ne reçut aucun adouciſſement pendant plus de dix jours : je les paſſai dans la douleur, dans les larmes. Non ſeulement je ne voulus point retourner à Beaumont, mais cette cruelle ſituation me ſervit de prétexte pour ne voir perſonne. Richecour qui avoit reçû des lettres de ſon pere, courut me chercher chés la Marquiſe ; il étoit accompagné du Baron d'Aubecour qu'il avoit intéreſſé pour lui, à ce que j'ai ſçu depuis, ſur la promeſſe de lui faire prêter par ſon pere les ſommes dont il auroit beſoin pour l'arrangement de ſes affaires. Ils vinrent auſſi inutilement chés moi, je ne parus point en leur préſence. Mon pere les reçut ; mais ſans s'écarter de la politeſſe ni des

égards, il leur fit entendre que la perte que j'avois faite étoit trop récente ; que j'en étois encore trop pénétrée, pour entendre à la propoſition d'un nouvel établiſſement ; que lui-même n'auroit pas la force de me le propoſer avant que mon deuil fût abſolument fini : il les congédia ainſi, en paroiſſant ſeulement reculer l'effet de leurs eſpérances, malgré les vives ſollicitations du Baron d'Aubecour.

Mes douleurs reçurent enfin un léger adouciſſement par la préſence du Marquis de Beaumont ; il étoit arrivé en poſte chés Madame ſa mere. Ne m'y ayant point rencontrée, il ne voulut pas différer d'un moment de ſe rendre chés moi : ſa vûe dans tout autre moment m'eût

cauſé les plus vives allarmes ; mais elle ne m'annonça rien de ſiniſtre.

» Je viens, s'écria-t-il en m'abordant, je viens, Madame, » vous raſſurer ſur les jours de » mon ami ; je viens vous en » rendre graces : c'eſt vous qui » l'avés rappellé encore une fois » à la vie ; vous n'épouſerés point » Richecour.

A ces mots, malgré la préſence de mon pere, je me jettai dans les bras du Marquis ; je l'embraſſai : je lui rendis graces ; toutes les peines de mon cœur s'évanouirent dans ce tranſport : je voulus être informée de tous les détails de mon bonheur ; car c'en étoit un bien réel pour moi d'apprendre qu'on ceſſeroit enfin de vouloir contraindre ma li-

berté. Voici ce que le Marquis s'empressa de nous dire.

» Lorsque je vous écrivis, Ma-
» dame, S. Furey étoit dans un
» état à me faire tout craindre
» pour sa vie; son désespoir étoit
» capable de tout, son esprit
» égaré se livroit aux résolutions
» les plus funestes: il ne comptoit
» plus sur votre cœur, & j'eus
» lieu d'en redouter les plus
» cruelles extrémités; c'est dans
» cette horrible situation que je
» le forçai de vous écrire. Mais
» quelques mesures que j'eusse
» dessein de prendre, je crai-
» gnois de le perdre un seul in-
» tant de vûe: je ne l'ai point
» quitté jusqu'au retour de mon
» courier. Le peu que vous lui
» avés écrit étoit fait sans dou-
» te pour remettre le calme dans

» ſon ame. Helas ! il ne s'en fal-
» lut rien que votre billet n'y
» produisît un tranſport bien dif-
» férent. En le liſant il verſa des
» larmes de fureur contre lui-
» même : il ne devoit jamais,
» diſoit-il, ſe pardonner de vous
» avoir ſoupçonnée d'inconſtan-
» ce ; il ceſſoit de mériter ſon
» bonheur ; ſon crime ne pou-
» voit s'expier qu'en mourant
» à vos genoux. Sa ſœur vint
» par bonheur à mon ſecours :
» nous eûmes bien de la peine à
» le faire revenir du nouveau
» déſeſpoir qui s'étoit emparé
» de ſon ame ; ce ne fût enfin
» qu'en lui perſuadant que ſa fu-
» reur vous faiſoit une nouvelle
» injure moins pardonnable que
» la premiére, puiſque ſi elle ve-
» noit à votre connoiſſance, vous

» en seriés sans doute la victime.
» A ces mots S. Furcy se calma,
» sa tendresse surmonta ses crain-
» tes & ses remords. Dès que je
» le vis plus tranquille, je volai
» chés Richecour : je ne fus point
» trompé dans les espérances que
» la réputation dont il jouit m'a-
» voit fait naître. Dès que je lui
» eus exposé l'état auquel les pré-
» tentions de son fils avoient ré-
» duit mon malheureux ami, il
» m'assura que le lendemain ne
» se passeroit pas, qu'il ne trou-
» vât un prétexte pour retirer sa
» parole du Comte mon beau-
» pere, sans compromettre le se-
» cret que je venois de lui con-
» fier ; il me promit encore d'é-
» crire à son fils, pour lui faire
» cesser une poursuite qu'il avoit
» cependant autorisée. Riche-

» cour me tint parole. Dès le
» lendemain il vint trouver M.
» le Comte de S. Furcy mon
» beau-pere. Je ne ſçais quelle
» excuſe il imagina de lui don-
» ner ; mais nous nous apperçû-
» mes bien que le Comte étoit
» peu content de la viſite qu'il
» avoit reçûe. Vous connoiſſés
» ſon caractére entier ; il ne nous
» parla point de Richecour :
» mais deux jours après étant en-
» tré chés ſon fils, où nous étions,
» il dit à ma femme & à moi
» qu'il vouloit partir inceſſam-
» ment pour ſe rendre chés ma
» mere, & qu'il comptoit que
» nous l'y accompagnerions. Puis
» ſe tournant vers ſon fils, pour
» vous, Monſieur, lui dit-il,
» vous êtes encore trop foible,
» je ne penſe pas que vous ſoyés

» de long-temps en état d'en-
» treprendre ce voyage. Mon
» ami ſe contenta de lui dire
» qu'il le penſoit comme lui.
» Dès qu'il nouseut laiſſé ſeuls,
» nous conſultâmes enſemble ſur
» le parti que mon ami devoit
» prendre : comme ſon pere ne
» lui avoit rien défendu, nous
» fûmes tous d'ávis qu'après no-
» tre départ, ſur les premieres
» lettres qu'il recevroit de nous
» ou de ma mere, il lui ſeroit
» très-permis de venir nous re-
» joindre à Beaumont. C'eſt dans
» cet eſpoir qu'il nous a vû par-
» tir. Ma femme dont l'état de-
» mande quelque ménagement,
» vient à petites journées avec ſon
» pere & ſes femmes : je compte
» qu'ils ne ſeront à Beaumont
» que dans deux jours au plûtôt.

» Pour moi j'ai fait toute la di-
» ligence poſſible pour avoir le
» temps de vous voir & de vous
» prévenir. Croyés-moi au reſ-
» te ; attendés pour vous rendre
» à Beaumont que le Comte &
» ma femme y ſoient arrivés :
» attendés même que ma mere
» vous y invite. Je ne puis vous
» dire quels ſont mes projets :
» ſi j'ai le malheur de ne pas réuſ-
» ſir, ce que je vous en aurois
» confié ne feroit qu'augmenter
» vos peines ; il eſt à propos mê-
» me que vous ignoriés nos deſ-
» ſeins.

Mon pere & moi nous rendîmes mille graces au Marquis, de ſes ſervices, de ſa complaiſance & même de ſa diſcrétion ; il ne voulut point s'arrêter davantage. Il partit ſur le champ quoiqu'il

fût fort tard pour retourner à Beaumont.

Je paſſai ſix jours dans l'attente des nouvelles que jeſpérois recevoir ou du Marquis ou de Madame ſa mere. Mon pere reçut enfin une lettre de cette Dame, qui l'invitoit à venir ſeul dîner chés elle le lendemain. Elle lui apprenoit que M. le Comte de S. Furcy & ſa fille y étoient arrivés depuis quatre jours : elle lui mandoit qu'il n'étoit point à propos que je l'accompagnaſſe ; mais que je ſerois la maîtreſſe d'y venir avec lui lorſqu'il auroit pû m'inſtruire des nouvelles qu'elle avoit à lui apprendre. Ce Billet que mon pere me communiqua me fit paſſer tout le jour qu'il fut à Beaumont entre la crainte & l'eſpérance. Mes

inquiétudes, il eſt vrai, prirent plus d'empire ſur moi, qu'un eſpoir qui me paroiſſoit n'avoir aucun fondement. Le cahos de mes idées ne s'éclaircit que trop au retour de mon pere; je démêlai ſur ſon front à ſon arrivée qu'il n'avoit que de triſtes nouvelles à m'apprendre : mais dans le nombre des malheurs que ſa triſteſſe ſembloit m'annoncer, je n'imaginai jamais celui dont j'allois être inſtruite. Mon pere n'oſa me le déclarer d'abord; il voulut me rendre un compte éxact de tout ce qui s'étoit paſſé à Beaumont depuis l'arrivée de M. de S. Furcy, pour me préparer au coup qu'il alloit porter à ma tendreſſe. L'effroi que je marquai à ſon abord lui fit penſer que je craignois quel-

que choſe de funeſte ſur l'état du jeune S. Furcy : il commença par me raſſurer ſur cet article ; après quoi il continua à me parler de la ſorte.

» En arrivant chés Madame » la Marquiſe de Beaumont, cet- » te Dame a ſouhaité de m'en- » tretenir en particulier : elle m'a » dit que depuis l'arrivée du » Comte de S. Furcy, le Marquis » de Beaumont, ſa femme & elle- » même avoient employé tous » leurs ſoins & toute leur élo- » quence pour amener le Com- » te à conſentir enfin au maria- » ge de ſon fils avec vous, ma » fille ; qu'ils avoient remué tous » les reſſorts que l'amitié, que » la tendreſſe paternelle, que » l'humanité même ont pû leur » fournir ; qu'ils avoient fait

» valoir votre condition, votre
» fortune préſente, pour le dé-
» terminer, ſans pouvoir obte-
» nir de lui une réponſe favora-
» ble; enfin que le Marquis s'é-
» tant aviſé, m'a dit ſa mere,
» de reprocher au Comte qu'il
» falloit, ou que la vie de ſon
» fils lui fût indifférente, ou
» qu'il eût pris pour vous une
» haine invincible, le Comte
» lui avoit répondu que ſon ame
» n'étoit capable ny d'une pareil-
» le dureté ni d'une telle injuſ-
» tice; que la déſobéiſſance de
» ſon fils dans les circonſtances
» où il ſe trouvoit par rapport
» à ſes engagemens, l'armoit à la
» vérité d'une juſte colere, ſans
» cependant éteindre l'amour
» tendre qu'il avoit pour lui, &
» l'eſtime qu'il faiſoit de ſes ver-

» tus ; qu'à l'égard de vous, ma
» chere fille, il en avoit parlé
» avec tant d'éloges & tant d'a-
» mitié, qu'elle se crut autori-
» sée à lui faire de nouvelles ins-
» tances ; qu'enfin comme s'il se
» fût laissé vaincre, il avoit de-
» mandé à me voir ici seul, a-
» vant de répondre positivement
» à leur empressement. C'est sur
» cela, me dit la Marquise, que
» je vous ai écrit, & vous ai in-
» vité à venir diner avec nous
» sans notre chere Madame Do-
» rigny : je ne sçai quel est le pro-
» jet du Comte, mais depuis
» hier il m'a paru plus gai & plus
» tranquille. Voyons-le, Mon-
» sieur ; sçachons enfin ce que
» nos instances ont pû obtenir
» de lui. Nous passâmes dans la
» galerie où l'on a coutume de

» s'assembler avant le diner ;
» nous y trouvâmes le Comte
» avec sa fille & son gendre.....
» Ah ! Monsieur, s'écria-t-il, en
» me voyant, soyés le bien venu ;
» nous avions besoin d'un hom-
» me aussi vertueux, aussi juste
» que vous, pour nous mettre
» tous d'accord. Madame & mes
» enfans voudront bien me per-
» mettre de me justifier devant
» vous des crimes dont je suis
» accusé. Je voulus le remer-
» cier de ses politesses, & me
» défendre de la confiance dont
» il m'honoroit ; mais il me cou-
» pa la parole, en me disant :
» écoutés moi de grace, Mon-
» sieur, on m'accuse de dureté
» envers mon fils ; vous connois-
» sés assés mon ame, pour me
» rendre justice sur cet article :

„ ce que j'ai fait, ce que je veux
„ pour lui le prouveroit assés,
„ si sa désobéissance n'y mettoit
„ obstacle : je n'ai point encore
„ ouï dire que l'amour paternel
„ ne pût subsister avec l'autorité
„ que nous devons avoir sur nos
„ enfans. Vous avés été plus heu-
„ reux que moi, Monsieur ; &
„ Mademoiselle votre fille, en
„ épousant M. Dorigny, avoit
„ ce me semble donné à mon fils
„ un exemple assés courageux
„ pour l'engager à le suivre. Mais
„ laissons-là ma tendresse pour
„ mon fils & sa désobéissance;
„ j'ai à me justifier d'un repro-
„ che qui m'est pour le moins
„ aussi sensible : on m'accuse en-
„ core, Monsieur, d'avoir pris
„ pour Madame Dorigny une
„ haine inflexible; le croyés-vous,

„ Monſieur ? Elle eſt votre fille
„ & ma filleule, elle a mille
„ vertus : elle s'eſt toujours ren-
„ due digne, non-ſeulement de
„ toute mon eſtime, mais de
„ mon amitié la plus tendre,
„ mais de mon reſpect ; & je la
„ hairois ! Non, Monſieur, je
„ ne la hais point : il ſeroit mal
„ à mon âge de dire que je l'ai-
„ me ; mais ſi ce ſentiment peut
„ ſe juſtifier en lui offrant mon
„ nom, mon rang & ma main, je
„ les lui offre, je vous la deman-
„ de pour moi-même.

„ O Ciel ! mon pere, m'é-
„ criai-je, que me dites-vous ?

„ Ce que je tremblois à t'ap-
„ prendre, continua-t-il ; ce qui
„ nous a rendus tous interdits.
„ Mais écoutés : le jeune Marquis
„ de Beaumont n'a pû entendre
une

„une pareille déclaration ſans
„en frémir, il eſt ſorti ſans dire
„un mot. La Marquiſe ſa mere
„dans ſa ſurpriſe s'eſt écriée,
„vous Monſieur ! & le Comte
„a repris avec feu, oui moi,
„Madame : c'eſt à Monſieur de
„Villiers que je m'adreſſe ; c'eſt
„ſa réponſe que j'attends. Je te
„l'avoue, ma fille, j'étois ſi ſur-
„pris, ſi déconcerté, que j'ai ré-
„pondu d'abord ſans trop de ré-
„flexion, que la recherche d'un
„homme de ſon rang ne pou-
„voit que nous faire infiniment
„d'honneur à l'un & à l'autre ;
„mais revenu un peu à moi-mê-
„me, je lui ai dit que je n'avois
„jamais crû être en droit de con-
„traindre la volonté de mes en-
„fans ; que je venois d'en avoir
„preuve dans le mariage de ma

„ fille aînée qui avoit été fait
„ contre mon gré ; que vous
„ aviés de plus acquis par votre
„ veuvage une eſpéce de droit
„ de diſpoſer de vous-même, qui
„ devoit gêner encore plus une
„ autorité dont je n'avois ja-
„ mais voulu faire un trop dur
„ uſage : enfin, je lui ai cepen-
„ dant promis de te faire part
„ d'une propoſition, qui toute
„ honorable qu'elle peut être en
„ effet, ne m'en paroit pas moins
„ accablante & moins triſte pour
„ toi. Le Comte peu ſatisfait de
„ ma réponſe, ſe propoſoit de
„ venir demain lui-même t'of-
„ frir ſa main. La Marquiſe, ſa
„ propre fille & moi nous l'en
„ avons détourné. Je me ſuis
„ chargé de lui porter la repon-
„ ſe que tu dois me dicter toi-

„ même. Juge, ma chere fille, de
„ l'étrange ſituation où je me
„ ſuis trouvé.

» Ah! mon pere, lui dis-je,
» la mienne eſt-elle moins triſte?
» Hélas! n'eſt-elle pas mille fois
» plus cruelle?

» Attends, ma fille, continua
» mon pere. Après le diner, que
» le vieux Comte a fait de vains
» efforts pour égayer, le Mar-
» quis m'a pris en particulier au
» moment que je me diſpoſois à
» partir: il m'a dit, au nom des
» Dieux, Monſieur, n'affligés
» point Madame Dorigny; je
» viens de faire partir un hom-
» me ſûr en poſte pour avertir
» mon ami qu'il n'a pas un mo-
» ment à perdre pour ſe rendre
» ici en quelque état qu'il puiſſe
» être: je me ſuis bien gardé de

„ l'informer du projet extrava-
„ gant de ſon pere ; c'eût été lui
„ donner la mort : au contraire
„ j'ai flatté ſes eſpérances com-
„ me le plus preſſant motif de lui
„ faire faire diligence. Prenés
„ quelque prétexte pour différer
„ de répondre à mon beau-pere :
„ mais s'il en eſt beſoin, flattés
„ plûtôt ſes eſpérances, que de
„ l'aigrir par des refus. Le Com-
„ te eſt aſſurément le plus hon-
„ nête-homme du monde, mais
„ le plus entêté des humains,
„ lorſqu'on a la hardieſſe & mê-
„ me le courage de le contrarier:
„ il faut néceſſairement lui faire
„ vouloir à lui-même le bien qu'-
„ on peut attendre de lui. Par
„ bonheur pour ſa famille, il eſt
„ né raiſonnable, vertueux &
„ tendre ; je compte encore ſur

„ ſes vertus : on peut les lui rap-
„ peller, mais c'eſt en lui en
„ montrant de ſi héroiques qu'el-
„ les puiſſent le faire rougir de
„ ſes foibleſſes ; c'eſt tout ce que
„ je puis vous dire maintenant,
„ réuniſſons nos communs ef-
„ forts. Je vous donne en trem-
„ blant les conſeils que je crois
„ devoir ſuivre moi-même ; mais
„ c'eſt un parti que je regarde
„ comme néceſſaire : mon ami
„ n'arrivera point ici directe-
„ ment, il ne s'y montrera qu'à
„ propos ; allés, Monſieur, raſ-
„ ſurés Madame Dorigny, qu'el-
„ le ſoit bien certaine au moins,
„ que les eſpérances qu'elle pour-
„ ra donner ne l'engagent à rien.
„ Je fais mon affaire de la rele-
„ ver de toutes ſes promeſſes, ſi
„ elle ſe trouve obligée d'en fai-

„ re.... Eh bien, ma fille, con-
„ tinua mon pere, à quoi devons-
„ nous nous réſoudre ? aide-moi
„ toi-même ; éclaire mon eſprit
„ & mon cœur, j'en ai beſoin.

„ Mon pere, lui dis-je, je pen-
„ ſe que les conſeils du Marquis
„ de Beaumont ſont notre uni-
„ que reſſource ; mais que de-
„ viendrai-je s'ils ne produiſent
„ pas l'effet qu'il en attend ?

„ Vous dirai-je une idée qui
„ m'afflige plus amérement en-
„ core ? c'eſt celle de la fauſſeté
„ du procédé qu'on me preſcrit ;
„ non, je n'aurai jamais la force
„ de m'y prêter, ni celle de ſou-
„ tenir la vûe d'un homme que
„ j'aurois trompé.

„ Ah ! ma chere fille, quel
„ eſt donc ton eſpoir ? & qu'elle
„ doit être ma conduite ?

„ Agiſſons franchement, mon
„ pere, lui dis-je avec courage:
„ on exige de moi un ſacrifice
„ terrible : mais dûſſai-je en
„ mourir, je ne promettrai rien
„ que je ne ſois déterminée à
„ tenir ; ſi le deſtin permet que
„ mes promeſſes s'accompliſſent,
„ je ne ſçais qui du malheureux
„ S. Furcy ou de moi ſuccombe-
„ ra le premier à ſa douleur ;
„ mais je ſçais que nous forme-
„ rons les mêmes vœux, & que
„ le Ciel ne tardera pas à les
„ exaucer.

Mon pere fut étonné de ma réſolution; il en fremit, ainſi que du noir preſſentiment que je lui faiſois entrevoir : il fut deux jours ſans pouvoir ſe déterminer à porter au Comte de S. Furcy une réponſe dont il ne pouvoit

enviſager que des ſuites funeſtes: pendant tout ce tems & juſqu'au moment de ſon départ, il ne ceſſa de conſulter mon cœur ſur la démarche qu'il alloit faire.

» Mon pere, lui dis-je encore » au moment qu'il partoit, tout » ce que je dois prévoir, eſt pré- » vû : je puis être la victime des » conſeils de M. le Marquis de » Beaumont ; c'eſt l'ami de S. » Furcy, je compte que c'eſt à » S. Furcy lui même que j'obéis: » j'ai pris mon parti ; je me li- » vre en aveugle, mais avec » fermeté, à la deſtinée qui » m'attend.

Mon pere me quitta les yeux baignés de larmes. Je fus juſqu'au lendemain ſans ſçavoir l'iſſue de ſon voyage, ni l'effet des paroles qu'il étoit allé porter au Com-

te de S. Furcy. Sans fatiguer les lecteurs de l'état de mon ame pendant qu'il fut absent, je passe à son retour, & voici ce qu'il m'apprit. Il avoit dit au Comte de S. Furcy, qu'il m'avoit trouvée incommodée ; qu'il n'avoit pû m'obliger à lui faire plûtôt une réponse qui méritoit toute ma réflexion : enfin il l'avoit assuré que je me tenois honorée de l'offre de sa main ; que bientôt je serois en état de venir le remerçier moi-même de l'honneur qu'il vouloit me faire. Mon pere me dit que le Comte avoit été frappé de son discours : qu'il avoit été assés embaraſſé à y répondre, mais qu'après s'être remis, il lui avoit dit avec un air de contentement :

„ Ce n'eſt point, Monſieur,
„ à Madame Dorigny à me re-
„ mercier, c'eſt à moi à lui ren-
„ dre graces. Je devrois partir
„ ſur le champ pour m'acquitter
„ de ce devoir : mais vous nous
„ apprenés qu'elle eſt incommo-
„ dée, peut-être ma politeſſe lui
„ ſeroit importune ; j'attendrai
„ que je la ſache en bonne ſan-
„ té pour aller me préſenter à
„ elle. Il fit enſuite part à tout
„ le monde, continua mon pere,
„ des heureuſes nouvelles que je
„ venois de lui donner : les deux
„ Marquiſes, malgré leur ſur-
„ priſe, lui en firent leurs com-
„ plimens. Le Marquis de Beau-
„ mont qui en devoit être moins
„ étonné, y joignit les ſiens avec
„ un air de liberté qui étonna
„ toute ſa famille.... C'eſt à peu

„ près tout ce que mon pere eut „ à m'apprendre.

Nous reſtâmes encore cinq jours mon pere & moi dans la cruelle incertitude de ce qui pourroit arriver : tous les jours le vieux Comte envoyoit ſçavoir de mes nouvelles ; j'étois aſſés agitée pour faire croire à ſon courier qu'en effet ma ſanté n'étoit pas bien parfaite. Le ſixiéme jour au ſoir je reçus enfin un billet du Marquis de Beaumont, qui m'apprenoit l'arrivée de ſon ami : il m'aſſuroit qu'il l'avoit vû ; qu'il l'avoit trouvé en bonne ſanté ; que je pouvois venir le lendemain à Beaumont, à l'iſſue du diner avec mon pere : il me recommandoit ſur tout de ne point changer de langage avec ſon beau-pere ; la réſolu-

tion en étoit prise, & mon discours étoit déja préparé. Nous réglâmes notre départ de façon que nous nous rendîmes à Beaumont à l'heure que le Marquis nous avoit indiqué : dès que le Comte m'apperçut, il vint à moi. Il me fit ses excuses sur les égards pour ma santé qui l'avoient empêché de prévénir mon voyage & de venir me chercher lui même: il me trouva changée ; je devois bien l'être. Enfin après que j'eus salué les Dames & reçu leurs caresses, M. de S. Furcy me remercia de la bonté avec laquelle il avoit appris de mon pere que j'avois reçu l'offre de sa main. Il me dit qu'il rendoit justice à son âge ; qu'il avoit tout lieu de craindre, que l'aveu que je n'avois peut-être donné qu'à la sol-

licitation de mon pere, ne fût un aveu forcé que mon cœur démentoit en secret ; qu'il seroit au désespoir que ce qu'il n'avoit imaginé que pour me placer dans un rang, auquel j'étois faite pour faire honneur, pût être un supplice pour moi : il me dit enfin que c'étoit de ma bouche même qu'il vouloit entendre prononcer son bonheur ou son arrêt ; il m'exhorta à lui parler avec la franchise qu'il me connoissoit, sans respecter ou craindre la présence ou l'autorité de ceux qui l'écoutoient.

„ Je suis bien déterminée, „ lui dis-je, Monsieur, à répon„ dre à l'honneur que vous me „ faites avec cette franchise dont „ vous voulés bien faire ici l'é„ loge ; aucune contrainte n'a

» eu part à la réſolution que j'ai
» priſe d'accepter les propoſi-
» tions que vous avés ſouhaité
» qu'on me fit de votre part. Je
» ſouſcris, Monſieur, avec une
» entiére liberté aux engage-
» mens que mon pere n'a pris
» avec vous qu'à ma priere : ce
» n'eſt ni l'ambition ni la recon-
» noiſſance qui m'ont engagée
» au parti que je prens ; c'eſt un
» motif plus noble qui doit vous
» tenir lieu de tout ce que vous
» croiriés peut-être avec peu de
» juſtice manquer à mes ſen-
» timens pour vous. C'eſt la ten-
» dreſſe que vous devés à votre
» fils ; c'eſt celle que j'eus pour
» lui qui me donne à vous : s'il
» doit ſouffrir de ma perte, il
» doit plus ſouffrir encore de la
» perte de votre amour. Tant

„ qu'il eſpérera d'être un jour à
„ moi, il ne jouira point des mar-
„ ques de cet amour qui lui eſt
„ ſi cher. Son reſpect & le mien
„ auroient pû vous donner au-
„ tant de ſécurité, que les liens
„ qui vont nous unir; mais puiſ-
„ qu'il manque à votre tranquil-
„ lité que toute eſpérance lui
„ ſoit ôtée, je me réſous ſans
„ contrainte à l'en priver pour
„ jamais: voilà ma main, Mon-
„ ſieur; je vous apporte avec elle
„ tous les ſentimens d'eſtime, de
„ reſpect, de vénération même
„ qui ſont dûs à votre rang &
„ à vos vertus, & je vous con-
„ ſacre dès ce moment pour le
„ reſte de ma vie tous les ſoins
„ & toute la tendreſſe que je vais
„ devoir à mon époux.

„ Ah! Madame, s'écria le

„ Comte de S. Furcy, quel cou-
„ rage ? Je ne ſuis digne ni d'un
„ pareil effort, ni d'un bonheur
„ égal à celui que vous m'offrés ;
„ avés-vous pû croire qu'à mon
„ âge je vouluſſe éxiger un pa-
„ reil ſacrifice? non, j'ai voulu
„ vous connoître. Ah ! vous êtes
„ ma fille, & vous êtes digne
„ de l'être. Helas ! dit-il en ver-
„ ſant des larmes ; mon mal-
„ heureux fils ignore ſon bon-
„ heur, que ne m'eſt il permis
„ de l'embraſſer, de réparer en
„ un inſtant tous les malheurs
„ qu'il a ſoufferts.

» Vous le pouvés, mon pere,
„ dit la jeune Marquiſe de Beau-
„ mont en ſe jettant aux génoux
„ du Comte : helas ! mon triſte
„ frere eſt ici ; il a appris en ar-
„ rivant le deſſein que vous aviés

» formé ; il a craint de paroître » à vos yeux ; il n'attend que » la nuit pour aller cacher, m'a- » t-il dit, ſa douleur dans une re- » traite, où il puiſſe terminer » ſes jours ſans troubler votre » bonheur.

» Quoi, dit le Comte, mon » fils eſt ici, il ſçait mes deſſeins: » il craint de troubler mon bon- » heur. Ah ! ma fille, qu'il pa- » roiſſe, je veux faire le ſien.

A ces mots, tandis que nous verſions tous de douces larmes, Monſieur de Beaumont partit comme un éclair : le vieux Comte ſe leva pour venir à moi, je me jettai dans ſes bras ; il m'embraſſoit encore avec toute la tendreſſe d'un pere, lorſque ſon fils tremblant & peu certain encore de notre commun bonheur, vint ſe jetter à ſes pieds.

» Ah ! mon pere, lui dit-il,
» en verſant des pleurs qu'il don-
» noit à deux ſentimens bien ten-
» dres : eſt-il vrai ? eſt-il poſſible
» que vous renonciés à ce qui
» peut faire la douceur de vos
» jours pour m'aſſurer la vie,
» pour me la rendre plus heu-
» reuſe ? non, mon pere, elle ne
» vaut pas un ſi grand ſacrifice.
» J'aurois diſputé la main de Ma-
» dame Dorigny à toute la terre;
» mais jamais je ne conſentirai
» de vous ravir le bonheur de
» la poſſéder : ſa vertu vous ré-
» pond de ſon cœur. Helas ! j'ai
» trop ſenti ce qu'il en coûte
» à le perdre, pour vouloir
» vous expoſer vous-même aux
» tourmens que j'ai ſoufferts. Vi-
» vés, mon pere, vivés heureux
» avec Madame Dorigny : je

» verrai votre bonheur ſans qu'il
» me cauſe de peine ou d'ennui;
» il effacera de mon ame juſqu'à
» l'idée de mes malheurs paſſés.
» En un mot je vais être heureux
» ſi vous l'êtes : je n'éxige de vos
» bontés qu'une grace. Le mon-
» dé.... Arrêtés & levés-vous,
» mon fils, interrompit le Com-
» te; quelle que ſoit cette grace,
» je vous la refuſe. Avés vous pû
» rendre aſſés de juſtice à votre
» pere, pour le ſoupçonner d'une
» paſſion que Madame Dorigny
» peut faire naître, mais dont il
» eût été ridicule à mon âge d'eſ-
» pérer le moindre retour? Non,
» mon fils; je n'ai voulu paroître
» votre rival, que pour être
» plus certain de tout votre bon-
» heur: cette ruſe innocente vient
» encore de m'aſſurer de tou-

» te votre vertu : pardonnés-le
» moi, mon fils, elle vous rend
» toute ma tendreſſe, & cette
» tendreſſe me devient plus che-
» re, puiſqu'elle va rendre heu-
» reux ce que j'ai de plus pré-
» cieux au monde, ma fille &
» mon fils.

En prononçant ces derniers mots, il nous prit l'un & l'autre dans ſes bras.

» Venés, continua-t'il, mes
» chers enfans, que ces tendres
» embraſſemens ne faſſent plus
» qu'une ame de nos ames, qu'un
» ſentiment de nos ſentiments,
» qu'un ſeul bonheur de notre
» commun bonheur.

La Marquiſe Doüairiere, le Marquis, ſon aimable femme, mon pere, répandoient des larmes de joie ; ils firent ſuccéder

leurs embraſſemens les plus tendres à ceux du Comte ; la ſenſibilité fut égale dans tous nos cœurs, & il n'y eut perſonne de nous qui ne ſe crut heureux.

On n'employa plus le reſte du jour qu'à nous féliciter M. de S Furcy & moi ſur l'heureux ſuccès qui couronnoit notre tendreſſe; le cher Comte notre pere, car je pouvois déja le nommer ainſi, ne perdit pas un moment pour travailler à avancer celui que nous déſirions tous.

Cependant je ne ſçais comment le bruit s'étoit répandu que je devois épouſer le vieux Comte de S. Furcy. Madame de Villiers en fut inſtruite ; elle ſe félicita peut être de la penſée que je ſerois encore moins heureuſe en épouſant un homme de ſon âge,

que ſa chere fille aînée ne l'étoit avec M. d'Aubecour : j'eus lieu de le penſer ainſi dans la viſite qu'elle fit le lendemain à Madame la Marquiſe de Beaumont avec ma ſœur ; la joie étoit peinte ſur leur viſage : j'en tirois un bon augure, lorſque ſur le champ Madame de Villiers s'adreſſant au pere de S. Furcy, lui dit d'un ton preſque railleur:

» Ce n'eſt, Monſieur, que par » le bruit public que j'ai appris » les bons deſſeins que vous avés » pour Madame Dorigny ; je » l'en félicite, & j'ai crû vous en » devoir faire moi-même mes » complimens.

» J'en mérite, Madame, lui » répondit le Comte qui comprit » ſon erreur : je reçois ceux que » vous avés la bonté de me faire

» avec toute la réconnoiſſance
» qui leur eſt due ; mais ce n'eſt
» pas aſſés, Madame, j'ai beſoin
» de votre conſéntement pour
» l'hymen que je projette: mon
» deſſein étoit d'aller demain
» vous le demander, voudrés-
» vous bien m'en aſſurer ici en
» attendant que je me rende à
» mon devoir.

Ma mere répondit avec plus de joie que de politeſſe, qu'elle diſpenſoit volontiers une perſonne de ſon âge de ſe donner cette peine: qu'elle étoit charmée d'être venue pour le prévenir & l'aſſurer elle-même de ſon conſentement.

» Puiſqu'il eſt ainſi, mon fils,
» continua le Comte, en le pré-
» ſentant à ma mere, remerciés
» Madame de l'honneur qu'elle

» vous fait. Vous, Madame,
» permettés que je vous préſen-
» te un Gendre, qui ſe rendra
» digne de vos bontés par ſon
» reſpect & par ſon attache-
» ment.

L'embarras de ma mere & celui de ma ſœur, leur difficulté de s'exprimer, la ſéchereſſe de leurs complimens, décelerent à tout le monde l'intention dans laquelle elles étoient venues. Quelques-uns de la Compagnie ne purent même ſe tenir de rire : elle le remarquerent ; leur embarras en augmenta: elles jugerent à propos d'abréger le tems de leur viſite, elles partirent. Tout s'arrangea en peu de temps. Dans le premier inſtant de liberté que mon cher Comte eut de m'entretenir ſeule, il s'accuſa

cuſa de m'avoir fait une tromperie. Il avoit obtenu du Peintre qu'il avoit lui-même indiqué à M. Dorigny une copie de mon portrait ; ç'avoit été, me dit-il, toute ſa conſolation dans ſes plus grandes douleurs. Je lui pardonnai, & enfin les ſix premiers mois de mon deuil étant expirés, je devins la femme du jeune Comte de S. Furcy, c'eſt dire que je devins la femme du monde la plus heureuſe. Les premiers momens de mon bonheur furent à la vérité troublés par les malheurs qui arriverent ſucceſſivement à ma ſœur, & dont j'ai déja rendu compte ; ce ne fut qu'après qu'elle eut enfin pris le parti de la retraite, que la tranquillité dont j'ai joui depuis fut tout-à-fait confirmée. Si nous

avons reſſenti pendant ce long eſpace de tems mon mari & moi la vive douleur de la perte de nos peres tous deux ſi dignes de nos regrets, la mienne a du moins été compenſée par le bonheur de donner au plus digne, au plus vertueux, & au meilleur de tous les maris, des enfans dignes de lui & de toute la tendreſſe que je leur porte. Nouveaux liens d'une union qui ne fut jamais altérée, ils en ont été la récompenſe, ils en ſont aujourd'hui les délices.

Fin de la IIe & derniere Partie.

Thalin

PQ
1993
L62L3

La Place, Pierre Antoine de
La laideur aimable et le
dangers de la beauté

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

[redacted]

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY